N° 18
deuxième
semestre
2003



Itinéraires de vocations spiritaines au XIX[e] siècle

Congrégation du Saint-Esprit,
30, rue Lhomond, 75005 PARIS

Mémoire Spiritaine

Histoire, Mission, Spiritualité

Revue semestrielle

La Congrégation du Saint-Esprit a commémoré en 2003 son troisième centenaire. Depuis trois siècles, elle a travaillé à la naissance de nombreuses communautés chrétiennes à travers le monde, notamment en Afrique, qui sont devenues de véritables Églises. Aujourd'hui, ces dernières se penchent sur leurs origines et veulent en connaître les sources. Dans cette perspective, *Mémoire Spiritaine* se propose à tous comme une revue d'histoire missionnaire largement ouverte sur l'ensemble de la diffusion et de l'inculturation du christianisme, à travers — notamment mais pas uniquement — l'histoire des spiritains.

Mémoire Spiritaine

Siège social : 30, rue Lhomond, 75005 Paris
Rédaction et administration :
12, rue du P. Mazurié, 94669 Chevilly-Larue Cedex
Téléphone et fax : 01 41 80 92 44 - E-mail : MemoireSpi@aol.com

Diffusion hors-abonnement :
Éditions Karthala, 22-24, boulevard Arago. F-75013 Paris
Tél. : (33) 01 43 31 15 59 - Fax : (33) 01 45 35 27 05
E. mail : karthala@wanadoo.fr

Abonnements :
France : 33 Euros - Autres pays : 37 Euros.
CCP : Mémoire Spiritaine. La Source 38.854 54 K

(Nous consentons le demi-tarif pour les abonnements à destination des pays de la zone CFA)
Paraissent en 2004 : n° 19 et 20
Les 17 premiers numéros de la revue sont disponibles, au prix de 16 € le numéro (port compris, pour la France)
Promotion Karthala : Les numéros 1 à 15 ensemble : 150 €

Imprimé par I.D.G. - 52200 Langres - Saints-Geosmes
N° d'imprimeur : 5332 - Dépôt légal : février 2004

ISSN : 1254-2520

Mémoire Spiritaine, n° 18, deuxième semestre 2003

Liminaire

Itinéraires de vocations spiritaines au XIXe siècle

La mission spiritaine dans l'histoire

Chroniques et recensions

Pour que « la communauté des chrétiens
se reconnaisse réellement et intimement solidaire
du genre humain dans son histoire »,
selon la formule de Vatican II [*Gaudium et Spes*, 1],
il faut dans un monde sécularisé, donner toute sa place
à la compréhension historique de l'Église.
Une histoire prise au sérieux
dans laquelle l'Église est présente
mais où elle n'a pas la prétention d'être tout,
constitue un bon lieu de dialogue
entre les chrétiens et le monde
dans lequel ils sont immergés.

Jean Comby
Faculté de théologie de Lyon
« Leçon doctorale », 19 mars 1991, Conclusion

Mémoire Spiritaine, n° 18, deuxième semestre 2003, p. 3 à p. 9.

Genèses spiritaines

Paul Coulon

« L'enfant est le père de l'homme. » Je ne sais plus de qui est cette citation, mais elle rend bien compte du propos central de ce numéro 18 : en nous en tenant au seul XIXe siècle, voir, à partir de quelques exemples, par quels itinéraires personnels on devenait « du Saint-Esprit ». Le XIXe siècle a ceci d'intéressant qu'entre son début et sa fin, il a vu des générations très différentes se rencontrer au sein d'une « congrégation » (au sens large) qui devait elle-même profondément se modifier dans le même laps de temps. Le séminaire du Saint-Esprit, rené en 1805 de ses cendres révolutionnaires grâce à la persévérance de M. Jacques Bertout (1753-1832), son sixième supérieur général, et chargé de former le clergé dont les rares colonies d'alors avaient besoin, devient en 1848, par l'entrée en son sein du père Libermann et de ses troupes jeunes, ardentes et quelque peu brouillonnes, une société missionnaire tournée vers la nouveauté des terres africaines. Réduite avant 1848 à quelques membres, la société du Saint-Esprit, devenue officiellement congrégation religieuse à vœux en 1855, compte 1 130 membres en 1896 lorsque Mgr Alexandre Le Roy en devient le quinzième supérieur général. Profitant de travaux terminés ou en cours, nous présentons l'itinéraire de jeunesse de quatre personnes bien différentes qui entrent dans la congrégation au XIXe siècle : leur *genèse spiritaine*.

Itinéraires de vocations spiritaines au XIXe siècle

Même si Jean-Baptiste Loevenbruck est né avant lui (1795 au lieu de 1802), **Libermann** ouvre la série en raison de la singularité de son destin

originel. Il ne fait pas nombre avec les autres : juif de naissance, il vient d'un autre monde, et bien malin qui aurait pu prédire l'avenir de l'enfant né dans le quartier juif de Saverne, le 12 avril 1802 ! La contribution ici donnée — *Paul Coulon* — ne se penche que sur les vingt premières années de l'itinéraire initial de Libermann : elle essaie de faire un point objectif, informé au maximum des recherches de ces dernières années, sur la *genèse juive* de Jacob. Cette origine, avec sa formation si spécifique, a contribué à faire de Libermann, après sa « conversion », une figure très originale dans la galerie des grands spirituels et des fondateurs missionnaires du XIXe siècle. On insiste ici sur la prégnance du système culturel biblico-talmudique dans lequel Jacob a été élevé [1], même s'il n'est pas facile ensuite d'en retrouver précisément les traces dans la vie et les écrits de Libermann [2]. Bien entendu, il faudra se pencher, dans d'ultérieures contributions, sur tout ce qui s'est passé après que le jeune homme de vingt ans eût quitté Saverne et l'école de son rabbin de père : la crise religieuse des années passées à Metz (1822-1826), la montée à Paris et la « conversion » à la mi-novembre 1826...

C'est en 1848 que **Jean-Baptiste Loevenbruck**, né en 1795, rencontre Monsieur l'abbé Libermann lors des négociations entre les Missionnaires du Saint-Cœur de Marie et la congrégation du Saint-Esprit, qui aboutiront à ce qu'on a appelé la *fusion* des deux sociétés [3]. Il faisait partie, en effet, des Messieurs du Saint-Esprit, mais avec une trajectoire hautement personnelle qui ne se démentira pas jusqu'à son dernier souffle en 1876... *René Charrier* qui termine une impressionnante biographie de ce personnage hors du commun, nous présente ici les vingt-deux premières années d'un jeune homme dont le temps de formation participe de l'agitation de ces années révolutionnaires, impériales puis restauratrices. Une fois déclaré sa vocation sacerdotale à l'adolescence, le jeune Jean-Baptiste se retrouve tout d'abord dans une école cléricale, puis au petit séminaire, enfin au grand séminaire Saint-Simon de Metz. Chemin classique pour l'époque, trop simple pour lui ! En 1814, il se rend à Paris, rue des Postes — à deux pas, dans la même rue,

1. Cela dit contre ceux qui voudraient exténuer complètement la part juive de Libermann entièrement recouverte par la formation sulpicienne et l'influence de l'École française de spiritualité (thèse de Michael Cahill, citée dans le texte).

2. Cela dit contre la tentation très contemporaine d'exagérer le poids de l'héritage judaïque de Jacob Libermann, « savant talmudiste » *sicut dixit* Drach, pour en faire le précurseur en sa chair et en son cœur du dialogue judéo-chrétien...

3. Terme impropre, comme on le sait, car Rome a purement et simplement dissous la société de Libermann dont tous les membres à titre individuel ont rejoint le « Saint-Esprit ».

du séminaire du Saint-Esprit dont il deviendra membre quelque trente ans plus tard ! — pour se présenter au père de Clorivière relançant le noviciat des jésuites en France. Les Cent jours (à moins que ce ne soit déjà les fourmis qu'il a dans les jambes et son zèle missionnaire qui lui fera ensuite parcourir la France et l'Italie...) le conduisent au grand séminaire de Mayence dont le supérieur est le théologien alsacien Bruno Liebermann : celui-là même qui, revenu en 1824 à Strasbourg comme vicaire général, deviendra l'ami intime de la famille du docteur Samson Libermann, le fils aîné du rabbin de Saverne, après en avoir accompagné la conversion, ainsi que celle de sa femme, en 1825, avant de baptiser deux de leurs enfants [4]. Napoléon déchu, retour à Metz du jeune Jean-Baptiste. Mais en ce début de reconstruction concordataire, le parcours de formation ecclésiastique n'avait pas encore retrouvé dans les séminaires son aspect de long fleuve tranquille [5], et Jean-Baptiste Loevenbruck est envoyé enseigner au petit séminaire en même temps qu'il commence à recevoir les ordres majeurs et à se découvrir une nouvelle vocation : celle de prédicateur missionnaire... Nous le laissons, pour cette fois, au moment où il rejoint les Missionnaires de France de M. Rauzan [6].

Les deux contributions suivantes — *Olivier Ouassongo* et *Bernard Ducol* — nous font changer d'époque : nous basculons dans le deuxième XIXe siècle, celui qui voit la très grande expansion de la congrégation du Saint-Esprit correspondant au développement soutenu de la mission, en direction de l'Afrique notamment, cependant qu'après 1870, cette dernière devient le champ privilégié de l'expansion coloniale européenne. Vus depuis maintenant, **Mgr Prosper Augouard** et **Mgr Alexandre Le Roy** apparaissent comme deux géants de l'action missionnaire, de très grande notoriété, mais ô combien différents comme personnalités ! Quoique de l'Ouest, aucun

4. C'est durant son exil à Mayence qu'il rédige ses célèbres *Institutiones Theologicae* qui y parurent de 1818 à 1827. Ce qu'on devait appeler l'"école alsacienne de Mayence" avait des caractéristiques très précises : union de la théologie et de la spiritualité, enseignement visant à former de bons prêtres, esprit très antigallican, insistance sur la notion d'Église, attachement au Saint-Siège. Il semble que, dès son séminaire à Saint-Sulpice, François Libermann ait eu entre les mains le manuel de Liebermann. *Cf.* Paul COULON, Paule BRASSEUR, *Libermann, 1802-1852,* Une pensée et une mystique missionnaires, Paris, Le Cerf, 1988, p. 412-414.

5. Voir le chapitre II, « Restauration du clergé et condition concordataire », de la récente synthèse : Marcel LAUNAY, *Les Séminaires français au XIXe et XXe siècles*, Paris, Cerf, 2003, p. 25-46.

6. C. SORREL, F. MEYER, (dir.), *Les Missions intérieures en France et en Italie du XVIe siècle au XXe siècle*, Actes du Colloque de Chambéry (18 au 18 mars 1999), Chambéry, Institut d'études savoisiennes/Université de Savoie, 2001, 499 p.

des deux n'est breton [7] : le premier est du Poitou ; le second, de Normandie. Le premier est né en ville, à Poitiers, d'un père artisan ; le second, dans un village, d'un petit exploitant agricole [8]. En revanche, ils ont quelque chose en commun : c'est la façon dont ils découvrent leur vocation missionnaire. Si, au début du siècle, la lecture de Chateaubriand et de son *Génie du christianisme* ne fut pas sans influencer le renouveau d'intérêt pour les missions [9], dans les années 1870, on lit les voyages du spiritain Horner (1827-1880) en Afrique orientale [10], et le récit (romancé) de son combat contre l'esclavage [11]. Et c'est précisément la rencontre en France de ce même homme, le père Horner, qui décide aussi bien Prosper Augouard qu'Alexandre Le Roy à demander leur admission chez les spiritains.

La mission spiritaine dans l'histoire

La deuxième partie de ce numéro est là pour nous rappeler l'extrême diversité des engagements missionnaires spiritains depuis trois siècles. La « Note de recherche » de *Luca Codignola* à propos de l'édition française du livre du père H. J. Koren sur **les spiritains en Acadie et en Amérique du**

---

7. Alors que la Bretagne devient à cette époque la principale source de vocations missionnaires : *cf.* Joseph MICHEL, *Missionnaires bretons d'outre-mer, XIXe-XXe siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1997, 295 p.

8. « Au XVIIIe siècle, dans la plupart des diocèses, les marchands aisés et la bourgeoisie instruite des milieux de robe donnent à l'Église la majorité de ses prêtres. Au siècle suivant la situation s'inverse. Le clergé se recrute maintenant dans les milieux modestes surtout dans les milieux ruraux. » (M. LAUNAY, *Le Bon prêtre*. Le clergé rural au XIXe siècle, Paris, Aubier, 1986, p. 69.)

9. On trouve trace de l'influence de Chateaubriand dans le cas de deux disciples de Libermann : chez Benoît Truffet, élève en théologie au séminaire de Chambéry et chez l'abbé Bessieux au petit séminaire de Saint-Pons (Hérault), où il est enseignant. *Cf.* Paul COULON, « À propos de la naissance de Libermann : 1802 ou le générique d'un siècle », *Mémoire Spiritaine*, n° 2, novembre 1995, p. 19-20.

10. Mgr J.-J. GAUME, *Voyage à la côte orientale d'Afrique pendant l'année 1866, par le R.P. Horner, missionnaire apostolique de la Congrégation du Saint-Esprit, supérieur de la mission de Zanzibar*, Gaume et Duprey, Paris, 1872.

11. J.-J. GAUME, *Suéma ou la petite esclave africaine enterrée vivante, Histoire contemporaine dédiée aux jeunes chrétiennes de l'ancien et du nouveau monde*, Gaume et Cie, Paris 1870. *Cf.* Daniel MOULINET, « Mgr Gaume, l'Œuvre apostolique et le rachat des esclaves », *Mémoire Spiritaine*, n° 7, premier semestre 1998, p. 108-126.

Nord (1732-1839) [12] montre à l'évidence que *Mémoire Spiritaine* est une revue résolument historique et pas du tout apologétique. D'une part, Luca Codignola, spécialiste de l'histoire religieuse d'Amérique du Nord, fait un point rigoureux sur les apports scientifiques de ce livre ; d'autre part, ses remarques critiques et sans ménagement — y compris sur le travail des éditeurs que nous avons été ! — rendent d'autant plus crédibles son appréciation générale : « Les spécialistes [...] peuvent se dispenser de la lecture des chapitres 2 et 4. Pourtant, le reste du livre se situe à la fine pointe de la recherche sur les spiritains en Amérique du Nord. Il n'y a rien de mieux, et il sera difficile, pendant longtemps, d'améliorer le travail du P. Koren. »

De la même façon, nous ne pouvons qu'être très reconnaissants à *Catherine Marin* de nous partager le fruit de ses recherches dans les archives des Missions Étrangères de Paris concernant les anciens étudiants du séminaire du Saint-Esprit, appelés « spiritains » au sens large, partis missionner en Asie au XVIIIe siècle. Cette fois, elle nous fait découvrir, pour notre étonnement et notre admiration, la figure de **Mgr Louis-Marie Devaux (1711-1756)**, au Tonkin, à l'énergie missionnaire infatigable, toute tendue vers la formation d'un clergé séculier, dans un contexte très difficile.

Il faut bien reconnaître que tous les derniers numéros de notre revue, polarisés par les différents thèmes du troisième centenaire des spiritains, n'ont plus donné de textes sur... les sœurs spiritaines ! Aussi est-ce avec joie que nous retrouvons sœur *Anita Disier* pour le portrait de celle qui fut la première supérieure générale des spiritaines : **Mère Michaël Dufay (1883-1964)**. Eugénie Caps fut la fondatrice, mais Mère Michaël fut l'organisatrice ; couple traditionnel dans les fondations religieuses : le charisme et l'institution. Encore faudrait-il y ajouter ici Mgr Le Roy, là aussi figure classique, déclinée sous bien des formes au XIXe siècle, de l'*homme* d'Église aux côtés de la *femme* fondatrice...

Chroniques et recensions

L'intérêt de notre revue réside de toute évidence dans le *réseau* qui la soutient et l'accompagne bien au-delà du cadre strictement spiritain : scientifique, certes, mais aussi personnel, amical. C'est sous ce double aspect

12. Henry J. KOREN, *Aventuriers de la Mission. Les spiritains en Acadie et en Amérique du Nord 1732-1839*, éd. par Jean Ernoult cssp, et Paul Coulon cssp, Paris, Karthala, 2002, 207 p.

que s'inscrit la présentation que nous fait *Alain Huetz de Lemps*, professeur émérite à l'Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, de l'ouvrage collectif : *Kilimandjaro : montagne, mémoire, modernité* [13]. Continuant la série des trois *« m »* du titre, on pourrait en rajouter deux, en disant qu'il s'agit d'un véritable *monument* consacré à ce *mythique* massif ! C'est la meilleure somme sur le Kilimandjaro et sa région, somme géographique mais d'une géographie historique et humaine, que toute bibliothèque sur l'Afrique se devrait d'avoir. Déjà connue de nos lecteurs [14], Annie Bart, dans ce travail dirigé entre autres par son mari François Bart, participe aux chapitres historiques où il est question des missionnaires spiritains — du père Le Roy et de ses explorations, bien sûr, mais aussi du frère Solanus et de ses plants de café —, de l'implantation des postes missionnaires, des premières églises construites par ces ancêtres et toujours bien présentes dans le paysage qu'elles contribuent à définir…

Une bonne partie des auteurs de *Mémoire Spiritaine* font partie d'un autre réseau, celui du **CRÉDIC** — Centre de Recherches et d'Échanges sur la Diffusion et l'Inculturation du Christianisme — dont le président est actuellement *Philippe Delisle*. Ce dernier nous donne des nouvelles sur le dernier et le prochain colloque de ce centre, dont l'intérêt est évident non seulement pour des chercheurs mais pour les missionnaires eux-mêmes : depuis le début de son existence — 25e anniversaire en 2004 —, le CRÉDIC se veut rencontre entre des universitaires et des hommes sur le terrain missionnaire. Avis donc à tous pour le prochain colloque à Belley, du 31 août au 3 septembre 2004 ! Les lecteurs ne seront pas sans remarquer dans les abondantes (14 p.) **recensions** qui terminent ce dix-huitième numéro que, là aussi, du côté des auteurs comme de celui des recenseurs, on retrouve bien des collaborateurs-auteurs de *Mémoire Spiritaine*. Là encore et toujours, le réseau des compétences et de l'amitié.

Parmi les recensions présentées, il y a un manque important, que je voudrais signaler — d'autant plus qu'il s'agit de l'ouvrage de l'un des plus fermes soutiens de notre revue, qui réagit par écrit *à chaque numéro* ! En

---

13. François BART, Milline Jethro MBONILE et François DEVENNE (Dir.), *Kilimandjaro : montagne, mémoire, modernité*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux/DYMSET, 2003, 24 cm, 366 p., 45 figures, 16 cartes h.t., XX tableaux, 18 planches photographiques couleurs h.t. (coll. Espaces tropicaux, 17).

14. Annie BART, « *Afrique Nouvelle* : un hebdomadaire catholique dans l'histoire (1947-1987) », *Mémoire Spiritaine*, n° 6, deuxième semestre 1997, p. 165-178 ; Annie LENOBLE-BART, « L'implantation des spiritains au mont Kilimandjaro », *Mémoire Spiritaine*, n° 11, premier semestre 2000, p. 57-72.

attendant de pouvoir en parler dans le prochain numéro, signalons la parution, fin août 2003, de l'ouvrage capital de Gérard CHOLVY, *Frédéric Ozanam (1813-1853). L'engagement d'un intellectuel catholique au XIXe siècle* (Paris, Fayard, 783 p.). J'avoue ne pas avoir encore fini de lire cette somme dense et prodigieusement intéressante, en particulier pour nous spiritains, puisque Frédéric Ozanam a été le contemporain strict de Libermann, qui a logé chez lui, à Lyon, en décembre 1839... Nous en parlerons, d'une façon ou d'une autre, dans le prochain numéro.

Il nous faudra aussi revenir sur **trois amis** et collaborateurs, auteurs de plusieurs articles dans nos colonnes, et **qui nous ont quittés** depuis l'été dernier : *Bruno Hübsch*, décédé à Madagascar ; *Pierre Soumille*, décédé à Aix-en-Provence ; *Robert Metzger*, archiviste-adjoint de la congrégation du Saint-Esprit, décédé à Chevilly-Larue... En plus de bien d'autres choses, ils étaient historiens de la mission, chacun à sa façon. Nous essaierons d'en faire mémoire avec l'intelligence et avec le cœur...

Où en sont **les *ACTES* du Colloque** de novembre 2002 sur *« Les spiritains : trois siècles d'histoire missionnaire (1703-2003) »* ? Certaines contributions sont déjà parues ou paraîtront dans *Mémoire Spiritaine*. L'ensemble pourtant sortira aux éditions Karthala en 2004. Comme toujours, il est difficile de récupérer rapidement l'ensemble des contributions, le texte écrit étant généralement plus long et plus élaboré que la contribution courte donnée par oral. Ensuite, il faut retravailler l'ensemble pour en faire un ouvrage cohérent. Cela est en bonne voie.

Bon pied, bon œil, *Mémoire Spiritaine* entre *dans sa dixième année*, des projets plein la tête pour qu'elle devienne de plus en plus ce qu'elle est déjà : une revue d'histoire missionnaire largement ouverte sur l'ensemble de la diffusion et de l'inculturation du christianisme.

Nous souhaitons à nos fidèles abonnés — et aux lecteurs occasionnels qui ne manqueront pas de nous rejoindre... — une très bonne année 2004 ! Notre prochain numéro portera sur *Haïti et les spiritains : une longue histoire*.



Les neiges du Kilimandjaro : le dôme du Kibo vu du sud-ouest *(cliché J. Blot)*

Photo : René Charrier



À l'entrée de la chapelle du grand séminaire de Metz, un Saint-Esprit qui inspira peut-être le futur spiritain Loevenbruck...
(cf. l'article de René Charrier dans ce numéro.)

Avis à nos fidèles abonnés

À la suite de certaines augmentations affectant aussi bien la fabrication que l'expédition de notre revue, le dernier comité de rédaction de *Mémoire Spiritaine* a pensé qu'on ne pouvait maintenir le prix des abonnements au tarif actuel, inchangé depuis le numéro de lancement (n° 1, avril 1995).

En conséquence, à partir du 1er janvier 2004, nous procédons à un réajustement du tarif de nos abonnements, soit :

France : 33 euros
Autres pays : 37 euros.

Nous rappelons toutefois que nous continuons à consentir *le demi-tarif* pour les abonnements à destination des pays de *la zone* CFA. Les frais d'expédition sont toujours inclus dans le prix de l'abonnement.

Nous invitons toutefois ceux de nos abonnés qui règlent leur abonnement par chèques bancaires à considérer que l'endossement de ces chèques comporte des frais bancaires, et d'autant plus élevés qu'ils proviennent de banques non françaises.

Nous tenons enfin à vous remercier de votre compréhension et de votre fidélité.

Mémoire Spiritaine, n° 18, deuxième semestre 2003, p. 11 à p. 32.

La genèse juive de Jacob Libermann à Saverne (1802-1822)

Paul Coulon *

Jacob Libermann est né le 22 germinal an X, soit le lundi 12 avril 1802, à Saverne, en Alsace. Il est possible — et nécessaire —, sans pour autant reprendre tout le dossier de fond en comble, d'établir les points indiscutables situant Jacob Libermann dans son milieu d'origine. Les études sur l'histoire des Juifs en France ont été abondantes depuis une trentaine d'années. Jean Letourneur [1] n'a pas pu en bénéficier pour mieux situer les incontestables découvertes d'archives qu'il a faites. Par contre, on est étonné du peu d'ampleur de l'enquête historique de Michael Cahill dans le chapitre premier ("The Man and his milieu") de la thèse qu'il a consacrée à Libermann en 1985 [2].

---

* Voir la présentation de l'Auteur à la fin de l'article.

1. Jean LETOURNEUR, *Cahiers Libermann* (CL), Cahier n° 1 : « L'exil d'Israël ; enfance et jeunesse de Jacob Libermann (Saverne, 1802-1822) », 1967, 4-XXII-112 p. Le père Jean Letourneur cssp (1902-1968), a passé les cinq dernières années de sa vie à rechercher des documents sur Libermann, à recomposer son parcours, période par période, critiquant, comparant, complétant l'apport de ses devanciers. Se voulant matériaux bruts amassés pour une future biographie, les résultats de ces recherches furent consignés dans les cinq "Livrets" des *Cahiers Libermann* (5 livrets contenant 9 cahiers), parus à Chevilly en 1967-1968 sous forme polycopiée et totalisant 1 347 pages.

2. M. CAHILL, *Libermann's Commentary on John. An Investigation of the Rabbinical and French School Influences*, Thèse présentée pour le doctorat en science théologique (directeur : Charles Perrot), Paris, Institut catholique, UER de Théologie et de Sciences religieuses, 1985,

Dans le tome III de l'*Histoire de la France religieuse* [3], c'est Freddy Raphaël qui a traité du « judaïsme religion française reconnue » dans son évolution de la Révolution à la fin du XIXe siècle [4]. Il s'appuie sur toute la série de travaux publiés dans la décennie 1970-1980 dans la "Collection Franco-Judaica [5]". La Sorbonne n'avait pas attendu le bicentenaire de 1789 pour tenir un colloque sur *Les Juifs et la Révolution Française* [6] : un vent venu d'Amérique et d'Israël poussait la communauté historienne à la confrontation entre les tenants traditionnels des bienfaits de l'émancipation révolutionnaire pour les Juifs de France — ce que Dominique Schnapper a appelé « une interprétation enchantée de la Révolution [7] » — et une nouvelle génération

t. I : XV + 298 p. ; t. II : 93 p. Elle a été publiée anastatiquement, les deux tomes à la suite en un seul volume, avec pagination d'origine : Michael CAHILL, *Francis Libermann's Commentary on the Gospel of St John. An investigation of the Rabbinical and French School Influences*, Dublin and London, Paraclete Press, XXII-298 p + 93 p. (Studies in the Spiritan Tradition, 1).

3. J. LE GOFF et R. REMOND (dir.), *Histoire de la France religieuse*, t. 3 : Ph. JOUTARD (dir.), *Du Roi Très Chrétien à la laïcité républicaine (XVIIIe-XIXe siècle)*, Paris, Seuil, 1991, 559 p.

4. *Id.*, F. RAPHAËL, « Le judaïsme religion française reconnue », p. 333-359.

5. Aux éditions Privat, à Toulouse. Cette collection semble s'être arrêtée en 1979 puisque ce sont les éditions "Les Belles Lettres" et la "Commission Françaises des Archives Juives" qui en ont repris la diffusion. En voici les principaux titres nous concernant : - B. BLUMENKRANTZ (dir.), *Bibliographie des Juifs de France*, Toulouse, Privat, 1972, 350 p. ; - B. BLUMENKRANTZ, A. SOBOUL (dir.), *Le Grand Sanhédrin de Napoléon*, Toulouse, Privat, 1979 ; - B. BLUMENKRANTZ (dir.), *Histoire des Juifs en France*, Toulouse, Privat, 1972, 479 p. ; - B. BLUMENKRANT, A. SOBOUL (dir.), *Les Juifs et la Révolution Française. Problèmes et aspirations.* Colloque de la Sorbonne 1974, Toulouse, Privat, 1976, 234 p. ; F. RAPHAËL et R. WEYL, *Juifs en Alsace.* Culture, société, histoire, Toulouse, Privat, 1977, 461 p. ; F. RAPHAËL et R. WEYL, *Regards nouveaux sur les Juifs d'Alsace*, Strasbourg, Librairie ISTRA/Éditions des Dernières Nouvelles d'Alsace, 1980, 311 p. Seuls les deux derniers titres figurent dans la bibliographie de M. Cahill, qui s'appuie également sur l'ouvrage plus ancien mais toujours de grande autorité : P. LEUILLIOT, *L'Alsace au début du XIXe siècle*. Essais d'histoire politique, économique et religieuse (1815-1830), t. III : *Religions et culture*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1960, 542 p. Signalons enfin quelques titres plus récents : un monument ancien mais classique, traduit du russe, Simon DOUBNOV, *Histoire moderne du peuple juif, 1789-1938*, Paris, Cerf, 1994, XIX-1792 p. ; la synthèse, traduite de l'hébreu, de Michael GRAETZ : *Les Juifs en France au XIXe siècle*. De la Révolution française à l'Alliance israélite universelle, Paris, Seuil, 1989, 489 p. ; Freddy RAPHAËL (dir.), *Le Judaïsme alsacien*. Histoire, Patrimoine, Traditions, Strasbourg, DNA/La Nuée Bleue, 1999, 29,5 cm, 144 p. (ill.) ; Freddy RAPHAËL (dir.), *Regards sur la culture judéo-alsacienne*. Des identités en partage, Strasbourg, DNA/La Nuée Bleue, 2001, 287 p.

6. B. BLUMENKRANTZ, A. SOBOUL (dir.), *Les Juifs et la Révolution Française…*, *op. cit.*

7. D. SCHNAPPER, « Les juifs et la nation », p. 302 in : P. BIRNBAUM (dir.), *Histoire politique des juifs de France*. Entre universalisme et particularisme, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1990.

critique s'en prenant à cette dernière parce qu'en provoquant l'assimilation, elle avait amené une déjudaïsation [8]... Dans sa synthèse, F. Raphaël, lui-même spécialiste du judaïsme alsacien [9], s'appuie fortement sur les travaux de François Delpech, publiés dans le contexte de cette confrontation et portant précisément sur la période libermannienne : 1780-1840 [10].

Ces auteurs, et bien d'autres que nous mentionnerons en temps voulu [11], fournissent un cadre général nécessaire pour y insérer les micro-informations que les *Notes et Documents (ND)* [12] édités par le père Cabon nous donnent dans leur premier tome sur le milieu familial et la formation initiale de Jacob Libermann [13]. Celui-ci n'a rien laissé d'écrit sur sa jeunesse juive. La première

---

8. Les Actes du Colloque tenu au Collège de France et à l'École Normale Supérieure, les 16, 17 et 18 mai 1989, dans le cadre du Bicentenaire de la révolution Française, sont traversés par cette divergence d'appréciation : Mireille HADAS-LEBEL et Evelyne OLIEL-GRAUSZ (éd.), *Les Juifs et la Révolution Française*. Histoire et mentalités, Louvain-Paris, Éd. Peeters, 1992. Voir le liminaire de Gérard NAHON, p. 8-9. Voir aussi la problématique (de l'émancipation à la communautarisation) relevée par : Pierre BIRNBAUM, *Destins juifs*. De la Révolution française à Carpentras, Paris, Calmann-Lévy, 1995, 301 p.

9. F. RAPHAËL et R. WEYL, *Juifs en Alsace*..., *op. cit.* et F. RAPHAËL et R. WEYL, *Regards nouveaux*..., *op. cit.*, ainsi que les ouvrages plus récents cités dans la note 5.

10. Dans l'*Histoire des Juifs en France*, B. BLUMENKRANTZ (dir.), *op. cit.*, François DELPECH a traité les chapitres : « La Révolution et l'Empire » (p. 265-304) ; « De 1815 à 1894 » (p. 305-346). C'est François Delpech qui ouvrait le colloque de la Sorbonne en 1974 : « L'Histoire des Juifs en France de 1780 à 1840. État des questions et directions de recherche », in B. BLUMENKRANTZ, A. SOBOUL (dir.), *Les Juifs et la Révolution Française*..., *op. cit.*, p. 3-46. Dans sa recension du t. 3 de l'*Histoire de la France religieuse*, *op. cit.*, parue dans la revue *Études* (mars 1992, p. 409-410), P. Vallin souligne l'utilisation faite des travaux du « regretté François Delpech » et ajoute qu'on aurait pu signaler le recueil posthume de F. DELPECH, *Sur les Juifs*. Études d'histoire contemporaine, Lyon, P.U.L., 1983.

11. Signalons dès maintenant les travaux récents de Richard AYOUN, sa monumentale thèse (dont une partie seulement concerne le premier XIXe siècle) et un recueil de documents : *Typologie d'une carrière rabbinique : l'exemple de Mahir Charleville*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993, 2 vol., 1 003 p. ; *Les Juifs de France. De l'émancipation à l'intégration (1797-1812). Documents, bibliographie et annotations*, Paris, L'Harmattan, 1997, 320 p.

12. Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Vénérable François-Marie-Paul Libermann, supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, pour distribution privée, Paris, Maison Mère, 30, rue Lhomond. T. I (1802-1839), 1929, 715 p. ; t. II (1840), 1931, VIII-517 p. ; t. III (1841-1842), 1933, X-566 p. ; t. IV (1843), 1935, 516 p. ; t. V (Guinée-Haïti, 1842-1844), 1936, 707 p. ; t. VI (1844), 1937, XII-657 p. ; t. VII (1845), 1938, XIII-542 p. ; t. VIII (1846), 1939, XI-510 p. ; t. IX (1847), 1939, XI-513 p. ; Appendice au t. IX (1836-1847), 1939, 216 p. ; t. X (1848), 1940, 599 p. ; t. XI (1849), 1940, 629 p. ; t. XII (1850), 1940, XIII-717 p. ; t. XIII (1851-1852), 1941, XII-772 p. ; Appendice au t. XIII, 1941, XXVI-98 p. ; Compléments, 1956, 344 p.

13. Ce véritable bric-à-brac où il y a vraiment de quoi se perdre dans un maquis de lettres de toutes époques, dans lequel les noms juifs se mêlent aux noms de l'état civil — et, pour les

lettre de lui conservée date de 1826, alors qu'il est en pleine crise d'identité religieuse, à Metz. Quant au récit de sa conversion fait au sulpicien Gamon en 1850, lui aussi, ne démarre pratiquement qu'à l'arrivée à Metz, à l'automne 1822.

Restent : le témoignage du docteur Samson Libermann, sous des formes multiples (lettres, récits...) et, à des dates diverses (contemporaines de ou postérieures à la mort de son frère) [14], tout ce que divers témoins ont rapporté avoir entendu de Libermann lui-même [15]. Là, il faut rendre hommage à Jean Letourneur pour son effort d'élucidation du milieu originel juif de Libermann (découverte de nouveaux documents et récit synthétique) ; effort en grande partie accompli et en partie gâché par des déductions affabulatrices [16].

Situation générale des Juifs en Alsace

La situation des Juifs en France à la veille de la Révolution — et qui sur le plan économique et social ne devait guère changer jusques vers 1830, malgré l'émancipation de 1791 et les lois napoléoniennes de 1808 [17] — nous permet de mieux comprendre les conditions très particulières entourant les vingt

nièces de Libermann, aux noms de religion... — se trouve : *ND*, I, p. 4-56 (mais il y est déjà question de la période suivante, celle de sa conversion...) ; à compléter par l'essai de mise en ordre de la famille Libermann : *ND*, XIII, *Appendice*, p. 89-91. Par ailleurs, une des filles du docteur Samson Libermann (l'aîné de la famille), nièce du père Libermann, Théodora — en religion, sœur Marie-Thérèse de Jésus —, 1831-1919, a écrit ses souvenirs dans une notice sur sa famille, en 1900, à la demande du père Barillec, travaillant à la Cause de Libermann ; le père Cabon a tronçonné cette notice (voir *ND*, I, p. 22-27) mais on la trouvera en entier et dans sa continuité dans la notice biographique du neveu spiritain du père François Libermann : P. Amet LIMBOUR, *Le R. P. François-Xavier Libermann*, La Chapelle-Montligeon, 1908 (66 p.), p. 2-19.

14. Voir *ND*, I, p. 34-35 ; 38 ; 50-56.

15. Ainsi le père Leblanc, Dom Sallier, M. Grillard, l'abbé Michel : *ND*, I, p. 81-93 passim.

16. *CL*, Cahiers n° 1 et 2, *op. cit.*, avec les documents amassés dans le "Fonds Père Jean Letourneur", Arch. CSSp : 589-A et 589-B, 600. Sur le travail de J. Letourneur, bonne recension nuancée de Paul SIGRIST, *Spiritus*, Supplément 1970 : *Études spiritaines*, p. 87-89 : « Les résultats de ses longues recherches sont inégaux, mais désormais aucun historiographe de Libermann ne pourra plus faire abstraction des travaux du père Letourneur sur ce sujet. » (p. 87.)

17. François DELPECH, « Des lendemains qui chantent ? Les Juifs sous la Restauration », p. 34-40, dans sa contribution au colloque de la Sorbonne 1974 « L'histoire des Juifs en France de 1780 à 1840. État des questions », in B. BLUMENKRANTZ, A. SOBOUL (dir.), *Les Juifs et la Révolution Française...*, *op. cit.*, p. 3-46.

premières années du jeune Jacob, fils du rabbin Libermann, de Saverne, en Alsace [18].

Sur les 50 000 Juifs de France, la communauté alsacienne en comptait 20 000. Ces derniers appartenaient au groupe des *Ashkenazim*, aux traditions nord européennes qui les distinguaient des *Sephardim* du Sud (Bordeaux, Avignon). Les israélites alsaciens venaient d'Allemagne, mais aussi, en assez grand nombre, de Pologne, si l'on en croit le maire de Strasbourg se plaignant en 1812, de « cette race de Juifs polonais qui peuple l'ancienne Alsace et qui ne sont que trop connus pour être des êtres [...] fanatiques et indisciplinés [19] ».

Exclu des villes — à Strasbourg, on trouve par privilège quelques grandes familles bourgeoises : les Cerfbeer, les Ratisbonne... —, le judaïsme alsacien est rural, mais sans droit de propriété sur les terres. Du coup, là comme ailleurs, les Juifs font beaucoup de petits métiers (colportage...), pratiquent le commerce, et notamment le commerce de l'argent.

À Saverne, la communauté juive regroupée dans son quartier — qui n'est certes pas un *ghetto* au sens strict mais quand même un quartier à part — comporte 260 personnes en 1808, dont 11 marchands de bestiaux, 4 bouchers, 12 fripiers, 1 boulanger horloger, 1 gargotier et... le cordonnier Jonas : Jean Letourneur a tout recensé dans un inventaire à la Prévert [20] ! En 1808, Jacob Libermann, six ans, fait partie des 140 enfants de ce petit bourg juif dans le gros bourg de Saverne (3 825 habitants en 1751).

Plus pauvres en Alsace qu'ailleurs, les Juifs se trouvaient mis à part du reste de la population par l'ensemble de leur genre de vie qui les enfermait dans un *ghetto* beaucoup plus culturel que géographique. Plus encore que leur allure extérieure (barbe longue, papillottes, longue redingote) et leur régime alimentaire, c'était leur *langue* qui les distinguait et les isolait au sein de la population chrétienne : ils parlaient le *judéo-allemand* [21] entre eux, l'alsacien

18. En plus de la contribution susmentionnée de Fr. DELPECH, on aura un aperçu synthétique de la situation générale en ajoutant deux autres contributions du même colloque : J. GODECHOT, « La Révolution Française et les Juifs (1789-1799) », p. 47-70, et R. MARX, « La Régénération économique des Juifs d'Alsace à l'époque révolutionnaire et napoléonienne », p. 105-120, in : B. BLUMENKRANTZ, A. SOBOUL (dir.), *Les Juifs et la Révolution Française..., op. cit.*

19. Arch. Nationales : F 19-II.29, « Rapport du 17 février 1812 », cité par J. LETOURNEUR, *CL*, n° 1, Introduction, p. XI.

20. *CL*, n° 1, p. 1-3 et p. 87-89, à partir des inscriptions à l'état civil, rendues obligatoires pour les Juifs par les Décrets napoléoniens de 1808, et à partir des Archives du tribunal de Saverne pour les patentes.

21. Branche particulière du *yiddish*. Voir note suivante.

et très peu le français [22]. Les tensions entre Juifs et chrétiens étaient très réelles : une opinion xénophobe souhaitera l'expulsion des Juifs d'Alsace, sous Napoléon encore. Le *Décret infâme* de 1808 [23] réglementant l'usure et les activités commerciales juives comportait des mesures spéciales pour l'Alsace, dont Napoléon savait que cela servirait sa popularité dans l'Est [24]. En 1850 encore, un partisan résolu de l'assimilation républicaine pouvait écrire : « Tous ceux, par exemple, qui ont pu approcher des Juifs d'Alsace, savent parfaitement qu'ils sont restés non seulement étrangers, mais hostiles à la masse de la population ; qu'ils ont conservé purs et sans mélange leur caractère et leurs mœurs, aussi bien que leur physionomie [25]. »

Le rabbin de Saverne

Jean Letourneur s'est essayé à établir l'itinéraire du père de Jacob, le rabbin Lazard Libermann, né à Saverne en 1758 [26]. Il fréquenta l'école talmudique d'Ettendorf dans le Bas-Rhin : le directeur en était le rabbin Jacob Hallé, dont

---

22. Dans B. BLUMENKRANTZ, A. SOBOUL (dir.), *Les Juifs et la Révolution Française…, op. cit.*, voir : J. GODECHOT, art. cit., p. 49 ; R. MARX, art. cit., p. 105-107. Sur l'Alsace juive, voir : *Encyclopaedia Judaïca* (Jérusalem, 1972), article "Alsace", vol. 2, col. 751-757. Sur le judéo-alsacien, branche particulière du yiddish, voir : G. WEILL, « L'Alsace », in B. BLUMENKRANTZ (dir.), *Histoire des Juifs en France*, *op. cit.*, p. 172-173 ; Raymond MATZEN, « Le judéo-alsacien et les hébraïsmes alsaciens », in Freddy RAPHAËL (dir.), *Le Judaïsme alsacien…* (1999), *op. cit.*, p. 136-141 ; Astrid STARCK-ADLER, « Le yiddisch alsacien et l'alsacien », in Freddy RAPHAËL (dir.), *Regards sur la culture…, op. cit.*, p. 179-194.

23. Voir : A.-E. HALPHEN, *Recueil des Lois…, op. cit.*, p. 37-47 pour les trois décrets du 17 mars 1808, dont le dernier a été appelé le *Décret infâme* ; ou : R. AYOUN, *Les Juifs de France*, *op. cit.*, p. 207-209 pour le *Décret infâme*.

24. P. LEUILLIOT, *op. cit.*, p. 243-245 : « L'antisémitisme demeurait extrêmement vivace… » sous la Restauration ; R. MARX, art. cit., p. 107 ; Fr. DELPECH, p. 297 in : B. BLUMENKRANTZ (dir.), Histoire des Juifs en France, *op. cit.* Sur l'attitude de Napoléon à l'égard des Juifs, l'ouvrage de base reste : R. ANCHEL, *Napoléon et les Juifs* (Paris, P.U.F., 1928, 599 p.), dont Fr. DELPECH, *loc. cit.*, p. 103, dit : « Les historiens récents suivent tous Anchel, à quelques nuances près, sauf l'écrivain bonapartiste F. Pietri, qui a essayé de réhabiliter son héros dans un petit livre léger et criblés d'erreurs, *Napoléon et les Israélites*, Paris, 1965. » Or, si J. LETOURNEUR s'appuie beaucoup sur R. ANCHEL, M. CAHILL ne le mentionne nulle part, mais cite… F. PIETRI !

25. Th. HALLEZ, *Des Juifs en France, de leur état moral et politique depuis les premiers temps de la Monarchie jusqu'à nos jours*, Paris, Dentu, 1850, p. IV.

26. CL, n° 1, *passim*, mais surtout : p. 3-18 ; 40-41 ; 68-90.

À Saverne, fin XIXe s., à droite et au milieu, la maison natale de Libermann, aujourd'hui disparue, prolongée au fond par la Synagogue (reconstruite).
Photo ancienne, au musée de Saverne. Studio A. Merckling.

Au musée Libermann, un rouleau de la Thora (la Loi).

il épousera la plus jeune fille en 1788, qui donnera naissance à Jacob en 1802. Tous les hommes savaient lire et écrire en hébreu et en yiddish, ce qui signifie quelque chose en termes de niveau culturel et de structures mentales, comme le souligne R. Anchel :

« Avant la Révolution, ils [les Juifs] étaient moins ignorants que la masse du peuple [...] la plupart avaient l'esprit façonné à l'intelligence d'idées morales et abstraites par un goût avéré pour la controverse religieuse et par l'étude de la Loi dans laquelle ils étaient tous avancés, parce qu'elle constituait l'œuvre pie par excellence. Déformés, si l'on veut, par cette culture exclusive, mais cependant moins frustes peut-être que les masses paysannes et ouvrières... [27] »

Où le futur rabbin Lazard Libermann a-t-il fait ses études supérieures ? J. Letourneur a fait de gros efforts pour montrer que ce ne pouvait être qu'en Pologne [28]. Certes, les Polonais étaient nombreux et influents dans la communauté alsacienne [29]. Et, par ailleurs, nous savons que le fils aîné du rabbin de Saverne, Samson [30], faillit aller faire ses études supérieures à Lublin, avec son condisciple David Drach [31]. En effet, se souvenant du temps où il était « le petit David Drach », celui-ci écrira plus tard, le 31 mai 1837, à son ami Samson, devenu « Monsieur le Docteur Libermann à Illkirch (banlieue de Strasbourg) » : « Mon cher Docteur et ancien ami [*mot écrit en hébreu*] qui devait m'accompagner à la yeshiva [*mot écrit en hébreu*] de Lublin d'où nous voulions revenir avec de longues et épaisses barbes !... [32] » Faut-il en tirer la conclusion, avec J. Letourneur, que Libermann père était devenu rabbin à Lublin, où il aurait suivi les cours de l'ultra-orthodoxe Hurwitz, « Tête de Fer » (opposé à Jacob Isaac, le *hassid*, dit "le Voyant de Lublin"), uniquement parce qu'un père envoie toujours un fils faire ses études là où lui-même les a faites ?... Impossible à dire avec certitude, mais de l'ordre du vraisemblable. J. Letourneur, lui, n'a pas d'hésitation et s'attarde sur les caractères étonnants

27. R. ANCHEL, *op. cit.*, p. 35.

28. *CL*, n° 1, p. 6-10.

29. Voir les plaintes du maire de Strasbourg en 1812, citées plus haut, avec la note 18 correspondante.

30. Samson Libermann est né le 9 octobre 1790.

31. David Drach est né le 6 mars 1791. Personnage capital dans l'histoire de Libermann, auquel Paul CATRICE a consacré une foisonnante (et un peu fouillis) thèse en théologie : *L'Harmonie entre l'Église et le judaïsme, d'après la vie et les œuvres de Paul Drach, ancien Rabbin, Orientaliste chrétien, 1791-1865*, Thèse présentée pour le Doctorat en Théologie devant la faculté de Théologie de Lille, 1978, 950 p.

32. « Paris ce 31 du mois de Marie, 1837 » : Arch. CSSp 12-B-III.

du judaïsme polonais [33] dont les liens avec l'Alsace sont tout à fait réels et très visibles aux dires des spécialistes :

« Au cours du XVIIIe siècle, les communautés d'Alsace avaient pris l'habitude de faire venir des rabbins d'Allemagne ou d'Europe centrale. Ceux-ci avaient pour la plupart séjourné auprès de maîtres de la Tora en Pologne, et ils avaient conservé de ce séjour l'habitude de porter un bonnet de fourrure. Ils continuèrent de le porter à l'intérieur de leur communauté alsacienne, et ce chapeau de fourrure devint, peu à peu, un signe de la dignité rabbinique [34]. »

La reconstitution générale du milieu juif, bouleversé par l'émancipation révolutionnaire et les troubles généraux de l'époque, est un sujet fort intéressant mais hors de notre propos centré sur la saga libermannienne. Libermann père, devenu rabbin de Saverne, en 1802, à la mort « attendue » pendant quatorze ans de son prédécesseur, était, au dire d'un témoin juif savernois, « pauvre, mais très estimé et très considéré : on le regardait comme un savant et on venait de loin pour le consulter [35] ».

Le 23 mai 1853, le docteur Samson Libermann écrit à Dom Pitra [36] : « Je passe maintenant à la réponse des questions que vous me faites l'honneur de m'adresser au sujet de votre travail biographique sur feu mon frère [37]. » Et,

---

33. CL, n° 1, p. 6-10.

34. F. RAPHAËL, R. WEYL, *Regards nouveaux…*, *op. cit.*, p. 72.

35. Témoignage recueilli par le père Corbet : « À Saverne, le 5 août 1878, j'ai vu M. Libmann, juif, vieux célibataire. Voici les renseignements que j'ai pu en avoir… » *ND*, I, p. 15. Ce Libmann est le frère du futur compagnon d'études de Jacob Libermann dont il épousera la demi-sœur, Esther.

36. Sur Dom Jean-Baptiste Pitra (1812-1889), premier biographe de Libermann, voir : Paul COULON, « Inventaire critique des études historiques sur Libermann (1855-1985). Problèmes de sources et de méthode », p. 133-160 (surtout p. 137-140) in : P. COULON, P. BRASSEUR (dir.), *Libermann, 1802-1852*. Une pensée et une mystique missionnaires, Paris, Cerf, 1988. Voici les références des travaux de Dom Pitra sur Libermann :

– *Vie du R. P. Libermann fondateur de la congrégation du Saint Cœur de Marie et premier supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit et de l'Immaculé Cœur de Marie*, par l'auteur de l'Histoire de saint Léger, Paris, Julien, Lanier et Cie, 1855, VII-608 p.

– *Vie du R. P. Fr.- M.- P. Libermann*, par le cardinal Jean-Baptiste PITRA, 2e éd., Paris, Poussielgue, 1872, XII-676 p.

– *Vie du vénérable serviteur de Dieu, François-Marie-Paul Libermann*, par le cardinal Jean-Baptiste PITRA, 3e éd., Paris, Poussielgue, 1882, VIII-686p. ; 4e éd., in-12°, Paris, Poussielgue, 1882, VIII-634 p. ; 5e éd., Paris, Beauchesne, 1913, XII-575 p.

37. Arch. CSSp 12-B-II.1 : « Strasbourg, 23 mai 1853 ». Reproduite en partie dans *ND*, I, p. 37-41. On ne peut qu'être étonné de voir le père Cabon présenter cette lettre comme adressée au T. R. P. Schwindenhammer, alors qu'il est évident par le début de la lettre (non

parmi toute une série d'informations précises et numérotées, en voici une qui situe le rabbin de Saverne :

« Avant l'établissement des consistoires israélites en France, en 1808, il n'existait pas parmi les Juifs d'autorité religieuse régulièrement établie. Les docteurs d'un certain renom conféraient le grade de rabbin ; ils délivraient le diplôme, après avoir fait subir au candidat une espèce d'examen sur le Talmud. Ces examens étaient décisifs, en tant qu'à leur suite on délivrait ou l'on refusait le diplôme. L'estime publique avait conféré à feu mon père les fonctions d'inspecteur de quelques écoles talmudiques ; pour les examens, il n'y avait ni époque fixe, ni solennité [38]. »

Pitra, dont on sait qu'il travailla sous le contrôle notamment du docteur Libermann [39] mais aussi de M. Drach [40], tient sûrement d'eux le nom des écoles talmudiques dont le rabbin Libermann était inspecteur : « À des époques indéterminées, les étudiants des écoles centrales d'Edendorf [*sic*], de Bisheim et de Westhoffen, se rendaient à Saverne et y subissaient leurs examens. C'est à l'occasion de ces concours que le savant M. Drach se trouva de bonne heure en relation avec les fils de Lazare Libermann [41]. » Cette dernière remarque est fondamentale : elle explique les liens entre le fils aîné des Libermann, Samson, né le 9 octobre 1790, et David Drach, né le 6 mars 1791 : les deux personnes qui auront le plus d'influence sur Jacob, jeune homme, au moment de sa conversion.

---

reproduit ici) qu'elle est destinée à Dom Pitra, le biographe. Par ailleurs, il y est question d'un manuscrit du Moyen Âge, l'*Hortus Deliciarum* demandé à la bibliothèque de Strasbourg par le destinataire de la lettre : cela ne semble pas spécialement entrer dans les centres d'intérêt du père Schwindenhammer, successeur de Libermann, mais tout à fait dans ceux du savant bénédictin.

38. *ND*, I, p. 37-38. Selon la tradition spiritaine, je continue à appeler le docteur Libermann selon son prénom juif de *Samson*, quoiqu'il fût baptisé sous le nom de François-Xavier, et cela, pour le distinguer de son propre fils et neveu du père Libermann, prénommé lui aussi François-Xavier, qui deviendra spiritain à son tour.

39. Nous venons d'en donner un exemple, mais il en est d'autres : ainsi le docteur Libermann écrit à son fils François-Xavier, spiritain, le 26 avril 1854 : « Je m'empresse de répondre aux demandes que le R. P. Dom Pitra m'adressa dans ta dernière lettre. » *ND*, I, p. 11.

40. Ainsi, dans une série de remarques envoyées à la maison mère spiritaine, en date du 3 mai 1859, Drach écrit : « Le R. P. Pitra, p. 68 de la vie du R. P. Libermann, a évidemment oublié les détails que je lui avais donnés verbalement relativement au passage de votre fondateur du séminaire du Collège Stanislas à celui de Saint-Sulpice. » *ND*, I, p. 76.

41. J.-B. PITRA, *op. cit.*, 1872^2, p. 8 ; 1913^5, p. 6-7.

Drach sera un savant et un orientaliste éminent dont l'éditeur encyclopédiste Migne utilisera les connaissances en hébreu, syriaque, chaldaïque, arabe[42]. Or, un des nombreux dictionnaires de Migne, le Dictionnaire des conversions, reprend le témoignage de Drach sur son propre passage au christianisme : il y parle de sa formation talmudique d'enfant prodige, dans la première section, à Edendorf ; puis, dans la seconde section, à Bisheim : « Après dix-huit mois de séjour dans celle-ci, je fus admis dans la troisième et dernière section, l'école des hautes études thalmudiques, établie à Westhoffen, distant de quelques lieues de Strasbourg. Le *docteur de la loi*, qui présidait à cet institut, Rabbi Isaac Lundeschuetz, était un des plus savants et des plus subtils thalmudistes de son temps [43] » On ne manquera pas de noter que le rabbin de Saverne était inspecteur et examinateur de *ces trois écoles*, y compris donc de celle tenue par un rabbin docteur de la Loi, « un des plus subtils thalmudistes de son temps ». Mais, en toute honnêteté, le docteur Libermann précisera pour Dom Pitra : « Feu mon père n'était pas grand Rabbin, mais il passait pour un homme savant [44]. » Des différents témoignages, il ressort donc — nous y reviendrons plus loin — que le rabbin de Saverne à tout le moins n'était pas un sot, même s'il n'était pas Grand Rabbin [45]. Il y a deux excès à éviter : rabaisser le niveau de la formation reçue par Jacob Libermann auprès de son père en insistant sur le côté "rabbin de village" de ce dernier (Au royaume des aveugles…) ; ou, au contraire, en exaltant le savoir du père, faire de Jacob (Tel père, tel fils) un docteur du Temple de Jérusalem que la grâce de l'enfant Jésus terrassera… Reste intacte une question de fond, que nous aborderons par la suite : qu'était-ce qu'un savoir talmudique à l'époque ?

De son côté, M. Cahill ne manque pas de signaler [46] à la suite de Letourneur, que le rabbin Libermann fit partie des représentants convoqués en 1807 au Grand Sanhédrin que Napoléon s'était mis en tête de réunir à Paris

42. P. CATRICE, « L'orientaliste Paul Drach, collaborateur de l'abbé Migne », in A. MANDOUZE, J. FOUILLERON (dir.), *Migne et le Renouveau des études patristiques*. Actes du Colloque de Saint-Flour (7-8 juillet 1975), Paris, Beauchesne, 1985, p. 211-224.

43. C.-F. CHEVÉ, *Dictionnaire des conversions ou Essai d'encyclopédie historique des conversions au catholicisme depuis dix-huit siècles et principalement depuis le protestantisme*, Petit-Montrouge [Paris], J. - P. Migne, 1852, article "Drach (David)", col. 498.

44. Arch. CSSp 12-B-II, 1. Lettre du docteur Libermann, « Strasbourg, 28 mai 1853 », adressée à Dom Pitra. Passage inédit. Cabon, dans *ND*, I, p. 41 (voir précisions données dans la note 37).

45. Les grades étaient : *rab* : Bachelier ; *rabbin* : Diplôme supérieur ; *Grand Rabbin* : Docteur.

46. M. CAHILL, *op. cit.*, t. I, p. 20.

(9 février-9 mars) : il s'agissait d'apporter une sanction religieuse aux propositions de l'*Assemblée des Notables* juifs qui, depuis le 26 juillet 1806, siégeait pour réorganiser le culte juif sur le modèle concordataire [47]. Mais Cahill omet l'information importante que Letourneur a découverte et mise en évidence en recourant aux Archives nationales [48]. Champagny, ministre de l'Intérieur, envoya aux préfets une liste des noms des rabbins choisis pour chaque département par les commissaires de l'Assemblée des Notables, Molé, Portalis fils, Pasquier. Le préfet du Bas-Rhin préféra écarter les noms qu'on lui signalait pour envoyer trois autres rabbins qu'il estimait « plus propres à remplir les intentions de Sa Majesté [49] ». Parmi eux, Libermann *Samson*, de Saverne, 48 ans [50].

Le milieu culturel initial de Jacob Libermann

Tout cela nous aide à comprendre le caractère très particulier de la formation initiale de Jacob Libermann [51] : si l'on voit le jeune Drach aller d'école en école, avec ce que cela suppose de contacts sociaux et d'expériences diverses, Jacob Libermann ne quittera pas son quartier de Saverne avant l'âge de vingt ans, car son père pouvait lui donner lui-même une formation talmudique complète à la *yeshiva* de Saverne. Il s'en faisait un point d'honneur et de fierté :

---

47. R. ANCHEL, *op. cit.*, p. 187-225 ; Nathan NETTER, *Vingt siècles d'Histoire d'une Communauté juive. Metz et son grand passé*, Paris, Lipschutz, 1938, p. 255 et s. [rééd. : Marseille, Lafitte Reprints, 1995] ; F. DELPECH, « La révolution et l'Empire » in B. BLUMENKRANTZ (dir.), *Histoire des Juifs en France*, *op. cit.*, p. 293-296 pour l'Assemblée des Notables et le Grand Sanhédrin ; B. BLUMENKRANTZ, A. SOBOUL (dir.), *Le Grand Sanhédrin de Napoléon*, *op. cit.*

48. *CL*, n 1, p. 69-72, mais — mieux — pour le contexte général, R. ANCHEL, *op. cit.*, p. 196-203.

49. R. ANCHEL, *op. cit.*, p. 198.

50. *CL*, n° 1, p. 71 ; puis, pour le déroulement du Grand Sanhédrin avec « Libermann Samson » [*sic*], CL, n° 2, p. 63-65. On notera que le rabbin de Saverne, suivant les documents, est appelé Libermann Samson ou Libermann Lazar [*sic*].

51. Précisons, pour ne plus y revenir, la constellation familiale du rabbin de Saverne. De son premier mariage, il eut six fils et une fille : Samson (1790), David (1794), Hénoch (1796), Falick (1799), Jacob (1802), Nathanaël (1805) et Ester (1807). Après le décès de son épouse en 1813, d'un second mariage : Isaac (1815) et Sarah (1816). Jacob/François Libermann eut des relations étroites surtout avec son aîné, Samson, médecin, et avec Falick/Félix, devenu relieur à Paris.

« Mon père, qui était un rabbin distingué, m'avait fait étudier jusqu'alors auprès de lui, la science talmudique. Il était content de mes progrès et se complaisait dans la pensée qu'il me laisserait un jour l'héritier de sa fonction, de sa science et de la considération dont il jouissait auprès de ses coreligionnaires [52]. » Ce que son frère Samson confirmait ainsi : « ...mon pauvre père, sous la direction duquel il faisait ses premières armes, le voyait déjà en esprit une lumière de la synagogue [53]. »

Ce même frère, avec une sobriété louable, nous donne de l'enfant Jacob un portrait réduit à quelques traits — il a douze ans de plus que lui, il a quitté tôt la maison paternelle et il n'en rajoute pas — : « Je me rappelle seulement qu'il avait une constitution délicate, qu'il était d'une douceur extraordinaire, ce qui le rendait le souffre-douleur de ses frères, qui cependant l'aimaient beaucoup. Il se distinguait toujours par sa profonde humilité, humilité tellement sincère qu'il se regardait comme le dernier des hommes [54]. » Il n'est pas impossible que cette *humilité* ait aussi été l'expression d'un certain complexe d'infériorité ?... En tout cas : une nature sensible, une douceur dans laquelle l'*imago* paternelle a dû profondément s'imprimer, et pendant vingt ans. Dans son style inimitable et avec sa typique attitude *chrétienne* de l'époque à l'égard des Juifs, Pitra semble avoir deviné quelque chose de ce genre quand il écrit assez justement et assez scandaleusement aussi, dirions-nous aujourd'hui : « Pour première épreuve, cette âme destinée à tant de grâces tomba, en naissant, sous la captivité d'un rabbin attaché jusqu'au fanatisme à ses observances. Il lui fallut donc, outre l'anathème originel et le poids du sang

52. Dans le récit fait par Libermann à M. Gamon, sulpicien, en 1850, à la Rue des Postes, ND, I, p. 61.

53. *ND*, I, p. 36. Cette lettre du docteur Libermann que Cabon donne de façon incomplète, sans indication ni de destinataire ni de date, se trouve aux Arch. CSSp en 12-B-II et porte : « Strasbourg 18 avril 1853 ». Elle est adressée à Dom Pitra, comme il ressort du début, non publié : « Je dois vous exprimer toute la satisfaction que j'éprouve ainsi que ma famille de ce que vous voulez bien vous charger d'écrire la vie de cet excellent frère [...] Le monument que le célèbre auteur de la *Vie de St Léger* va élever à la mémoire de ce frère chéri sera digne des sublimes vertus que tout le monde admirait en lui. »

54. « Note du Dr Libermann », *ND*, I, p. 50. Cette *Note* se trouve aux Arch. CSSp 12-B-II. Sans date, sans destinataire. La critique interne fait supposer qu'elle est adressée à la congrégation du Saint-Esprit (Schwindenhammer ou Delaplace) et non à Dom Pitra dont on parle à la troisième personne. L'allusion à la *Notice* écrite par ce dernier et publiée dans *L'Univers*, début 1952, une allusion à un voyage de Libermann à Strasbourg, le fait que le docteur ne fournisse pas ces renseignements à Dom Pitra pour son livre, permet de dater cette Note de 10 pages de l'année même de la mort du père Libermann, 1852.

répandu sur le peuple déicide, *porter encore, par surcroît, la tendresse de ses parents et toute l'autorité d'un père et d'un maître*, aimant, savant, passionné, comme l'était le rabbin de Saverne [55]. »

Il est assez difficile de se contenter pour les premières années de Jacob Libermann de ce qui a été dit sur le système d'éducation et d'études juives de l'époque par son propre frère Samson, David Drach ou même Libermann par la suite [56]. Non que les renseignements donnés soient matériellement inexacts mais parce qu'ils sont alors le point de vue de *convertis*, de transfuges du système, fortement imprégnés de jugements de valeur. Ainsi, Samson parle-t-il d'« absurdités du Talmud » en 1853 [57], mais, à vrai dire, en 1821, juste avant sa propre conversion, il écrivait déjà : « Un tel culte est tout au plus convenable à un peuple de sauvages », « la religion rabbinique est éminemment antisociale » [58] ! Drach, qui a une connaissance plus dominée du judaïsme, fait remarquer : « Pour comprendre la marche du Talmud, il faut avoir été élevé dans le judaïsme et perdu les plus belles années de sa jeunesse à le chanter en criant à tue-tête [59]. » Ces témoignages sont du plus haut intérêt pour expliquer le séisme qui va ébranler la communauté juive de France entre 1820 et 1840 à la suite d'une vague de conversions au christianisme…

On trouvera dans la thèse de M. Cahill, bibliste de formation, une présentation technique de ce qu'a été concrètement l'enseignement talmudique reçu par Jacob Libermann, à partir de l'analyse du contenu de la bibliothèque du rabbin, son père [60]. Mais qu'est-ce que le Talmud ? En voici une présentation à la fois simple et précise, faite pour le grand public, par Maurice-Ruben Ayoun :

« On dit que le Talmud est la mémoire multiséculaire du peuple juif, le ciment qui lui permit de traverser tant de siècles de dispersion et de persécutions sans perdre

---

55. J.-B. PITRA, *op. cit.*, 1872², p. 3 ; 1913⁵, p. 3. C'est nous qui soulignons.

56. Par exemple, ce que le père Leblanc sj — avec Libermann à Saint-Sulpice, Paris, de 1828 à 1830 — rapporte avoir entendu de Libermann : « Il nous raconta lorsque nous lui fîmes des questions sur le Judaïsme, qu'il avait été dégoûté et scandalisé des prescriptions ridicules ajoutées par les rabbins à la Loi de Moïse et des pénitences incroyables qu'ils infligeaient quelquefois pour des bagatelles, etc. », *ND*, I, p. 81.

57. *ND*, I, p. 37 (« Strasbourg, 23 mai 1853 ». À son fils François-Xavier).

58. Brouillon de *Réflexions sur la conversion des sectaires de Moïse que deux israélites français* [dont Samson Libermann] *osent soumettre au respectable clergé de France*, *ND*, I, p. 45.

59. P. L. B. DRACH, *De l'Harmonie entre l'Église et la Synagogue ou Perpétuité et Catholicité de la religion chrétienne*, Paris, Mellier, 1844, t. I, p. 202.

60. M. CAHILL, *op. cit.*, t. I, p. 13-18 ; 26-35.

totalement son identité. C'est en effet dans ces milliers de folios que furent consignés par écrit le vécu et la pensée des juifs. Le terme lui-même signifie "étudier" ; la réalité que ce vocable recouvre se scinde en deux parties, la *mishna* et la *gemara*, mais on trouve aussi dans le texte de cette dernière un peu de *halakha* (règle normative) et de la *Haggada* (partie narrative, censée illustrer l'enseignement, mais susceptible d'être interprétée). Sans le Talmud, le judaïsme ne serait pas ce qu'il est, c'est-à-dire un judaïsme rabbinique. C'est pour cette raison que l'on parle de la religion biblico-talmudique d'Israël [61]. »

Il apparaît évident que l'enseignement du rabbin Libermann était ultra-orthodoxe. Mentionnons — avant de revenir plus avant sur ce qu'il signifie — l'épisode où Samson nous décrit son jeune frère Jacob, qu'il reçoit à Strasbourg, à table, le chapeau vissé sur la tête : « Les juifs orthodoxes ne prennent jamais leur repas tête nue [...] Il lui déclara non sans quelque émotion que sa religion le voulait ainsi [62]. » Mais on aurait tort d'insister sur un quelconque caractère exceptionnel de l'éducation reçue de son père par Jacob, l'enfant doué et préféré. Pour prendre un contemporain, juif alsacien, qui a beaucoup écrit sur son enfance [63], Alexandre Weill (1811-1899), voici comment il présente ses études avec un maître « grand dispensateur de coups de férule » :

« J'avais sept ans quand M. Lévy, formant une classe particulière de cinq garçons, nous initia à l'étude du Talmud. Dès lors, le temps de muser nous fut parcimonieusement mesuré. À la pointe du jour, il fallait être prêt pour aller prier à la synagogue. À huit heures, école jusqu'à midi. Deux heures pour le dîner et la récréation. De deux

---

61. Maurice-Ruben HAYOUN, « La mémoire des siècles », *Le Monde*, vendredi 31 janvier 1992, p. 27. Cette définition est donnée en introduction à une présentation de la réédition d'un petit livre : Arsène DARMESTETER [1846-1888], *Le Talmud* (Paris, Allia, 1991) rédigé en 1866 par un jeune homme de vingt ans se préparant à devenir rabbin (il bifurquera vers la recherche scientifique médiéviste). Moshé Catane, dans la préface de cette republication, dit qu'il s'agit d'« un chef d'œuvre de ce qu'on appelle la *science du judaïsme* dans la France de la fin du XIXe siècle » (p. IX), valable encore aujourd'hui, érudite et parfaitement lisible parce que « Darmesteter s'adresse à un lecteur cultivé, mais dépourvu de toute connaissance du Talmud, et à cet effet précise chaque notion mentionnée dans son texte » (p. XIV). L'époque de sa rédaction et l'âge du rédacteur en font une lecture très suggestive pour ceux qui s'intéressent aux Drach, Libermann, etc. Pour quelque chose de plus récent, voir : Adin STEINSALTZ, *Introduction au Talmud*, Paris, Cerf, 1987, 339 p. [Traduit de l'anglais : *The Essential Talmud*, 1976].

62. « Note du Dr Libermann » [1852], *ND*, I, p. 51.

63. A. WEILL, *Ma jeunesse*, Paris, Dentu, 1970, 3 vol. : Mon enfance ; Mon adolescence ; Réginèle mon premier amour. A. Weill était né à Schithoff, près de Strasbourg.

à six, on rentrait à l'école. Puis le soir, nous autres cinq talmudistes, nous faisions une classe à part, depuis huit heures jusqu'à minuit [64]. »

Dans un enseignement de ce type, par le chant et la lecture rythmée, le corps participe autant que l'esprit. La mémoire se développe prodigieusement. L'agilité d'esprit également, par l'art de la dialectique subtile appelée *pilpoul* [65]. Le tout renforcé par l'omniprésence de la prière liturgique et familiale.

L'analyse sociologique, s'appuyant sur les acquis de l'anthropologie culturelle et de la psychologie sociale, a beaucoup étudié ce qu'elle appelle la *socialisation primaire* : « La première socialisation que l'individu subit dans son enfance et grâce à laquelle il devient membre de la société [...] implique plus qu'un simple apprentissage cognitif. Elle prend place dans des circonstances qui sont fortement chargées émotionnellement [66]. » Berger et Luckmann, que nous suivons en raison du caractère synthétique de leurs conclusions, insistent : « L'enfant n'intériorise pas le monde de ses autres significatifs comme un monde possible parmi beaucoup d'autres. Il l'intériorise comme *le* monde, le seul monde existant et concevable, comme le monde *tout court*. C'est pour cette raison que le monde intériorisé au cours de la socialisation primaire est tellement plus solidement incrusté dans la conscience que le monde intériorisé au cours de la socialisation secondaire [67]. » Cette dernière « consiste en tout processus postérieur qui permet d'incorporer un individu déjà socialisé dans des nouveaux secteurs du monde objectif de sa société [68] ».

---

64. A. WEILL, *Ma jeunesse* : Mon enfance, cité par : Joë FRIEDEMANN, *Alexandre Weill, écrivain contestataire et historien engagé (1811-1899)*, Strasbourg-Paris, Librairie ISTRA, 1980, p. 25. Sur Weill, voir aussi : Daniel LINDENBERG, « Un marginal du franco-judaïsme : Alexandre Weill (1811-1899) », in : Mireille HADAS-LEBEL et Evelyne OLIEL-GRAUSZ (éd.), *op. cit.*, p. 299-304.

65. Au point qu'un auteur américain juif a pu créer un nouveau type de détective sous la forme d'un rabbin détective qui applique aux énigmes de sa paroisse un *pilpoul* talmudique aussi efficace que la déduction « Élémentaire, mon cher Watson ! » de Sherlock Holmes (Conan Doyle) ou que le travail des « petites cellules grises » d'Hercule Poirot (Agatha Christie). Il s'agit de Harry KEMELMAN et de son héros, David Small, dans la série *On soupçonne le rabbin* ; *Samedi, le rabbin se met à table* ; *Dimanche, le rabbin est resté à la maison*, etc. Il n'y avait pas de raison de laisser le terrain occupé uniquement par le très catholique prêtre détective de G. K. Chesterton, le Père Brown, à l'humour britannique et à la philosophie thomiste sur fond de syllogisme aristotélicien !

66. P. BERGER, T. LUCKMANN, *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986 (19892), IV-289 p. (original américain : *The Social Construction of Reality. A Treatise in the Sociology of Knowledge*, 1966), p. 179-180.

67. *Id.*, p. 184-185.

68. *Id.*, p. 179.



ללחם המערכה ומנחת התמיד ולעולת התמיד

משניות

סדר קדשים

עם פירוש הגאון מוהר״ר עובדיה מברטנורה

ועם תוספות יום טוב

והם מים חיים מקור נובע · ואם באתי לספר בשבחן הייתי גורע
כי קצר המצע מהשתרע :

חברם הגאון הגדול המפורסם ר״מ · ור״ג ואב״ד היסראלי · מהר״ר יום טוב ליפמן
כר״ו · בן האלוף כהר״ר נתן זלה״ה · בן האלוף מהר״ר משה וולרשטיין זלה״ה לוי הע״לר ·
חתן היקים המרומם · הקורבי · המנוח · כמהר״ר אהרן חסכנו זלה״ה מק״ק פרא״ג :

ונתחדשו בו מהדורות ראשונות ואחרונות · מהגאון המחבר נר״ו · ושמנו
בגליון לאות על י״ר יד פשוטה מורה באצבע עליהם
לומר ראה זה ☞ חדש הוא :

והונחו כעיון רב הדק היטיב על ידי תניקים בקיאים כטוב ההגהה

בזולצבאך

Cum Licentia, Sereniſſimi Domini Electoris
Palatini, quá Tutoris, Ducis Solisbacenſis.

בדפוס המסוכח כהר״ר משלם זלמן יצ״ו : בן המפורסם מוהר״ר אהרן ז״ל :

**** בשנת ראשית חכמה קנה חכמה לפ״ק

Le volume de la *Mishna* ayant appartenu au rabbin Lazard Libermann, et dans lequel Jacob a dû étudier, a été retrouvé par Michael Cahill lors de ses recherches pour sa thèse, à deux pas de la rue Lhomond, à la bibliothèque du Séminaire Israélite de France du 9, rue Vauquelin, et acquis par les spiritains. Le père Robert Metzger l'a rapatrié à Saverne où il figure à l'exposition Libermann.

Ce savoir de base fournit à chaque individu les structures dans lesquelles s'intégreront au fur et à mesure — et parfois de façon conflictuelle — toutes les autres connaissances à venir. Ralph Linton dans sa petite synthèse sur *Le fondement culturel de la personnalité* a cette formule célèbre sur les rapports entre personnalité et culture : « Les membres normaux de n'importe quelle société doivent beaucoup moins la configuration de leur personnalité à leurs gènes qu'à leurs nourrices (*nurseries*) [69]. » Il me souvient qu'au début des années 1970, un partisan résolu de la catéchèse des petits enfants avait publié une brochure au titre choc : *À deux ans, un enfant est achevé d'imprimer* !... Il y a une dynamique de la personnalité et de la culture pour l'acquisition de modèles actualisés de comportement par les individus, mais, là encore, dit Linton, « à chaque phase de ce processus, la culture lui sert de guide [...] En effet, à l'intérieur d'une culture donnée, les modèles tendent tous à manifester une espèce de cohérence psychologique, sans parler de leurs rapports fonctionnels intrinsèques [70]. » L'expérience religieuse n'échappe pas à cette règle : « Toute religion, parce qu'elle est un phénomène humain, s'enracine dans une communauté socioculturelle qui elle-même se définit en partie par sa religion [71]. »

On voit tout de suite les conclusions que l'on peut en tirer pour le jeune Jacob Libermann pris, de sa naissance à l'âge de vingt ans, dans une communauté socioculturelle qui se définit entièrement par sa religion. Communauté restreinte qui se présente, au propre comme au figuré, comme un ghetto culturel : la maison familiale à Saverne est accolée à la synagogue, c'est plus qu'un symbole ! Il s'agissait bien, comme l'écrit aujourd'hui le grand rabbin Jacob Kaplan, de ce « temps où l'activité rabbinique se cantonnait *dans les quatre coudées de la Halaka*, c'est-à-dire à l'intérieur des maisons de prière et d'études religieuses [72] ». Telle qu'il l'apprend de son

69. R. LINTON, *Le Fondement culturel de la personnalité*, Paris, Dunod/Bordas, 1977 (1984), p. 26 (Première édition américaine : *The Cultural Background of Personality*, New York, Appleton Century, 1945). Ralph Linton (1893-1953) est une des figures centrales du courant anthropologique « Culture et personnalité » : *cf.* S. CLAPIER VALLADON, *Panorama du culturalisme*, Paris, Épi, 1976, p. 97-128 ; P. BONTE, M. IZARD, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, P.U.F., 19922, p. 424-425. Un *classique* peut toujours être critiqué et amélioré, jamais ignoré.

70. *Id.*, p. 127.

71. M. MESLIN, *L'expérience humaine du divin. Fondements d'une anthropologie religieuse*, Paris, Cerf, 1988, p. 235.

72. R. BERG, *Histoire du rabbinat français (XVIe - XXe siècle)*, Paris, Cerf, 1992, Préface du grand rabbin Jacob Kaplan, p. 9-10.

père, la Loi isole le juif du païen ; l'autre n'existe pas puisque je ne le rencontre pas, mieux : que je le fuis ! Dans le cas de Jacob Libermann, on peut se référer aux anecdotes racontées par lui-même — classiques mais tout de même significatives —, telles que celles de ses fuites éperdues devant le curé de Saverne [73]. Mais Drach fait remarquer la réciprocité active de la partie chrétienne :

« Malgré deux décrets récents, dont l'un déclarait les juifs citoyens actifs, et l'autre prononçait *l'égalité* de tous les citoyens, un mur d'airain s'élevait toujours entre les israélites et la société chrétienne, qui les regardait à la lettre comme une race de parias. Les camarades d'école de mon frère, qui ignoraient jusqu'à la possibilité de décrets aussi libéraux, le poursuivaient au sortir de la classe, l'accablant d'injures, de coups de pierre et, qui plus est, lui frottant les lèvres avec du lard [74]. »

Disant cela, il s'agit de souligner la prégnance du système culturel biblico-talmudique dans lequel Jacob a été élevé, d'autant plus seul face au *père* que sa mère était morte quand il avait onze ans... Si encore Jacob avait eu l'occasion de poursuivre ses études talmudiques d'école en école, comme David Drach ! Mais le rabbin son père était suffisamment compétent pour tout assurer lui-même dans le cadre étroit d'une *yeshiva* de l'époque où l'on ne lisait même pas l'intégralité de la Bible mais seulement les morceaux choisis du lectionnaire sabbatique [75]. Lorsqu'en 1844, Drach qualifiera Jacob Libermann de « savant talmudiste », c'est bien après sa conversion et dans un écrit apologétique où la victoire de la Croix — œuvre de la grâce qui ne détruit pas mais « harmonise » —, apparaît d'autant plus *signifiante* (au sens fort) que le nouveau converti était auparavant avancé dans les chemins de la Loi mosaïque [76]. Si le rabbin de Saverne ne semble avoir marqué l'histoire du

---

73. J.-B. PITRA, *op. cit.*, 1872^2, p. 4 ; 1913^5, p. 4. Le sulpicien Gamon, en note du récit de la conversion de Libermann recueilli de ses lèvres en 1850, rapporte également un épisode de cette nature : *ND*, I, p. 66.

74. *Dictionnaire des conversions*, *op. cit.*, article "Drach (David)", col. 495.

75. M. CAHILL, *op. cit.*, t. I, p. 20-22. On fera le parallèle avec ce qui se passait dans la liturgie catholique jusqu'à Vatican II...

76. P. L. D. DRACH, *De l'Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, *op. cit.*, p. 185, note a : « Un jeune israélite, savant talmudiste, qui, encore néophyte, se préparait aux ordres sacrés dans un séminaire de la capitale, et est devenu depuis chef d'une mission lointaine, en lisant pour la première fois ce passage de l'Évangile [sur les souffrances du Messie]... » L'interprétation que je donne ici de ce passage de Drach me paraît plus convaincante que celle de M. CAHILL (*op. cit.*, t. I, p. 37) qui suppose que Drach « qualifiant ainsi » Libermann entend souligner qu'il n'était *que* « savant talmudiste », c'est-à-dire « rigidement circonscrit à

rabbinat en France que par sa participation au Grand Sanhédrin de Napoléon à la place 33 dans l'hémicycle [77], reste que deux de ses étudiants feront carrière au XIX[e] siècle : Mayer Lazard, appelé Brucken, qui sera un grand talmudiste [78] et Salomon Ullman, fils de l'instituteur de Saverne où il est né en 1806, qui deviendra grand rabbin de Nancy, puis grand rabbin du Consistoire central à Paris (1853-1865) [79] ; sans parler de son fils Isaac Libermann, né du second lit en 1815, demi-frère de Jacob, qui terminera grand rabbin de Nancy [80]. Ils ne s'étaient pas forcément contentés de la formation reçue à Saverne... André Neher, rabbin et alsacien pourtant, estimait, en 1962, que « si l'on voulait dresser, depuis le Moyen Âge jusqu'à la Révolution, la nomenclature des rabbins célèbres en Alsace, on en trouverait un ou deux par siècle. Comparez à cela la liste impressionnante des grands savants de Metz, pour citer une région toute proche de l'Alsace. Jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, le rabbinat d'Alsace conservera [...] une allure modestement campagnarde [81]. » Aujourd'hui, F. RaphaëL et R. Weill, à la suite d'études plus récentes sur le « Profil du rabbinat alsacien », ont tendance à le revaloriser et corrigent ainsi :

« Dans cette population juive d'Alsace, que l'on a prétendue fruste, l'enseignement a occupé pendant longtemps une place éminente [...] Les fils de famille aisés vont jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle, étudier chez des maîtres éminents à Mayence, à Francfort, à Metz ainsi que dans les importantes *yeshivot* (écoles talmudiques) d'Europe centrale. Les rabbins de renom fondent, progressivement, leur propre *yeshiva*. C'est ainsi qu'Abraham Isaac Lunteschutz en créa une à Westhoffen. Avant la Révolution française, il y avait de nombreuses écoles talmudiques disséminées à travers l'Alsace (Mutzig, Rosheim... etc.) [82]. »

---

cette aire des traités légaux ». Cette interprétation me paraît totalement impossible dans le contexte du livre de Drach.

77. R. BERG, *op. cit.*, p. 34 ; Diogène TAMA, *Collection des Procès-verbaux et décisions du Grand Sanhédrin convoqué à Paris, par ordre de Sa Majesté l'Empereur et Roi, Dans les mois de février et mars 1807*, Paris, 1807, p. 15 [reproduction anastatique du volume en annexe finale de : - B. BLUMENKRANTZ, A. SOBOUL (dir.), *Le Grand Sanhédrin de Napoléon*, Toulouse, Privat, 1979] ; voir une reconstitution graphique de l'hémicycle dans : F. PIETRI, *op. cit.*, p. 112-113.

78. *CL*, n° 2, p. 48-50 ; n° 3, p. 26.

79. *CL*, n° 2, p. 48-50 ; R. BERG, *op. cit.*, p. 22, 41, 47, 48, 55, 57, 60, 175 (et son portrait dans le hors-texte illustratif).

80. R. BERG, *op. cit.*, p. 22, 55, 57 (mais orthographié Liebermann) ; Nathan NETTER, *op. cit.*, p. 375, 426 (orthographié Liebermann).

81. A. NEHER, *L'Existence juive*, Paris, Seuil, 1962, p. 239-240, cité par R. BERG, *op. cit.*, p. 18.

82. F. RAPHAËL et R. WEYL, *Regards nouveaux...*, *op. cit.*, p. 134.

Qu'est devenu Jacob Libermann ?

1822 : il poursuit ses études talmudiques à Metz, mais s'oriente vers des études profanes. Crise religieuse.

1826 : à Paris, "conversion" au Christ et baptême (24 décembre 1826), sous le nom de François.

1827 : entre au séminaire Saint-Sulpice ; une crise d'épilepsie (qui sera suivie de plusieurs autres) l'empêche de recevoir le sous-diaconat.



(Sculpture Élie Gelmetti.
Photo : J.-M. Gelmetti)

1831-1837 : les sulpiciens le gardent au séminaire d'Issy, comme sous-économe et animateur spirituel.

Juillet 1837-novembre 1839 : à Rennes, chez les eudistes, d'abord simple novice, puis maître des novices. Il a connaissance, par MM. Le Vavasseur et Tisserant, de leur projet d'"Œuvre des Noirs".

1840 : il passe toute l'année à Rome : *Mémoire* à la Propagande, rédaction de la *Règle provisoire* et du *Commentaire* sur l'évangile de saint Jean.

1841 : il est ordonné sous-diacre et diacre à Strasbourg et reçoit l'ordination sacerdotale à Amiens (18 septembre).

1841, 27 septembre : à La Neuville, près d'Amiens, ouverture du noviciat de la "congrégation des missionnaires du Très Saint Cœur de Marie".

1841-1848 : diverses implantations ou tentatives de missions : île Maurice, Haïti, île Bourbon, Liberia, Gabon, Sénégal, Australie.

1846 : à partir des idées missiologiques de son ami Mgr Luquet et de l'instruction romaine *Neminem Profecto* inspirée par ce dernier (1845) Libermann rédige son grand *Mémoire sur les missions des Noirs*, écrit à Rome et déposé à la Congrégation de *Propaganda Fide*, le 15 août 1846. C'est dans l'histoire contemporaine des missions, le premier plan d'ensemble pour l'évangélisation de l'Afrique noire.

1848, 26 septembre : suppression de la congrégation du Saint Cœur de Marie et intégration de ses membres dans la congrégation du Saint-Esprit dont il devient le supérieur général.

1852, 2 février : décès de M. Libermann.

Le cas du rabbin de Saverne donne raison aux deux opinions ; d'une part, nous l'avons vu plus haut, Lazard Libermann jouissait d'une certaine autorité intellectuelle ; il était inspecteur des écoles rabbiniques, et les étudiants de Westhoffen même venaient passer leurs examens à Saverne ; mais, d'autre part, malgré cela, à l'automne 1822, Jacob Libermann va devoir quitter sa campagne alsacienne pour se rendre à la ville de Metz afin d'y acquérir un complément nécessaire et supérieur de formation rabbinique. À Metz, rien ne va se passer comme prévu. Jacob a vingt ans. Plus qu'un nouveau chapitre dans sa vie, c'est un changement de vie qui va se produire et le conduire à terme à demander son baptême en Christ. Sa *genèse* juive va déboucher sur un long *exode*. Mais ceci est une autre histoire, relevant de plusieurs autres articles ! À plus forte raison les étapes sinueuses qui l'amèneront à fonder la société des missionnaires du Saint-Cœur de Marie en 1841 avant de devenir en 1848 supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit * ...

---

* Paul Coulon, spiritain, a passé quatre années au Congo, notamment comme journaliste à La Semaine Africaine (Brazzaville). Actuellement directeur de l'Institut de Science et de Théologie des Religions (ISTR) à l'Institut catholique de Paris où il est enseignant (Ethnologie religieuse africaine, Histoire des missions, Théologie de la Mission). Directeur de la revue *Mémoire Spiritaine*, il s'est spécialisé depuis vingt ans dans les sources spiritaines, principalement libermanniennes. C'est sur Libermann qu'il a soutenu sa thèse en Histoire des Religions - Anthropologie Religieuse (Paris-Sorbonne, Paris IV) et en Théologie (Institut Catholique de Paris). Il collabore aux revues *Spiritus* et *Pentecôte sur le monde*. Directeur de la collection Mémoire d'Églises aux éditions Karthala. Membre titulaire de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer.

Mémoire Spiritaine, n° 18, deuxième semestre 2003, p. 33 à p. 53.

Jean-Baptiste Loevenbruck
Les préparations à une vie mouvementée (1795-1817)

René Charrier *

Jean-Baptiste Loevenbruck est né à Kemplich.

Kemplich, petit village entre Thionville et Sarrelouis, à quelques kilomètres seulement de la frontière sarro-luxembourgeoise. Sorte de vaisseau au milieu d'une mer déferlante de collines et de prairies, où, par dessus les creux verts des prairies, frissonne l'écume des forêts ; vaisseau solide dont la tour cuirassée est formée par l'église massive et son clocher carré, tandis que sur la proue s'étirent en longueur les maisons, bien serrées

* René Charrier est né en 1925 en Charente-Maritime dans une famille d'origine nantaise ; il a fait ses études dans le diocèse de Nantes jusqu'à son entrée chez les spiritains en 1947 ; docteur en lettres de l'Université de Grenoble pour une thèse sur *L'inspiration biblique dans l'Annonce faite à Marie,* il a été professeur de lettres en France et au Congo ; en 1968, il est affecté en ministère paroissial à Pointe-Noire ; de 1974 à 1980 il est supérieur du *district* spiritain du Congo ; puis maître des novices à Mbalmayo (Cameroun) ; rentré d'Afrique en 1988, il profite de ses loisirs à Marseille pour préparer *Les Frères Courage. Variations sur les Frères spiritains,* premier volume de la collection « Mémoire Spiritaine-Études et Documents », paru en 1990. Tout en assurant la gestion de la revue *Mémoire Spiritaine*, il a fait paraître une première biographie de spiritain : *L'Ermite de Saint-Sorlin : Joseph-Élie Simonin, 1792-1856*, Langres, Éditions Dominique Guéniot, 2000, 240 p. Il termine actuellement une importante biographie du spiritain Jean-Baptiste Loevenbruck (1795-1876), qui paraîtra aux éditions Karthala dans la collection « Mémoire d'Églises ».

les unes contre les autres. L'image est certainement déplacée en cette région sans étendue marine. Elle me vint pourtant à l'esprit quand je fus visiter le village natal de Jean-Baptiste Loevenbruck. J'avais sans doute le tort d'être originaire de l'ouest et d'avoir grandi sur la rive d'un grand fleuve et non loin de la côte atlantique. Dans ce coin où l'on creusa au siècle dernier les longs souterrains de la ligne Maginot, j'en étais bien éloigné.

Conduit par un spiritain originaire de Klang [1], le P. Courte, j'avais, pour venir de Neufgrange, traversé des villages et des petites villes portant des noms aux sonorités étranges à mon oreille : Woustviller, Puttelange, Saint-Avold, Rémelfang, Freistroff, Dalstein... Ce fut une visite assez rapide ; le temps nous était compté. Nous montâmes à l'église, car elle domine le village avec son clocher aux larges assises. Le grand portail d'entrée était fermé [2]. Par une porte de côté [3], nous pénétrâmes dans la nef récemment restaurée. Ses peintures et ses vitraux [4], ainsi que la chaire, bien sauvegardée et chatoyante de couleurs, laissaient une impression d'ordre et de sérénité. On sentait la fréquentation attentive et priante. En sortant, nous pûmes nous attarder dans le cimetière et prendre quelques photos du monument funéraire élevé par le sculpteur Pierre Laroche de Kédange pour les familles Loevenbruck et Pirus [5]. Tout était bien entretenu.

Un petit tour du côté du presbytère nous le montra de conservation relâchée. Il était, semble-t-il, vide de toute présence. Par une pente assez raide, nous descendîmes alors au village en passant devant une croix de mission. La rue principale nous amena devant ce qui fut, me dit-on, la ferme des parents de Jean-Baptiste Loevenbruck. Avec sa façade vert pâle récemment repeinte, et ses sept fenêtres encadrées de blanc et aux volets bruns, la maison d'habitation, bien encastrée entre d'autres, donnait directement sur la rue. Elle avait l'air habitée. Un portail carré légèrement entrouvert nous révéla une cour qui devait bien autrefois être celle de la ferme. Tout y était net. On n'y voyait personne et l'envie ne nous vint pas d'y pénétrer. Mon compagnon m'indiqua la maison contiguë comme appartenant à M. Henri

---

1. Le P. René Courte (1915-2003), longtemps professeur dans les petits séminaires spiritains de France, et principalement à l'école Saint-Joseph de Neufgrange (Moselle).

2. Il porte creusée dans la pierre du cintre la date de 1759.

3. La date gravée dans la pierre au dessus de la porte est 1755.

4. Dont celui de Saint-Donat, près de la chaire.

5. Henri HIÉGEL, *Un précurseur du catholicisme social et premier spiritain lorrain Jean-Baptiste Loevenbruck (1795-1876) de Kemplich (Moselle),* Institut Saint-Joseph, Neufgrange (57910 Hambach), 1988.

Photo : René Charrier

La ferme paternelle de J.-B. Loevenbruck, à Kemplich, dans son état actuel.

Photo : René Charrier

L'église de Kemplich dans son état actuel.

Hiégel et lui servant encore récemment de maison de campagne. Je pris quelques photos. Et nous partîmes jusqu'à Veckring, au pied du Hackenberg, rendre visite au curé du lieu. Il nous parla de ce qu'il savait sur Jean-Baptiste Loevenbruck, et je pus, à l'aide de ce que j'avais jusqu'alors accumulé, lui apporter compléments et rectificatifs. Il nous fit voir quelques photos des souterrains de la ligne Maginot, devenus lieux touristiques. Et nous repartîmes sur Neufgrange, en passant par Helling, Kédange et... Klang.

J'avais tenu à cette visite des lieux où Jean-Baptiste Loevenbruck vécut son enfance. Malgré le grand fossé du temps, la région devait bien être restée la même pour l'essentiel. L'église de son catéchisme et de sa première communion était bien celle qui s'ancrait toujours sur le haut du village. Dans la solidité de l'édifice, j'entrevis le ferme enracinement de sa foi. Dans l'alternance des forêts qui enserrent et des prairies qui ouvrent sur l'air et le ciel, je crus voir quelque reflet de son caractère tel qu'il m'apparaissait depuis que j'étais plongé dans son histoire, tantôt secret et tantôt volubile [6]... C'était là une région de bon air, où les corps peuvent à travers collines et forêts se développer facilement, acquérir force et endurance, tandis que les esprits cherchent à sauter barrières naturelles et frontières artificielles.

C'était là échafauder des hypothèses à partir d'impressions. Il n'y entrait pas de rigueur historique. Il fallait revenir à de vraies sources, aux documents recherchés, trouvés, recueillis.

***

Jean-Baptiste Loevenbruck est né à Kemplich. Il hérita d'un nom venu de plus loin. Les étymologistes n'ont pas de peine à le traduire. Mais d'où venait-il, et à travers quelle lignée d'ancêtres ?

Il se trouve un “pont du lion” à Trèves, qui n'est pas si loin de Kemplich, encore que ce soit au-delà de la frontière allemande actuelle. Mais où ce pont a-t-il donc récolté sa dénomination ? Serait-ce vraiment, comme le disent certains, parce que fut inauguré un pont sur l'Altbach pendant le séjour à Trèves en l'an 1041 du pape alsacien Léon IX ? Un *pons Leonis*, cela

---

6. *Cf.* ce qui fut dit par Mgr Hunault, évêque de Nancy, lors des funérailles de Mgr Loevenbruck, curé de la paroisse Notre-Dame de Lourdes à Nancy, mort en 1934 des suites d'un d'accident de la route : « De la Lorraine, il avait l'accent... Du caractère lorrain, il avait aussi la réserve, une sorte de timidité qui attend un peu avant de se donner tout à fait, mais surtout la judicieuse obstination qui, après la résolution examinée et décidée, la réalise lentement, posément, en dépit des obstacles que les uns après les autres, elle renverse d'un geste très doux, mais plein d'autorité... » (archives personnelles de M. Henri Hiégel).

fournirait une justification satisfaisante. Ou bien serait-ce parce que des gens venus on ne sait d'où, du Tyrol ou de Suisse, avec ce nom ou ce sobriquet, ont squatté un quartier de Trèves à tel point que le faubourg sud de la ville s'appelle Löwenbrucke ? C'est là chercher à résoudre un problème insoluble. Ce qui est certain, c'est que, de Trèves, des Loevenbruck ont émigré vers le sud et sont arrivés dans la région de Sierk et de Thionville. La *Généalogie de la famille Loevenbruck,* d'où nous tirons ces explications, ajoute :

« Pourquoi ne pas admettre qu'après les désastres de la guerre de Trente Ans — ce qui correspondrait à peu près avec la date de naissance de Pierre Loevenbruck — des paysans du Palatinat aient été attirés en Lorraine par le Roi de France pour repeupler le pays dévasté par les suédois et les Impériaux ?
C'est un fait historique admis et reconnu que Louis XIV, par exemple, vers la même époque, fit transporter des paysans picards et vermandois dans la région de Sarrebourg, où ils ont fait souche... C'est ainsi sans doute que le faubourg de Löwenbrucke à Trèves en Palatinat a vu partir quelques-uns des siens, qui se sont installés à Saint-Avold ou ailleurs, et sont devenus Lorrains. Pour les autochtones si semblables à eux, ces intrus, venant de Löwenbrucke, furent baptisés Löewenbrucke, dont le nom déformé par la suite devint, suivant le côté de la frontière où il était porté, Löwenbrück ou Loevenbruck.
Solution très simple — trop simple pour certains — d'un épineux problème, mais qui a le mérite de se rapprocher certainement de la vérité [7]. »

M. Henri Hiégel ne s'attarde pas sur cette explication, mais la complète en la précisant :

« Cette famille, qui tient son nom de l'un des faubourgs de Trèves... se rencontre à la fin du XVIIe siècle à Creutzwald et à Saint-Avold, d'où elle essaima au début du siècle suivant à Waldweistroff, Boulay et Kemplich, près de Metzervisse. Dans cette dernière localité, elle subsista jusqu'en 1904. A son tour, celle-ci essaima à Sierck-les-Bains et à Thionville, et de là, à la suite de l'option de nationalité en 1872, à Pont-à-Mousson, Arnaville, Nancy, en Meuse (Dicourt, Dieue), à Paris, dans le Nord, en Normandie, en Charente et même en Amérique et en Afrique. C'est une famille où les agriculteurs, les artisans (forgerons, tanneurs) et les prêtres et religieuses prédominent à côté des commerçants, des industriels, des notaires et des militaires [8]. »

7. Léon et Pierre LOEVENBRUCK, *Généalogie de la famille Loevenbruck de 1643 à nos jours*, Paris, Éditions Cœur de Vey, p. 7-8.
8. Manuscrit HIÉGEL, ut supra.

***

Jean-Baptiste Loevenbruck est né à Kemplich le 2 juin 1795 de François (II) Loevenbruck [9], maire et agriculteur, et de Marie Berveiler [10], originaire du village voisin de Freistroff [11].

Comme syndic du village, le 8 mars 1789, François (II) Loevenbruck rédigea le cahier de doléances avec les vingt-deux autres chefs de famille et fut l'un des deux députés de la commune à devoir assister le 10 mars à l'assemblée du Tiers État du bailliage de Thionville. Les 10 et 11 mars, il rédigea avec trente-cinq autres le cahier de doléances du Tiers État et siégea les 12 et 13, à l'assemblée des Trois Ordres pour élire les députés à envoyer à Versailles [12].

Il paraît donc avoir adhéré à la Révolution dans ses commencements. Selon M. Henri Hiégel, la tradition familiale prétend qu'il aurait été arrêté pour avoir caché un prêtre réfractaire et qu'à Metz, il aurait été sauvé de la guillotine par un ancien domestique. Mais le même Henri Hiégel voit là une pure invention car, le 25 mai 1793, François Loevenbruck était président du comité de surveillance de Kemplich, et en 1798 il faisait partie de l'administration municipale du canton d'Inglange [13]. Ce qui n'est pas pour autant une preuve absolue. Il y a eu tant de choses bizarres pendant cette ardente Révolution.

Au début de l'Empire, en 1804, par conviction ou pour se refaire une réputation, il prête 5 000 francs à raison de 5 % à la commune de Kemplich pour rachat du presbytère, vendu pendant la Révolution. La commune attend

9. François (II) Loevenbruck (26 novembre 1743-5 juin 1830).

10. Marie-Anne Berveiler, (1755-1823) ; elle est décédée en 1823, et non en 1828 comme l'indique la *Généalogie*, p. 58.

11. État civil de Kemplich, au 14 prairial an III, manuscrit HIÉGEL, p. 6 et 11. Pour la mère du P. Loevenbruck j'adopte l'orthographe du monument funéraire dans le cimetière de Kemplich. Durant mes recherches, j'ai rencontré 62 manières d'orthographier le nom de Loevenbruck (exemples les plus typiques : Lowembrück, Levenbrouque, Lovanbrouck, Lovenburk, Levinbruck, Levambrocke, Leevembruck, Livoenbruk, Hovvenbruck, etc.).

12. Ce paragraphe est directement emprunté au manuscrit HIÉGEL, p. 6-7. Il renvoie en note, p. 11, à N. DORVAUX et P. LESPRAND, *Cahiers de doléances des communautés du baillage de Thionville en 1789*, dans *Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine*, 1922, p. 396. P. LESPRAND, *Cahiers lorrains de 1789*, dans *Jarbuch der Ges. für Lothr. Gesch.i Altertumskunde*, 1904, p. 188.

13. *Généalogie*, p. 13.

1810 pour accomplir l'opération. Plus tard, en 1821, alors que son fils Jean-Baptiste est déjà parti sur les routes de France et de Navarre, il prête de nouveau une somme rondelette (6 130 francs) à la commune pour réparer le clocher, incendié par la foudre, et racheter des cloches [14]. Il a donc des possibilités financières et des intentions de bienfaiteur. Il est vrai qu'il possédait 23 arpents de terres et de prés (soit 11 hectares) et que depuis 1807 il était électeur censitaire [15].

Les époux Loevenbruck eurent sept enfants. Un chiffre presque normal à l'époque où la mortalité infantile était relativement importante. La première, Marguerite, née en 1787, mourut en 1796, en pleins remous révolutionnaires. Le deuxième, François (III), naquit en 1789, année du début de la Révolution ; marié à Madeleine Hennequin, c'est lui qui continuera la lignée de Kemplich ; et pourtant sa vie sera brève puisqu'il meurt à 34 ans, le 9 septembre 1823, quelques jours avant sa mère, laissant cinq enfants en bas âge [16]. Le troisième, appelé Jacques (1791-1856) se mariera avec Élisabeth Florange, et créera la lignée de Sierck. Survient ensuite une fille : Catherine, née en 1792 ; elle se mariera avec Joseph-Georges Chlecq, cultivateur à Freistroff. Le cinquième est Jean-Baptiste, nous en reparlerons, évidemment. Vient ensuite Mathieu, qui prendra plus tard le nom de Mathias, et sera prêtre comme son aîné [17]. Enfin, au septième rang se situe Marianne née en 1798 et décédée six ans après, en 1804.

On ne sait pas grand chose de l'enfance de Jean-Baptiste Loevenbruck. Il est né le 2 juin 1795 [18]. Selon M. Hiégel et la tradition familiale qu'il

14. BOUR, *Études campanaires mosellanes*, Metz, t. II, 1952, p. 345.

15. Manuscrit HIÉGEL, p. 7. Il ajoute : « Le 7 juin 1823, le sous-préfet Guillaume-Ferdinand Teissier informa le préfet de la Moselle que François II Loevenbruck était un respectable octogénaire, que son fils François III, dit le percepteur, mériterait d'entrer au conseil d'arrondissement et que sa famille était connue pour son dévouement à la cause royale. » Quand son fils Jean-Baptiste est inscrit sur les listes diocésaines de candidats déclarés au sacerdoce, le père est donné comme « propriétaire » (Archives Départementales de Moselle, désormais ADMo, 19 J 57).

16. Madeleine Hennequin (1792-1844) était originaire de Metzeresche. Dans ses *Souvenirs*, le P. Loevenbruck note qu'à la mort de son frère, sa belle-sœur Madeleine Hennequin « paraissait peu apte à les [5 enfants] bien élever » (*Souvenirs,* cahier 3, p. 93). Le manuscrit Hiégel cite le nom des cinq enfants : Louis-Mathias (1816-1903), Élisabeth (1820-1885), Jean dit François, Jean-Baptiste-Joseph et Louis-Ferdinand.

17. L'abbé Mathias (1797-1877) fut pendant longtemps curé d'Oudrenne, non loin de Kemplich, au nord du Hackenberg.

18. « aujourd'huy quatorze Prairial l'an troisième de la République francoise a cinq heure apres midi m'a declaré françois Loevenbruck maire de Kemplich en presence de deux témoins soussignés que Marie Berveiller son epouse légitime été accouchée d'un fils le d. jour et heure

rapporte, il aurait été baptisé en 1795 par l'abbé J.-J. Laurent Lempereur, prêtre réfractaire, curé à Kemplich depuis 1778 [19]. Le fait n'est pas si sûr puisqu'on n'a pas d'acte de baptême. D'ailleurs, cet abbé Lempereur, selon le chanoine Lesprand, avait tout d'abord prêté serment (30 janvier 1791) puis s'était rétracté, et devant les menaces de l'administration révolutionnaire avait pris soin de s'exiler à Saarburg, du côté de Trèves, en 1793 [20]. Put-il revenir en secret faire des baptêmes dans sa paroisse ? rien ne le dit. Lesprand note par ailleurs qu'au cours de la même période, « le chartreux de Rettel, Cl. Leistenschneider, exerce son ministère non seulement à Metz, mais parcourt le pays de Thionville, baptisant à Koenigsmacker, Kemplich, Monneren, etc. [21] ». Faut-il alors attribuer le baptême de Jean-Baptiste Loevenbruck à ce dernier ? Un autre document gardé dans les archives paroissiales de Kemplich indique qu'en 1792 les mariages célébrés après le départ en émigration du curé Lempereur le furent « par le Sieur Meÿer curé constitutionnel de Hackenberg et administrateur de Kemplich » ; ce qui montre bien le flou qui préside à la situation sacramentelle de la paroisse et par là au baptême de Jean Loevenbruck. Il est un autre document qui ajoute à la confusion. Le P. Giovanni Gaddo, dans *Giorni antichi*, place le baptême de Jean-Baptiste Loevenbruck à Merzig, village, actuellement de l'autre côté de la frontière allemande, où ses parents, fuyant la Révolution, se seraient réfugiés [22]. Mais cette assertion ne repose sur rien de solide.

Il faut se résoudre à suivre les indications d'une autre source : la « notice historique et statistique de la paroisse de Kemplick et Klang », rédigée par

auquel ons donné le nom Jean Loevenbruck et les témoins ont signé la déclaration véritable a Kemplich le jour et mois et an ci dessus dit Nicolas Hastraffer Jean Etienne f. Loevenbruck, maire M. Bettinger officier publique » (Registre d'état-civil de Kemplich, Ardennes anciennes)

19. Manuscrit HIÉGEL, p. 7. Jean-Joseph Laurent Lempereur devient curé de Kemplich en mars 1778 ; il est décédé à Kemplich comme curé le 29 décembre 1818. « Il était pendant 40 ans curé à Kemplich en comptant les dix ans de son émigration. Depuis le mois de septembre 1792, la paroisse a été desservie par les prêtres françois jureurs, curés constitutionnels de Monneren, Hackenberg, Kédange et Metzervisse comme administrateurs de Kemplich ; et par quelques prêtres non jurés, qui y exercèrent comme missionnaire apostolique ; la plupart des habitans ne fréquentaient pas la messe des prêtres jureurs. Ce fut pour cette raison, qu'aucun prêtre constitutionnel ne pouvait tenir comme curé à Kemplich... » (Archives paroissiales de Kemplich, Registre de l'abbé Michel Welter avec continuations)

20. Paul LESPRAND, *Le Clergé de la Moselle pendant la Révolution*, tome III, 1935, Montigny-lès-Metz, p. 377-378.

21. Paul LESPRAND, ut supra, tome II, p. 235.

22. Giovanni GADDO, *Giorni antichi*, Libreria editoriale Sodalitas, 1986, Stresa, p. 13.

l'abbé Michel Welter, successeur de l'abbé Lempereur comme curé de Kemplich [23]. Cette notice fournit une « liste des baptêmes faits à Kemplich classés par année et à l'intérieur de l'année par ordre alphabétique » ; et pour l'année 1795 à la date du 3 juin, on trouve « Loevenbrück Jean, de François et Marianne Berveiler ». On peut en déduire que selon une très grande probabilité Jean-Baptiste Loevenbruck a été baptisé à Kemplich. Sans savoir exactement par qui. Contentons-nous de croire qu'il fut baptisé à une époque difficile, probablement en secret, par un prêtre réfractaire, à Kemplich de préférence, puisque sa famille y habitait au plus creux de la Révolution.

L'abbé Lempereur put rentrer en 1802 dans sa paroisse. C'est alors que Jean-Baptiste serait allé au catéchisme dispensé par ce prêtre témoin. Ce serait lui aussi qui, selon toute vraisemblance, l'aurait préparé à la première communion, faite dans l'église du village. Mais, comme l'évêque ne pouvait passer dans les petites paroisses pour la confirmation, en 1808, le jeune catéchisé partit se faire confirmer dans une église voisine, à Metzervisse [24]. À cette époque l'évêque ne déléguait pas ses pouvoirs de "confirmation" ; on doit donc penser que c'est Mgr Jauffret, arrivé récemment à la tête de l'immense diocèse de Metz, qui confirma Jean-Baptiste Loevenbruck. Intronisé en janvier 1807, il n'avait pas eu le temps de visiter chaque paroisse, comme il le fit par la suite. De toutes façons, le faible nombre de confirmands dans les petites paroisses amène au nécessaire regroupement. Ce qui fut certainement le cas à Metzervisse [25]. Dans le *Registre des visites pastorales et des tournées de confirmations 1807-1842*, conservé aux archives de la Moselle, à la date du 20 juin 1808, est rapportée en détail

---

23. Michel Welter, né le 22 février 1791 à Vichten (Luxembourg) a été élève au grand séminaire de Metz en 1810, condisciple des abbés Loevenbruck au séminaire de Mayence en 1814-1815 ; prêtre à Metz le 30 mars 1816 ; nommé curé de Kemplich le 1er janvier 1819 ; décédé à Kemplich le 31 juillet 1877.

24. Manuscrit HIÉGEL, p. 7.

25. Mgr Jauffret Gaspard-Jean-André-Joseph (1759-1823) est intronisé solennellement à Metz le 29 janvier 1807. Les notes d'un de ses successeurs, Mgr Pelt, précisent qu'il « déploya sans retard une activité des plus bienfaisantes, visita plusieurs fois son immense diocèse... » (Jean-Baptiste PELT, *Documents et notes relatifs aux années 1790 à 1930*, Metz 1932, p. 361). Le diocèse de Metz s'étendait alors sur la Moselle, les Ardennes, le Luxembourg ; en 1821, les Ardennes rejoignirent le diocèse de Reims, et en 1822 le Luxembourg fut mis sous la juridiction de l'évêque de Namur (id. p. 364). Cf. aussi Henri TRIBOUT DE MOREMBERT, *Le diocèse de Metz,* Letouzey et Ané, Éditeurs, Paris, p. 192-193 : à l'occasion de la visite générale du diocèse en 1807-1808, Mgr Jauffret « confirma 101 124 personnes, dont 36 573 pour le seul département de la Moselle. »

l'arrivée solennelle de Mgr Jauffret à Metzervisse pour la confirmation ; il est accompagné de l'abbé de Tournefort, vicaire général et de M. Blaise, desservant de Siersthal. Le lendemain 21 juin, après une procession menant du presbytère à l'église et une messe célébrée par le curé de Metzervisse, le prélat

« fit hors de l'enceinte du cimetière, vu la grande affluence de peuple, un discours pathétique sur les dons du St Esprit et les cérémonies du sacrement de confirmation qu'il administra ensuite sur le cimetière a 1296 personnes de l'un et de l'autre sexe, savoir de Metzervisse 90, de Kemplich 92, de Hackenberg 70, de Wolstroff 15, d'Inglange 22, de Lutange 161, de Kedange 124, de Monneren 44, d'Eslange 65, de Reinange 15, de Metzeresch 113, de Distroff 12, de Buding 42, de Königsmachen 39, de Mallin 18, d'Abomdurt 82, d'Ouderen 11, de Bertrange 21, de Guénange 68, de Künzig 3, de Kerling 40 et de Bousse 40 [26]... »

Il est plus que probable que Jean-Baptiste Loevenbruck a été confirmé le 21 juin 1808 à Metzervisse par Mgr Jauffret.

***

Quand Jean-Baptiste arriva au foyer de François II Loevenbruck, ce dernier avait 52 ans, et sa mère, après cinq maternités rapprochées, venait d'atteindre la quarantaine. Il ne put vraiment connaître sa sœur aînée, puisqu'il avait un an quand elle mourut. En revanche, il avait neuf ans quand décéda sa petite sœur Marianne. Mais nulle part, il ne parle de ce décès comme un fait qui l'aurait marqué. On peut imaginer que très vite le jeune Jean-Baptiste entra dans les jeux des deux garçons qui le précédaient. On les voit assez bien suivre leur père dans les forêts ou dans les champs, courir derrière quelque vache dans les prairies avoisinant le village, traquer quelque petit gibier dans les bosquets ou sur les lisières. Très vite, aussi, on le devine secondant quelque peu son père et ses aînés dans les soins de la ferme. Il avouera très tôt ne point se sentir spécialement attiré par le travail des champs, mais il n'aura pas, plus tard, à se forcer pour entrer dans les travaux manuels.

Le fait est qu'il se sent davantage lié avec le frère qui le précède. Quand il s'éloignera de la terre natale, c'est à lui qu'il donnera procuration pour les

26. ADMo 29 J 355, *Registre des visites pastorales et des tournées de confirmation (1807-1842)*. Le total des chiffres par paroisse donne 1 187 et non 1 296.

affaires le concernant. Il est vrai que François, son aîné, demeuré sur les terres paternelles à Kemplich, disparaîtra prématurément. Toutefois, même avant le décès de son aîné, c'est Jacques, pourtant établi à Sierck, qu'il mandatera pour régler les affaires de succession. Et bien sûr, il continuera de le faire par la suite.

Il est difficile d'en dire plus, sans risquer de romancer. Les documents nous manquent. Dans ses *Souvenirs*, le P. Loevenbruck se montre plutôt discret sur son enfance. Il se contente de faire l'éloge de ses père et mère. « Né [...] de parents chrétiens et aisés, écrit-il, j'eus le bonheur, par leurs soins et leurs exemples, d'être élevé très chrétiennement [27]. »

En revanche, il laisse entendre qu'il eut une adolescence difficile. « [...] à l'âge de 14 à 15 ans, me trouvant pour mon éducation dans une grande ville, j'eus le malheur d'être entraîné dans des écarts qui durèrent environ dix mois, au bout desquels, par un miracle de la grâce, commença à s'opérer en moi un changement prodigieux [28]. »

Que faut-il tirer de cette maigre confidence ? Au premier examen, on penserait que la grande ville ne peut guère qu'être Metz [29]. Rien de moins sûr. La grande ville n'est grande que pour un regard d'adolescent. Il se pourrait que ce fut à Metz, à Thionville ou à Sarrelouis. Son père, propriétaire aisé, dut le placer en quelque collège de bonne réputation pour y commencer les études secondaires. Et c'est en ce collège (anonyme) qu'il s'abandonna à des écarts regrettables. Serait-ce qu'il se laissa entraîner à des amitiés dangereuses, de celles qu'on a fustigé sévèrement en son siècle et qui sont si faciles aux moments de l'adolescence ? Il s'en souvient toutefois avec amertume et ne tient pas à trop revenir sur le sujet. Il est sur le dernier versant de sa longue vie, quand il écrit ses *Souvenirs*. Tout cela est bien loin ; et comme il le fera abondamment par la suite, il préfère s'en tenir à ce qui lui paraît les pentes lumineuses de sa carrière, laissant plutôt dans l'ombre les vallées grises ou noires de son cheminement. On ne saura donc pas de quel exact bourbier le tira un miracle de la Providence.

La manière dont il aborde conversion et vocation relève effectivement d'un intervention toute providentielle ; on l'aura noté ci-dessus. Il continue d'ailleurs :

---

27. *Souvenirs*, cahier 1, p. 1.
28. *Id*. p. 1.
29. M. Henri Hiégel évoque aussi Thionville (manuscrit HIÉGEL, p. 7).

« J'eus alors pour la première fois la pensée de la vocation ecclésiastique, qui me tomba comme une bombe du ciel. Mon père apprenant ma détermination par une de mes lettres, ne put croire qu'elle fut véritable et essaya même de me faire changer d'avis. Mais je tins ferme sans varier un instant. Mon ardeur à l'étude et tout l'ensemble de ma conduite lui prouvèrent bientôt que Dieu était avec moi [30]... »

Quel événement, quelle intervention humaine a bien pu le faire revenir sur ses premiers errements ? Il n'en dit rien, préférant y voir une sorte de prédestination. Notons au moins que la formation chrétienne reçue au foyer de ses parents doit bien y être pour quelque chose ; et si l'on ne sait rien de sa mère qui fut certainement une solide fille de la chrétienne Lorraine, on a pu remarquer le caractère trempé de son père qui traverse la révolution sans y perdre de sa foi tout en adhérant à certaines valeurs d'un temps bouleversé. Ce père-là tient à mettre à l'épreuve le projet de son fils, ce qui nous paraît une preuve de bon réalisme chrétien. Jean-Baptiste héritera de son père une certaine ténacité.

Voilà pourquoi on le retrouve sur les bancs d'une école cléricale à Boulay, parmi les vocations déclarées et recensées en 1809, dans et pour le diocèse de Metz. Un état des “séminaristes” de la diaspora rédigé en 1809 nous l'indique en effet en classe de seconde dans cet établissement, tandis qu'on y trouve son frère Mathias en troisième. Effectivement, il y avait alors à Boulay, grosse bourgade au sud est de Kemplich, une école cléricale tenue par l'abbé Joseph Kling, maître de pension, professeur de latin et président du collège de la ville. C'est donc là que François Loevenbruck met à l'épreuve son fils, sans pour autant l'arrêter dans son projet [31].

L'aboutissement, c'est l'entrée au petit séminaire. Dans les années 1810 [32], où nous mènent pour cette entrée les brèves confidences du premier

30. *Souvenirs*, cahier 1, p. 1. Il semble bien qu'il soit entré à Sainte-Glossinde en 1811.

31. Sur cet état diocésain, *État des jeunes gens du diocèse de Metz se destinant à l'état ecclésiastique 1809-1812* (ADMo, 19 J 57), on trouve aussi le nom de Martin Bervanger, né à Sarrelouis le 10 mai 1795, d'un père fileur de laine, supposé avoir déclaré son désir d'être prêtre en 1802 (à 7 ans !) et poursuivant ses études en troisième à Sarrelouis. On le retrouvera au grand séminaire dans l'année de Mathias Loevenbruck et plus tard dans l'Association de Saint-Joseph.

32. M. Henri Hiégel précise « en 1811 » sans justifier cette date. Il ajoute qu'il rejoint son frère Mathias dans ce séminaire. Mais on rencontre Mathias à Boulay comme vocation déclarée en 1810, soit un an après son aîné. Dans la suite, on trouve toujours Loevenbruck minor un cours après Loevenbruck major. On peut se demander comment François Loevenbruck, le père, avait admis la vocation du benjamin de ses fils. Cf. manuscrit HIÉGEL, p. 7.

cahier des *Souvenirs*, ce petit séminaire est situé à Sainte-Glossinde, dans l'enceinte de la résidence épiscopale ; en effet Mgr Jaufret a cédé « une partie de son palais épiscopal pour l'établissement d'un petit séminaire », où vite « une centaine d'élèves viennent puiser, sous des professeurs éclairés, l'amour de la religion en même temps que celui des lettres [33] ». Le jeune Loevenbruck a déjà parcouru les premières années du cursus secondaire de l'époque. Sa culture démontrera qu'il a bien profité de ses années studieuses. En septembre 1811, après les vacances, le voilà donc en seconde. Le registre des recettes et dépenses du petit séminaire Sainte-Glossinde le situe parmi les rhétoriciens en 1812-1813 et en classe de logique au début de l'année scolaire 1813-1814 [34].

Il se lance avec passion dans les études, mais aussi dans une espèce de mystique plutôt dévastatrice :

« Dès mon entrée au Séminaire, je faillis devenir victime d'illusions diaboliques, par suite d'excès blâmables de ferveur et de mortifications. Je ne mangeais et ne dormais presque plus, et au bout de dix mois, je n'étais plus qu'un squelette, après avoir eu la plus brillante et robuste santé possible. Encore quelques mois, et j'étais mort. Mon père, instruit de mon état par un de mes condisciples vint aussitôt trouver le Supérieur du Séminaire pour se plaindre amèrement, lui disant : Comment, Monsieur, je vous ai confié le plus robuste des garçons, et en moins de six mois, il est à deux doigts de la mort. Le Supérieur chercha à calmer mon père, qui de force voulait m'arracher au Séminaire, lui promettant qu'il me soignerait si bien, que sous peu ma santé redeviendrait ce qu'elle avait été à mon entrée au Séminaire. Et il y parvint à peu près par les soins tout particuliers qu'il donna à mon corps et à mon âme, jusqu'au moment des vacances pendant lesquelles j'achevai de me rétablir au sein de ma famille [35]... »

---

33. « Notice sur la vie de M. Jauffret, décédé évêque de Metz », extrait de la *France chrétienne*, Paris, rue de l'Abbaye, n° 5, p. 6 (Arch. CSSp, 8 B IV). Mgr Jauffret fut préconisé évêque de Metz en 1806 et fut intronisé en sa cathédrale le jeudi 29 janvier 1807. Dès le 15 avril 1807, le nouvel évêque ouvre, dans une partie de l'évêché, le premier petit séminaire diocésain (*Le diocèse de Metz* sous la direction de Henri Tribout de Morembert, Letouzey et Ané, éditeurs Paris VI, p. 196). En fait le petit séminaire remplace le grand séminaire qui retrouve en 1807 ses anciens bâtiments de la rue d'Asfeld.

34. ADMo, 19 J 74. Parmi les rhétoriciens de l'année 1812-1813, on trouve aussi le nom de Bervanger ; on le trouve aussi en 1813-1814 parmi les « logiciens 1er quartier ».

35. *Souvenirs*, p. 1-2. Dans son ouvrage paru à Metz en 1832 (chez l'imprimeur-libraire-éditeur Verronais) et intitulé *Biographie de la Moselle ou Histoire par ordre alphabétique de toutes les personnes nées dans ce département* tome IV, Émile-Auguste BÉGIN reprendra ce trait biographique dans l'article « Loevenbruck » : « Cet ecclésiastique, né dans le département

Il fallait citer le P. Loevenbruck pour se rendre compte de ses prolégomènes dans la carrière ecclésiastique. Non sans ressemblance dans l'outrance avec son père, il révèle un caractère entier, passionné ; un côté mystique, avec ses risques de dérapage, d'exagération, voire de détérioration physique et mentale. Corps robuste et fragilité psychologique semblent coexister dans ce jeune être plein d'ardeur, à la manière de beaucoup de jeunes de ces temps d'après-révolution.

Passée cette seconde crise, envers de la première, le jeune étudiant poursuit ses études ecclésiastiques, « avec succès et édification », affirme-t-il sans fausse humilité. Déjà il sent naître en lui un appel : celui de se consacrer « à un ministère de zèle tel que celui des missions ou autre », au gré des circonstances. Et pour s'y exercer, pour y préluder, selon sa formule, tant au séminaire qu'au village, pendant ses vacances, il s'applique à quelque apostolat concret. Entre autres « bonnes œuvres », il fait le catéchisme aux enfants pauvres et délaissés, et se dévoue auprès des malades [36].

En avril 1813, alors qu'il est en classe de rhétorique, notre première actuelle, il est admis avec une trentaine de ses condisciples à la première tonsure. Cela peut nous paraître aujourd'hui bien téméraire ou bien précoce, puisqu'il va tout juste atteindre ses 18 ans. En d'autres temps, on a vu pire. Mais il nous reste permis de nous étonner. Sans doute faut-il admettre que la classe de logique dans laquelle il s'apprête à entrer est alors une classe de philosophie scolastique correspondant à notre premier cycle de grand séminaire. Et puis les événements (levées de troupes, et menaces d'invasion) poussaient certainement à faire entrer au plus vite les séminaristes dans la cléricature pour ainsi garantir la poursuite de leur cheminement sacerdotal. Le fait est que le 16 avril 1813, le jeune Loevenbruck est tonsuré dans la chapelle du palais épiscopal à Metz, par les mains de Mgr Claude André, ex-évêque de Quimper et présentement chanoine de Saint-Denis. En effet Mgr Jauffret n'est pas encore de retour de son intérim d'Aix-en-Provence ; l'intérimaire (l'auxiliaire) Mgr Laurent n'est sans doute pas dans les grâces du vicaire général Dubois (qui signe le registre d'ordination) et encore moins

---

de la Moselle, a fait ses études classiques au petit séminaire de Metz où il a ensuite professé, pendant quelque temps, la troisième et la seconde. A cette époque déjà, il avait attiré l'attention de ses supérieurs et de ses condisciples par ses austérités et l'exagération de ses principes religieux... »

36. Pour tout ce paragraphe, voir *Souvenirs*, cahier 1, p. 2.

dans celles du chanoine Thibiat, le responsable des séminaires depuis plusieurs années [37].

C'est dans cette atmosphère tout à la fois d'engagement ecclésial et de crainte événementielle, qu'il entre au cours de l'année 1814 au grand séminaire, en première année de théologie [38]. Le supérieur d'alors, et pour longtemps encore, est l'abbé Nicolas Thibiat, vicaire général de Mgr Jauffret comme il le fut de Mgr Bienaymé, et comme il le sera de Mgr Besson [39]. Haute personnalité et grande figure du clergé messin, il formera d'abondantes phalanges de séminaristes. C'est donc sous sa tutelle, et celle non moins pressante de Mgr Jauffret, très préoccupé de la formation sacerdotale, que Jean-Baptiste Loevenbruck entame une étape importante de sa formation.

Les séminaires ne profitent pourtant pas d'une ambiance politique favorable : 1814-1815 évoquent pour nous la déchéance napoléonienne avec ses éclipses et ses rebondissements. Quand Loevenbruck, dans l'enthousiasme apostolique qu'il connaît, entre en théologie au grand séminaire Saint-Simon, Napoléon vient de subir une longue suite de revers. Les armées de la coalition surviennent en Lorraine à la fin de 1813. A la mi-janvier, elles occupent la ville de Metz et réquisitionnent le grand séminaire de la rue d'Asfeld pour en faire un hôpital et une caserne. Les autorités diocésaines sont contraintes à des solutions de fortune. Devant une situation inquiétante, une partie des grands séminaristes, nombreux en ces années-là, a été dispersée dans les familles ; les autres sont obligés en février de se réfugier à Sainte-Glossinde. Ainsi, quand, vers mars 1814, le jeune Loevenbruck termine sa logique à Sainte-Glossinde, il n'a pas grand déplacement à faire pour entrer en théologie.

Heureusement, l'entassement ne dure pas. Début juin, le diocèse récupère les bâtiments de Saint-Simon et les grands séminaristes peuvent réintégrer leur domicile.

Les armées alliées avaient profondément pénétré sur le sol français et étaient entrées dans Paris ; l'empereur avait abdiqué à Fontainebleau.

---

37. *Registre des ordinations 1802-1819*, ADMo. 29 J 290. Mgr Claude André (1753-1818), né à Montluel (Ain), évêque de Quimper en 1802 ; démissionne en 1804 ; chanoine de Saint-Denys en 1805 ; mort à Paris en 1818. Cf. *L'épiscopat français*, p. 431.

38. Le *Registre des recettes et dépenses de Sainte-Glossinde* pour la période allant des « vacances de 1813 jusqu'à celles de 1814 » situe J. B. Loevenbruck parmi les « logiciens entrés en théologie en carême » (ADMo, 19 J 74).

39. Nicolas Thibiat (1747-1832). Cf. J.-B. PELT, *Études sur la cathédrale de Metz Documents et notes relatifs aux années 1790 à 1930*, Metz, 1932, p. 370.

Louis XVIII avait réinstauré la royauté, qui n'était pas de loin celle d'avant. C'était le moment où Loevenbruck s'exerçait aux œuvres de charité ; les guerres traînant toujours le malheur et l'occupation étrangère n'arrangeant pas les choses, sans doute les circonstances favorisent-elles cet investissement apostolique.

Malgré ces misères, la première Restauration laisse augurer des lendemains plus pacifiques. Dans cette période de calme qui semble commencer, le séminaire de Metz, fort peuplé grâce aux appels réitérés de Mgr Jauffret et aux réponses généreuses des jeunes lorrains, connaît une certaine effervescence missionnaire. Un certain nombre de séminaristes veulent regarder plus loin, par delà les frontières et les océans ; plusieurs, parmi les plus fervents, fait remarquer Loevenbruck, songent à entrer dans des instituts missionnaires. Lui-même est de ceux-là.

« [...] à la fin de ma première année de théologie, en 1814, je fis des démarches actives pour être admis aux Missions Étrangères à Paris et puis au noviciat que les pères jésuites commençaient alors à établir rue des Postes. Ce double projet échoua par suite de diverses circonstances et surtout des commotions politiques occasionnées par le retour de l'Isle d'Elbe et les cent jours. Pour m'y soustraire et ne pas perdre mon temps ou exposer ma vocation, je crus devoir sortir de France et me rendre au Séminaire de Mayence où tout était calme [40]. »

Il n'est point donné plus de détails. Une lettre de Mgr Jauffret à son "clerc tonsuré", écrite vers novembre 1814, permet d'ajouter quelque vague précision [41]. Jean-Baptiste Loevenbruck est parti à Paris, s'est présenté rue des Postes où loge le Père de Clorivière, quand il tente de relancer la province jésuite sous l'impulsion de sa ferveur et de son général, le P. Brzozowki [42].

40. *Souvenirs*, cahier 1, p. 2.

41. Lettre sans date, mais qu'on peut situer fin novembre ; cf. ADMo, 29 863, *Correspondance de Mgr Jauffret*, tome XV (26 octobre 1814-5 décembre 1815), p. 58. On peut relever la largeur de vues de Mgr Jauffret qui écrit : « [...] si vous avez comme je l'espère, médité devant Dieu le dessein que vous avez formé de vous réunir aux vénérables ecclésiastiques qui vont concourir à rétablir une société qui a rendu tant et de si importans services à la religion, je ne puis qu'y applaudir et je prie le Seigneur de vous affermir de plus en plus dans votre vocation. Je n'entends pas cependant vous perdre pour mon diocèse si vous quittiez cette sainte communauté à laquelle vous venez de vous associer pour vous éprouver dans les obligations que l'on y contracte. Si après ces épreuves, vous croyez préférer de revenir à l'état du clergé séculier, mon séminaire vous sera toujours ouvert... »

42. « Notre Père de Clorivière, écrit de Saint-Pétersbourg à ses confrères de France le P. Billy, le 1er mars 1815, est à la tête d'un nombreux noviciat à Paris, rue des Postes... »

Combien de temps reste-t-il dans cette espèce de postulat-noviciat ? Peu de temps ; c'est le moins qu'on puisse dire [43]. Selon lui, les événements, c'est à dire les Cent Jours, vont le pousser ailleurs. Rentre-t-il sur Metz où Mgr Jauffret aurait pris la décision de transférer ses séminaristes loin des troubles et des risques de conscription ? Il n'est pas sûr que la décision vienne de l'évêque car, embarrassé par le retour de Napoléon, celui-ci part souvent à Paris de mars à juin 1815. Serait-ce plutôt et probablement l'abbé Thibiat, supérieur du séminaire, qui aurait orienté ses dirigés vers le séminaire de Mayence ? A moins que ne soit authentique ce que Loevenbruck affirme dans ses *Souvenirs* : il aurait pris peur pour sa vocation au moment des Cent Jours, et c'est de lui-même qu'il se serait présenté au séminaire de Mayence, où d'autres séminaristes français avaient pour le moment trouvé refuge. Vraiment, le retour de Napoléon ne laissait rien présager de bon pour l'église et les aspirants au ministère sacerdotal !

Cette décision est d'autant plus facile que l'évêque de Mayence est alors un alsacien de bonne souche, Mgr Colmar [44]. Il a placé à la tête de son grand séminaire, M. Liebermann, lui aussi originaire d'Alsace puisqu'il est natif de Molsheim [45]. Leur établissement a vite bonne renommée. Il n'est pas étonnant alors de voir quelques séminaristes alsaciens et lorrains aboutir à Mayence pour leurs études. Et l'on comprend encore mieux qu'y arrivent inopinément quelques compatriotes, inquiets de la situation entraînée par le retour de Napoléon. Loevenbruck peut donc poursuivre l'étude de la théologie dans le calme. Il retrouve là son frère Mathias et un condisciple de Sainte-Glossinde, l'abbé Michel Welter, qui deviendra curé de Kemplich en 1819 [46]. C'est aussi pour lui l'occasion de tisser des liens. Il a par exemple

---

(CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus*, tome VI, Paris, Poussielgue, 1851). François MORLOT, *Pierre de Clorivière (1735-1820)*, p. 191-192 ; l'incident qui est là rapporté (visite policière et menace de prison) traduit sans nul doute l'environnement qui provoqua la "fuite" du jeune aspirant Loevenbruck.

43. Les archives jésuites de Vanves conservent des registres où furent notées les présences dans le noviciat embryonnaire de la rue des Postes ; consulté, l'archiviste n'y a point trouvé le nom de Jean-Baptiste Loevenbruck.

44. Louis-Joseph Colmar (1760-1818), né à Strasbourg, professeur et vicaire à Strasbourg ; émigré en Allemagne et prêtre caché en Alsace, évêque de Mayence en 1802.

45. François Liebermann deviendra vicaire général de Strasbourg.

46. La notice historique sur Kemplich, déjà citée, rapporte ceci de l'abbé Michel Welter : « Il alla au Séminaire de Mayence avec un grand nombre de ses condisciples, au nombre desquels se trouvaient les deux abbés Lovenbrück de Kemplich. Notons en passant que dans ce temps-là les séminaristes faisaient toujours tout leur voyage à pied… »

pour condisciple et pour voisin de chambre André Raess, originaire de Sigolsheim en Alsace, futur évêque de Strasbourg [47]. En ville, il rencontre des Français, tel l'aumônier de régiment Delaunay, avec lequel il se lie d'amitié et qu'il retrouvera providentiellement en Normandie en 1821 [48].

Ce premier expatriement ne va pas durer. Avec la défaite de Waterloo, les Cent jours sombrent dans le désastre. Mgr Jauffret, immobilisé à Paris durant ce bref intermède napoléonien, rentre à Metz et reprend les rênes de son diocèse. Il rappelle de Mayence ses séminaristes.

Mais Jean-Baptiste Loevenbruck ne continue pas sa théologie, du moins au grand séminaire [49]. Son évêque l'appelle à rendre un service immédiat au diocèse. À la rentrée 1815-1816, il le nomme professeur au petit séminaire de Metz. Sans doute, le théologien est-il heureux de retrouver Sainte-Glossinde, et se trouve-t-il flatté de la confiance épiscopale. D'après plusieurs sources dont une sérieuse histoire du petit séminaire de Metz, il assure tout d'abord la classe de troisième, dite alors de grammaire ; puis en 1816-1817, la classe des humanités, correspondant à notre actuelle seconde [50]. Il a pour supérieur M. Fidry et parmi les professeurs il est d'autres jeunes dans son cas, tels les abbés Jacquemin, Beauvallet, Arnauld, Lalouette et même son compatriote Mathias Médinger qui enseigne la philosophie.

---

47. André Raess sera évêque de Strasbourg de 1842 à 1887, et député au Reichtag de 1842 à 1869. M. Henri Hiégel affirme que Loevenbruck connut aussi à Mayence Nicolas Weiss, originaire de Rimling (Moselle) qui sera ensuite évêque de Spire, de 1842 à 1869. Raess et Weiss collaboreront pour un journal d'inspiration catholique.

48. Pierre Delaunay, né à Cahagne, fait du séminaire à Lisieux et à Caen, devient prêtre obitier dans sa paroisse natale, émigre en 1792, d'abord à Londres puis en Allemagne ; aumônier militaire à Mayence au sortir de la Révolution ; il se lie d'amitié avec le jeune séminariste Loevenbruck en 1815 ; mort en en Allemagne en 1825. (« Le premier Établissement des Missionnaires à la Délivrande », *Annales de Notre-Dame de la Délivrande*, mai-juin 1930, p. 11-15).

49. Il n'est pas rare à cette époque que des étudiants en théologie poursuivent leur formation théologique tout en rendant service dans une institution secondaire. Dans les archives de la Moselle (ADMo, 29 J 459, dispenses du service militaire), un document du 27 juin 1815 (quelques jours seulement après l'abdication de Napoléon) met Jean-Baptiste Loevenbruck au nombre des dispensés de la conscription en 1815 ; le document indique qu'il a commencé ses études ecclésiastiques en 1809, ce qui confirme ce qui a été dit plus haut ; il faut par ailleurs relever une bizarrerie : il est situé en rhétorique ; l'indication vaut-elle pour 1809 ? ou pour 1815 ? dans les deux cas, l'erreur est patente.

50. Abbé N. HAMANT, *Histoire du petit séminaire de Metz-Montigny 1808-1900*, p. 33 et p. 227 ; cf. aussi le dictionnaire Bégin.

Encore jeune, puisqu'il n'a que 20-21 ans, il se donne avec cœur à sa tâche de professeur et enseigne avec passion les belles-lettres, dont il gardera des traces jusque dans ses récits de voyage. Mais il ne se cantonne pas dans les livres et les classes. Des indications laissées par l'économe [51] trahissent l'intérêt de l'humaniste pour le matériel et pour le concret : le 31 mars 1817, on lui règle l'achat qu'il a fait d'une "machine pneumatique de Mottet", d'un "électrophore" et de "8 volumes de la phisique de Mottet" [52] », le tout pour 65 francs. On comprend ainsi qu'il s'intéresse aux sciences, ou qu'il est chargé du laboratoire. Le même jour, on le rembourse de 20 francs pour les rideaux de son alcôve. Le 4 avril, comme il a monté une bibliothèque vitrée dans l'appartement d'un professeur, il reçoit 10 francs pour son travail. Au long de sa carrière, on lui reconnaîtra certains talents dans l'ordre du bricolage et de l'aménagement des maisons.

Ce même 4 avril, deux autres indications laissent à penser que le professeur de lettres est déjà tourné vers ce qui sera son prochain investissement : la prédication dans les missions de France. L'économe note en effet deux choses : la première : « payé à M. Loevenbruck pour un surplis fin pour la sacristie [remboursé le 3 juin suivant] » ; la deuxième : « au même, pour la Vie des Saints par Godescard, 13 volumes, 15 francs [53] ». Plutôt que de croire le jeune professeur chargé aussi de la sacristie et de la bibliothèque, laissons-le penser à ce qui lui sera utile pour ses prédications missionnaires.

Mgr Jauffret tient cependant à ne point freiner la montée de son séminariste vers le sacerdoce. Le samedi saint de l'année 1816, soit le 13 avril, dans sa chapelle privée [54], il lui confère les ordres mineurs, et le

---

51. *Journal des Dépenses des Séminaires du Diocèse de Metz* depuis le 4 avril 1807. *Journal des dépenses du séminaire Sainte-Glossinde*, ADMo, 19 J 76, Fonds du grand séminaire de Metz.

52. Machine pneumatique de Mottet : machine à faire le vide, pompe à vide. Électrophore : « instrument formé d'un gâteau de résine et d'un disque de bois, recouvert d'une feuille d'étain, avec manche isolant, dont on se sert pour rendre l'électricité sensible à volonté », Pierre LAROUSSE, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Librairie classique Larousse et Boyer, Paris, 1870.

53. Jean-François GODESCARD (1728-1800), normand du diocèse de Rouen, membre de l'Académie des Belles Lettres de Rouen, chanoine de Saint-Honoré et secrétaire de l'archevêché de Paris, dans le dénuement durant la Révolution ; connu surtout pour la *Vie des Pères, des Martyrs et des autres principaux saints* (traduit de l'anglais Alban Butler, 13 volumes), qui a comporté de nombreuses éditions à Paris, Versailles, Lyon, Toulouse, Besançon…

54. Dans ses *Souvenirs* (cahier 1 p. 3), Loevenbruck affirme que ce jour-là Mgr Jauffret fit pour lui seul une ordination dans la chapelle épiscopale ; en fait, s'il fut, en ce jour et en ce lieu, le seul à recevoir les ordres mineurs, deux de ses condisciples furent tonsurés au cours de

21 septembre suivant, samedi des quatre-temps, au cours d'une très abondante ordination, il l'ordonne sous-diacre [55] ; à cette époque, ce premier palier des ordres sacrés marquait de façon solennelle l'engagement dans le clergé diocésain. Voilà donc Jean-Baptiste Loevenbruck encore plus attaché à son diocèse.

Affirmer pareille certitude, c'est le mal connaître. Des projets depuis longtemps habitent son esprit. Il se voit mal lié à une paroisse, rivé à une portion de territoire, esclave d'un petit troupeau, encore moins installé dans une chaire de professeur. Il rêve d'autres tribunes et d'autres horizons.

« Au bout d'un an, la pensée des missions qui ne m'avait pas abandonné, bouillonnait plus que jamais en moi. Après de sages conseils et de mûres réflexions, je crus devoir en parler à l'Évêque, qui, à mon grand étonnement, loin de m'en détourner, m'encouragea beaucoup. Mais, son dessein était, qu'après que j'aurais été suffisamment formé à ce ministère, il ferait de moi un Supérieur de Missions diocésaines, chargé en même temps de la direction des diverses œuvres locales. Il ajouta que connaissant le Supérieur des Missions de France qui venaient de commencer, il m'enverrait à lui, le priant de me recevoir. Ce qui fut fait en avril 1817 [56]. »

Jean-Baptiste Loevenbruck ne terminera donc pas son année de professorat en classe d'humanités. Mgr Jauffret, qui l'a compris et a surtout compris que son diocèse peut grandement profiter de ses aspirations et de ses qualités, adopte son projet et l'envoie en première véritable transhumance.

---

la même cérémonie ; ils s'appelaient Désiré Charpentier et François Vilbois (A.D.Mo. 29 J 290).

55. *Souvenirs*, cahier 1 p. 3 ; et pour le seul sous-diaconat, cf. *Registre des ordinations 1802-1819*, année 1816, p. 106 (A. DMo, 29 J 290). Au cours de cette ordination générale, furent ordonnés 40 sous-diacres.

56. *Souvenirs*, cahier 1, p. 3. Une fois encore, l'initiative reviendrait à Jean-Baptiste Loevenbruck, Mgr Jauffret n'excluant en rien la possibilité d'un retour dans le diocèse, et même l'inscrivant dans ses projets. L'évêque tenait à fonder un groupe de missionnaires diocésains.

Qu'est devenu Jean-Baptiste Loevenbruck ?

Jean-Baptiste Lœvenbruck, né en 1795 à Kemplich (Moselle), est membre des missions de France de l'abbé Rauzan de 1817 à 1822. Il lance alors l'Association de Saint-Joseph pour le service moral et professionnel des jeunes provinciaux montant à Paris ; il la développe avec succès à Paris et Versailles jusqu'en mai 1826. Assailli et gravement blessé lors de la mission de Rouen, il doit laisser son œuvre.

Au cours de sa convalescence, en avril 1827, il rencontre à Milan le philosophe Rosmini et fonde avec lui l'Institut de la Charité à Domodossola. Avec de jeunes italiennes, il crée les sœurs de la Providence pour l'instruction des filles, institut dont il laisse la direction à Rosmini à la fin de 1833. En 1835, il est envoyé à l'abbaye de Tamié pour organiser et donner des missions paroissiales en Savoie. En 1839, il rompt avec Rosmini et se fait missionnaire en Languedoc et Provence. En 1847, il est invité par M. Leguay à se joindre aux Messieurs du Saint-Esprit et sert d'intermédiaire entre les deux instituts qui vont « fusionner » en 1848 pour donner l'actuelle Congrégation du Saint-Esprit. Venu à Rome avec Libermann en octobre 1848, il est envoyé à Corfou comme missionnaire de la Propagande. Après quelques mois, il revient en France afin de recruter des religieuses. Il ne peut repartir ; et à partir d'Angers, pendant plus de vingt-cinq ans, il pratique les missions paroissiales dans le grand Ouest (Angers, Laval, Le Mans, Rennes, Saint-Brieuc, etc.). Il meurt à la tâche à Angers en mars 1876.

La maison natale d'Augouard, à Poitiers, au 45, rue de la Cueille Mirebalaise.
(Photos : Olivier Ouassongo, 20 août 1999 - Thèse, p. 18.)

Mémoire Spiritaine, n° 18, deuxième semestre 2003, p. 54 à p. 72.

Du Poitou au Gabon (1852-1877) Comment le futur Mgr Augouard est-il devenu missionnaire spiritain ?

Olivier Ouassongo *

Issu d'une famille traditionnellement catholique

Prosper-Philippe Augouard est né le 16 septembre 1852 à Poitiers au sein d'une famille chrétienne [1]. Il fut baptisé le 19 septembre 1852 à la paroisse Saint-Jean de Montierneuf située non loin du domicile familial [2].

D'opinion royaliste, son père François Augouard était un artisan menuisier-boisselier. Sa mère Jeanne-Adèle Barreau, femme au foyer, veillait avec rigueur sur l'éducation de ses enfants. Prosper était le troisième des cinq enfants que comptera la famille : trois garçons, dont Louis également prêtre, et deux filles dont une religieuse, Céline.

---

* Sur l'auteur, voir à la fin de l'article.

1. OPM, Lyon, dos. k ; Pap. Aug., K 01057 ; Louis Augouard cite quatre ascendants d'Augouard, dont trois prêtres : Charles Cornay, Pierre et Émile Augouard ; et un fervent chrétien, Augustin-Étienne Bauvry. Ajoutons à cette liste l'abbé Prosper Barreau, grand oncle maternel de Prosper Augouard.

2. *Ibid.*, K 00032 : Acte de baptême de Prosper Augouard, extrait du *Registre de baptême de la paroisse Saint-Jean de Montierneuf*, Poitiers, le 9 février 1875.

Très tôt, il montra son peu d'intérêt pour les études et brilla par son manque de discipline. En effet, à l'école fondée en 1839 et tenue par les religieuses de la Sagesse de Poitiers (congrégation fondée au début du XVIIIe siècle par Louis-Marie Grignion de Montfort aidé par Marie-Louise Trichet [3]) que fréquentait aussi sa sœur aînée Céline, le jeune Prosper reçut plusieurs pensums pour turbulence [4]. Il faut dire que dans cette école, également asile communal, la discipline, était rigoureuse. Cet état de choses pesa beaucoup sur Augouard qui se fit la réputation d'élève indocile. En dépit de sa conduite, qui s'accommodait mal du règlement imposé par les religieuses, le jeune garçon avait une facilité pour apprendre ses leçons.

Entre 1859 et 1860, il quitta l'asile des religieuses de la Sagesse pour l'école des frères de la Doctrine Chrétienne à la paroisse Saint-Jean de Montierneuf à Poitiers. C'est là qu'il va rencontrer deux personnages qui vont le marquer de leur empreinte : le père Joseph Dubois [5], curé à Montierneuf, et l'abbé Louis-Bernard [6], vicaire de la même paroisse, qui lui enseigna le latin.

En plus de la tradition familiale chrétienne, Augouard reçut un bon encadrement dans cette école ; cela fera naître chez lui, la vocation sacerdotale.

Le 31 mai 1863 à l'occasion de sa première communion, une grande fête fut organisée par sa famille. Sur cette lancée, Prosper reçut la deuxième communion en juillet de la même année. Les raisons de cette communion solennelle anticipée restent à élucider [7].

---

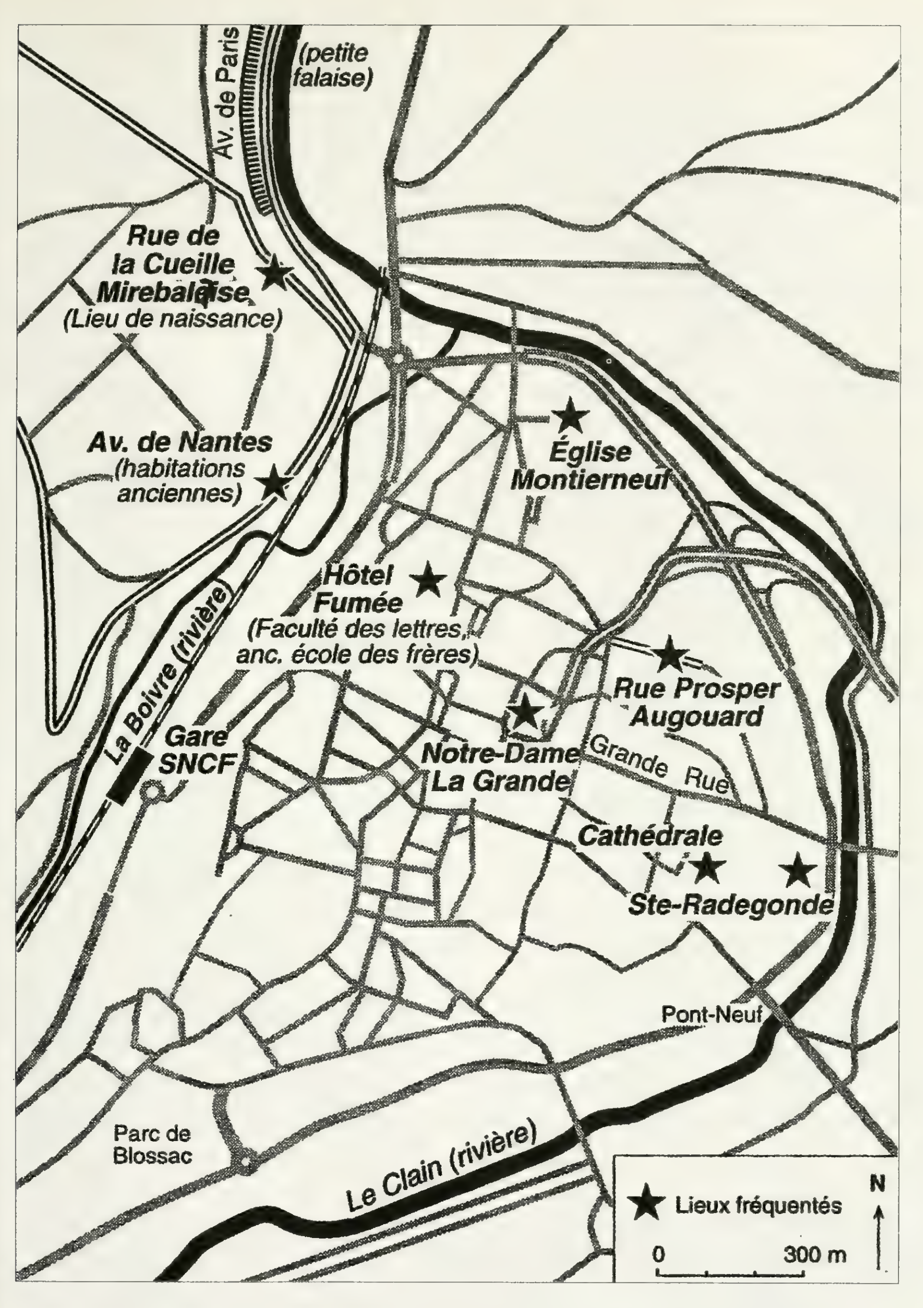
3. Benedetta PAPASOGLI, *Marie-Louise Trichet : un chemin de la Sagesse*, Rome, éd. Monfortane, 1992 ; René LAURENTIN, *Petite vie de Marie-Louise Trichet, cofondatrice des Filles de la Sagesse avec L.- M. Grignion de Montfort*, Paris, Desclée de Brouwer, 1993, 207 p.

4. Jehan de WITTE (Baron), *Mgr Augouard : archevêque de Cassiopé*, Paris, 1924, 372 p., p. 4.

5. Abbé Charles-Joseph Dubois (1809-1891). Curé de Saint-Jean de Montierneuf de 1860 à 1891. Il meurt le 27 février 1891. Mgr Augouard se trouvant alors en France participa à ses obsèques (*Semaine Religieuse de Poitiers,* 1891, n° 10, p. 149).

6. Abbé Louis Bernard : vicaire au presbytère de Saint-Jean de Montierneuf dans les années 1860 et 1870, il enseigna le latin à Prosper et à Louis Augouard. Il contribua à la naissance de la vocation sacerdotale chez ses deux élèves. Il suivit de près les études de Prosper Augouard à Montmorillon et à Sées. Nous n'avons pu trouver la biographie de l'abbé Bernard dans les ordos de Poitiers. Rappelons que Pierre Augouard, grand oncle de Prosper Augouard, occupa le poste de vicaire de Montierneuf de 1813 à 1815, ceci n'est sans doute pas étranger au rapport que l'abbé Bernard a avec Augouard.

7. Conformément à la pratique catholique du XIXe siècle, la communion solennelle (deuxième communion) de Prosper Augouard était prévue le 31 mai 1864, c'est à dire un an après la communion privée (première communion). Soutenu par sa mère et accepté par l'abbé Bernard, le jeune garçon fit sa communion solennelle en juillet 1863.



Plan de la ville de Poitiers. Lieux fréquentés par Prosper Augouard.
(Thèse d'Olivier Ouassongo, p. 17.)

C'est dans cette ambiance profondément traditionaliste et catholique, anti-révolutionnaire et surtout royaliste de Poitiers, que le jeune Augouard va faire son entrée en classe de quatrième au petit séminaire de Montmorillon en octobre 1866. Il y restera jusqu'en 1871.

Cet établissement était réputé pour sa musique religieuse, notamment des cantiques que composait l'abbé Moreau, professeur de rhétorique. Il était considéré par Mgr Pie, alors évêque de Poitiers, comme le fer de lance de la formation d'un clergé solidement attaché à la doctrine et à la morale chrétiennes. L'enseignement de la philosophie et de la rhétorique mettait l'accent sur la discipline que devaient respecter tous les élèves.

L'évêque de Poitiers s'appuie sur des collaborateurs qui lui sont dévoués, tel que Charles Arignon qui occupa le poste de supérieur du petit séminaire de Montmorillon de 1865 à 1885 [8]. Il décide que la « tonsure sera conférée à partir de la troisième et même parfois de la quatrième, aux élèves que leur conduite et leur travail rendront dignes d'un pareil honneur [9] ».

C'est dans ce contexte que pour la première fois, Augouard va quitter Poitiers et sa famille pour une autre ville et va être entouré et encadré par un personnel nouveau. Comment va-t-il se comporter ?

Au petit séminaire de Montmorillon (1866-1871)

Entré en octobre 1866 au petit séminaire de Montmorillon, Augouard y affirma de plus en plus sa personnalité. Remarquons d'abord que son caractère indépendant et son faible intérêt pour les études lui attirèrent des difficultés. Considéré par ses professeurs comme un élève perturbateur, il fut mal noté et il ne reçut pas la "tonsure" en quatrième ; ceci malgré les contacts quasi permanents qu'avaient ses parents avec les responsables de l'établissement scolaire. Au début du mois de février 1871, le supérieur du petit séminaire de Montmorillon, Charles Arignon, écrivit aux parents de Prosper

8. Charles Arignon fut supérieur du petit séminaire de Montmorillon de 1865 à 1885. Il succédait au père Baudry (un autre homme de Mgr Pie) lequel dirigea l'établissement de Montmorillon de 1854 à 1865.

9. E. MENARD (abbé), *La Maison-Dieu et le Petit Séminaire de Montmorillon (1090-1894)*, Montmorillon, Imp. Alfred Fontenaille, 1894, 570 p., p. 372. Voir aussi : R. FAVREAU et alii, *Le Diocèse de Poitiers*, Paris, Beauchesne, 1988, p. 231-232.

Augouard, pour leur signaler la « turbulence et [le] manque de volonté aux études de leur fils malgré sa vocation qui ne faisait aucun doute [10] ».

Le 17 février 1871, alors que Prosper Augouard venait d'achever sa rhétorique, un coup de sifflet troubla le silence du dortoir. Le turbulent séminariste fut accusé à tort par l'un des deux surveillants (Caillault ou Valla) [11], d'être l'auteur de cette manifestation [12]. Incompris et prévoyant son éventuel renvoi du petit séminaire, il écrivit alors dans son journal ses impressions et son projet immédiat :

« Si je ne reste pas au séminaire, j'ai pris la résolution de m'engager dans les héroïques bataillons des zouaves pontificaux car on dit qu'après le traité de paix entre la France et la Prusse, le général de Charette veut conduire ses légions à Rome, pour tâcher de rendre à la liberté Notre Saint Père le pape Pie IX, captif des révolutionnaires italiens. Dieu ne délaissera pas ceux qui prendront la défense de la plus juste des causes, et, s'il demande des victimes, il fera triompher son vicaire sur terre. S'il plaît à Dieu de me compter au nombre de ces victimes, je ferai ce sacrifice avec joie ; et ce serait un grand bonheur pour moi si le Seigneur me faisait la grâce d'être compté au nombre de ces martyrs morts pour la défense de sa cause [13]. »

Cette tension qui existait entre Arignon et son petit séminariste mit en émoi la communauté de la paroisse Saint-Jean de Montierneuf [14]. Après avoir informé ladite communauté des problèmes de son filleul, l'abbé Bernard, qui lui-même avait dirigé puis envoyé Prosper Augouard à Montmorillon, se rendit en mars 1871 dans cette dernière ville pour trouver une solution. Cette médiation n'ayant rien donné, le petit séminariste inquiet de son avenir écrit le 7 avril 1871 dans son journal personnel :

---

10. Louis AUGOUARD (chanoine), « Lettre de Charles Arignon aux parents d'Augouard, Montmorillon, février 1871 », dans *Vie inconnue de Mgr Augouard,* Poitiers, 1934, 669 p, p. 16.

11. Pendant l'année scolaire 1870-1871, il y avait deux surveillants d'études au petit séminaire de Montmorillon : J. Caillault et Valla. Nous n'avons pu trouver lequel des deux accusa Augouard.

12. G. G. BESLIER, *L'apôtre du Congo : Mgr Augouard*, Paris, Éd. de la Vraie France, 1926, p. 23.

13. OPM Lyon : dos. k ; Pap. Aug. K 01067, journal d'Augouard à Montmorillon : voir au 23 février 1871, p. 71. Ce journal a 76 pages et va de janvier 1871 à février 1872. Augouard semble ici reprendre à son compte une idée qui a cours dans les milieux catholiques : enlever Rome aux Italiens pour rendre au pape sa capitale perdue le 20 septembre 1870.

14. OPM Lyon : dos. k ; Pap. Aug. K 00009 et K 00010, lettres de l'abbé Bernard à madame Augouard, Poitiers, février 1871.

« O Jésus ! Les Juifs seuls ne sont pas les auteurs de votre mort ; nous aussi nous y avons contribué par le péché autant qu'eux et plus peut-être. Arrachez de mon cœur toute pensée étrangère à vous. Conduisez-moi dans le sentier du sacerdoce et faite qu'un jour, je puisse ramener dans le droit chemin par les mérites de votre passion les âmes égarées dans le sentier du vice et du déshonneur [15]. »

Bien qu'innocent, Augouard fut donc renvoyé. Il quitta Montmorillon pour Poitiers. À cette époque, Mgr Pie [16] était un ardent défenseur du pouvoir temporel du pape et un membre influent de l'œuvre du "Denier de Saint-Pierre" [17] : il avait accepté dans son évêché, quelques années auparavant, la constitution d'un comité de l'Artillerie Pontificale pour fournir des canons à l'armée papale. Six canons rayés furent remis à Rome en mars 1868 en présence du pape Pie IX. En dehors des messes dites en l'honneur des zouaves pontificaux tombés au combat, l'évêque de Poitiers mit son évêché à la disposition du colonel de Charette et des Volontaires de l'Ouest. Ainsi fut installé à Poitiers, jusqu'en 1871, un bureau de recrutement des zouaves pontificaux à la tête duquel des prêtres locaux furent nommés. Certains séminaristes de la région, encouragés par leurs supérieurs, se mirent au service des Volontaires de l'Ouest.

Bref engagement chez les "Zouaves pontificaux" (1871)

Rappelons que les troupes italiennes occupèrent l'État pontifical le 20 septembre 1870 après la capitulation du pape Pie IX. De retour à Rome, où il avait défendu la porte Saint-Jean de Latran, le colonel de Charette [18]

15. OPM Lyon : dos. k ; Pap. Aug. K 01067, journal personnel d'Augouard n° 2 : voir au 7 avril 1871, p. 95. Ce deuxième journal a 196 pages et va du mois de mars au 11 avril 1871.

16. Mgr Louis François Désiré Édouard Pie (1815-1880) ; né à Pontgouin (Eure-et-Loir) le 26 septembre 1815, évêque en 1849. Fervent défenseur du pouvoir du pape, il mena une lutte acharnée contre les doctrines libérales. Il meurt à Angoulême le 18 mai 1880 (*Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, 1978, p. 3544).

17. Le Denier de Saint-Pierre fut fondé en 1849, pendant la révolution romaine, sur l'initiative de Montalembert, pour fournir des subsides au pape Pie IX réfugié à Gaète du mois de novembre 1848 au mois de juillet 1849.

18. Athanase-Charles Marie de Charette de la Contrie (1832-1911). Né à Nantes le 3 septembre 1832, il répondit en 1860 à l'appel du général de Lamoricière à qui Pie IX avait confié la défense des États pontificaux. Il défendit la porte Saint-Jean de Latran face aux troupes italiennes, le 20 septembre 1870, quand Pie IX décida la capitulation. Député des Bouches-du-Rhône, il démissionnera le 10 février 1871 pour se consacrer au service de la monarchie. Il meurt le 9 octobre 1911 (*Dictionnaire de Biographie française*, t. 8, Paris, librairie Letouzey, 1959, 1527 p, p. 499-500).

soutenu par un groupe de catholiques français poussés par des prélats comme Mgr Pie et Mgr Dupanloup d'Orléans [19], lança le 8 octobre 1870 un appel à ses compatriotes pour la formation de la Légion des Volontaires de l'Ouest ou "Zouaves pontificaux". Participant à la guerre contre la Prusse [20], ceux-ci défendirent Orléans en octobre 1870, et se battirent à Patay et à Loigny en novembre 1870.

Promu général de brigade, De Charette prit le commandement d'une division de mobilisés bretons. Cette division comprenait trois bataillons de mobilisés d'Ille-et-Vilaine, deux bataillons du Finistère et deux bataillons du Morbihan. Réunie autour de son chef, cette division brilla surtout par son défaut d'instruction militaire et son manque de discipline [21]. Or, c'est dans cette division que Prosper Augouard, probablement influencé par les appels de l'évêque de Poitiers en faveurs des Volontaires de l'Ouest, s'engagea officiellement le 22 janvier 1871 [22]. Enrôlé dans cette troupe hétéroclite et non combattante qui se contentera de maintenir l'ordre à Rennes contre des tentatives d'émeute fomentées par des partisans de la Commune, Prosper Augouard tomba malade et fit un simple aller retour entre Poitiers et Rennes où il était cantonné.

Plusieurs mois de débats à l'Assemblée Nationale sur la question romaine, aboutirent au refus des députés et du gouvernement français d'utiliser la force pour rendre au pape Pie IX le territoire pontifical occupé par les troupes italiennes [23]. Malgré la protestation d'une partie des catholiques ultramontains, le gouvernement dirigé par Adolphe Thiers [24] ne changea pas d'avis. Ce dernier considérait l'« Unité italienne avec Rome pour capitale comme un

---

19. J. GUENEL, *La dernière guerre du Pape : les Zouaves pontificaux au secours du Saint-Siège : 1860-1870,* P.U.R., 1998, 196 p, p. 44-45 et p. 120.

20. Le traité de Francfort entre la France et la Prusse sera signé le 10 mai 1871.

21. J. GUENEL, *op. cit*, p. 64.

22. OPM Lyon : dos. K ; Pap. Aug. ; K 00018, congé de libération n° 657, Rennes le 1er août 1871. En réalité, d'après ses papiers, Augouard est entré dans la division des mobilisés bretons à la fin du mois d'avril 1871, contrairement à ce qu'il affirme par ailleurs en donnant la date de janvier. Rappelons qu'après la défaite de Lamoricière à Castelfidardo en septembre 1860, ce sont les troupes françaises qui empêchèrent les Italiens d'occuper Rome. La guerre de 1870 contre la Prusse provoque le départ de ces troupes, et seuls restent les zouaves pontificaux.

23. Édouard LECANUET, *L'Église de France sous la Troisième République : pontificat de Pie IX*, Paris, Lib. Poussielgue, 1907, p. 141-165. Face au refus du gouvernement français, le journal *L'Univers* sous la plume de Louis VEUILLOT, s'en prend à A. Thiers (*L'Univers* du 6 avril 1872).

24. Adolphe Thiers (1797-1877). Chef du pouvoir exécutif français en février 1871, il devient président de la République en août 1871.

état de choses définitif dans le nouvel équilibre de l'Europe [25] ». Du coup, le projet de reconquête de Rome par les Volontaires de l'Ouest n'eut pas de suite. Prosper Augouard fut démobilisé à Rennes le 1er août 1871 avec une appréciation très bonne sur une conduite qui n'avait d'ailleurs pas été marquée par de quelconques exploits militaires [26]. Il quitta la caserne en septembre 1871. Le mois suivant, il entra au petit séminaire de Sées avec l'aide de l'abbé Bernard et de Mgr de Ségur [27].

On peut s'interroger sur ce qui a pu inciter ce proche de Mgr Pie (le petit séminaire de Montmorillon était considéré à ce moment-là comme le sien à cause de sa présence régulière dans ledit établissement pendant les retraites) à faciliter l'inscription à Sées d'un élève qui n'avait pu supporter la rigueur de l'enseignement qu'il avait lui même mis en place à Montmorillon. Mais, sans doute, voulut-il accorder une seconde chance à Augouard [28].

Au grand séminaire de Sées (1872-1874)
La vocation missionnaire

Arrivé à Sées [29] le 6 octobre 1871, Augouard fut bouleversé par la distance qui le séparait de sa famille et par la prise de conscience de sa vocation. Le 17 octobre 1871, dans son journal il écrit :

---

25. J. GADILLE, *La Pensée et l'Action politique des évêques français au début de la IIIe République,* t. 1, Paris, Hachette, 1967, 351 p, p. 253.

26. OPM Lyon : dos. K ; Pap. Aug. ; K 00018, Volontaires de l'Ouest, 3e bataillon, n° 1261, campagne 1871. Le général commandant la légion note qu'Augouard a satisfait aux obligations militaires qu'il avait contractées dans le corps ci-dessus désigné, et que sa conduite a été très bonne.

27. Mgr Louis Gaston de Ségur (1820-1881). Prélat français. Auditeur de la Rote ; auteur de plusieurs publications ultramontaines (défense de la primauté du pouvoir du pape sur le pouvoir politique). Ami de Mgr Pie, évêque de Poitiers (1849-1880), il intervenait souvent dans la formation des petits séminaristes de Montmorillon. Il meurt à Paris le 9 septembre 1881 (*Dictionnaire de Théologie catholique* t. 14, 1941, 2625 p, p. 1781-1782).

28. Nous nous interrogeons sur la qualité des rapports qu'entretenaient Mgr de Ségur et l'abbé Arignon, lesquels rapports auraient conduit celui-ci à faciliter l'inscription d'Augouard à Sées. L'abbé Arignon reconnaîtra plus tard la sévérité de sa décision de renvoi de Prosper Augouard (*Vie Inconnue de Mgr Augouard*, *op. cit.*, p. 22).

29. Sées (Orne), à 35 kilomètres d'Alençon ; 4 474 habitants (1845) ; évêché, séminaire diocésain et école secondaire ecclésiastique dans la ville (*Dictionnaire des communes de France*, t. 3, p. 569).

« Ce matin 17 octobre, j'ai fait deux compositions : l'une de discours français, l'autre de version latine. Pour faire ces deux compositions, j'étais seul dans une chambre [...] j'étais si loin de vous, chers parents [30]. »

Contrairement à l'attitude qu'il avait eue à Montmorillon, il s'efforça à la discipline et au calme. En octobre 1872, il entra au grand séminaire, également à Sées, pour y étudier la philosophie et la théologie.

À cette époque où renouveau religieux et élan missionnaire étaient en vogue en France [31], deux prêtres donnèrent aux grands séminaristes des conférences sur l'Afrique. Ces exposés répondaient aux idées missionnaires du pape Pie IX, lequel prônait l'évangélisation de nouvelles terres et de nouvelles populations [32]. Nous savons que les congrégations missionnaires telles que celle du Saint-Esprit, utilisaient cette méthode de conférences pour recruter de jeunes disciples.

Le premier conférencier était un père Blanc. Le second, le père Antoine Horner [33], était Spiritain, missionnaire en Afrique de l'Est. Le père Horner dans sa conférence traite des points suivants : de l'abandon de l'Afrique, du trafic des négriers et des marchands d'esclaves, du développement de la mission [34] de Zanzibar et du Zanguebar (actuelle Tanzanie), du manque de

---

30. OPM Lyon ; dos. K ; Pap. Aug. ; K 01067, journal personnel d'Augouard n° 3, non paginé, du 17 octobre 1870 au 10 janvier 1872. Dans ce journal, Augouard notait toutes ses activités, et écrivait une partie de la correspondance envoyée à ses parents.

31. R. AUBERT, « L'œuvre positive de Pie IX » in *Le Pontificat de Pie IX (1846-1878)*, Paris, Bloud & Gay, 1952, p. 500-501 (« Histoire de l'Église », Fliche et Martin, t. 21).

32. A. OLICHON (Mgr), *Les Missions : histoire de l'expansion du catholicisme dans le monde,* Paris, lib. Bloud et Gay, 1936, 471 p, p. 329. Voir aussi : C. POUTHAS, *Le Pontificat de Pie IX*, CDU, 1962, p. 281-297. Ainsi que : J. M. MAYEUR et alii, « Les Spiritains », dans *Histoire du christianisme : libéralisme, industrialisation, expansion européenne, 1830-1914*, Paris, Desclée, 1995, p. 1039-1041.

33. Antoine Horner (1827-1880). Ordonné prêtre en 1854 ; il part la même année pour la Réunion où lui est confiée la paroisse de Salazie (1854-1856), puis la léproserie de Ravine (1854-1863). En 1863, il est nommé vice-préfet apostolique, et supérieur de la mission du Zanzibar où il fonde un orphelinat et des écoles professionnelles pour les enfants rachetés. En 1868, il crée, au Zanguebar, la station de Bagamoyo ; quelques années plus tard, celle de Mhonda et il s'occupe de la libération des esclaves. Il est membre de la société de Géographie de Marseille, et correspondant de la société Royale de Géographie de Londres. Rentré définitivement en France en 1879, il meurt à Cannes le 8 mai 1880 (*Dictionnaire de Biographie française*, t. 17, 1989, p. 1295).

34. H. LEROUX : « Mgr Augouard Missionnaire (1852-1921) » in *Picton*, n° 65, octobre 1987, p. 11.

missionnaires pour l'évangélisation des peuples de cette région, de l'insouciante gaieté des Africains.

Les thèmes choisis révèlent des stéréotypes sur les Africains et surtout correspondent à l'esprit du temps, à savoir : « la malédiction de l'Afrique et de ses habitants ». Cette opinion des Spiritains à propos du continent africain était commune à l'époque, même chez le père Libermann [35].

Ces différents thèmes marquèrent tellement Prosper Augouard qu'il prit la décision d'entrer au scolasticat de la congrégation du Saint-Esprit. Cette décision pour devenir officielle devait avoir la double autorisation de la congrégation sollicitée et des parents du candidat. Mais, Prosper ne sut comment annoncer la nouvelle à ses parents. Après quelques semaines pendant lesquelles il hésita, ce fut le père Rault, vicaire général de l'évêché de Sées, qui se chargea de l'annoncer en termes aussi délicats que possible à madame Augouard comme on peut en juger par les lignes suivantes :

« Madame, votre fils songe en effet, comme on vous l'a dit, aux missions et je vois avec plaisir qu'il a une mère assez chrétienne pour comprendre la beauté de cette vocation et assez courageuse pour faire à Dieu le sacrifice de son enfant, si ce sacrifice lui est demandé. Il ne s'agit pas du reste pour monsieur Augouard de quitter immédiatement la France et sa famille. Il se propose seulement d'entrer, si on veut bien le recevoir, dans la congrégation des Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur Immaculé de Marie qui se consacre d'une manière toute particulière aux missions d'Afrique. Il pourra donc avant de partir étudier de plus en plus sa vocation, la mûrir, affermir sa vertu et se mieux préparer à ce glorieux mais difficile ministère. Il n'y a là, ce me semble, rien qui puisse alarmer la piété d'une mère aussi chrétienne que la sienne [36]. »

Ces propos soulignaient la vocation missionnaire du fils et après un moment d'hésitation, madame Augouard, dans une correspondance à son fils, répondit favorablement à son choix [37]. Cela révèle-t-il une autorité et une influence particulière de Madame Augouard sur son fils ?

---

35. Voir plus loin pour des précisions sur la pensée de Libermann.

36. OPM Lyon ; dos. K ; Pap. Aug. ; K 00071, lettre du père Rault à madame Augouard, Sées, le 13 février 1874. L'évêque de Sées entre 1872 et 1875 était Mgr Charles-Frédéric Rousselet ; ultramontain, proche de Ségur et de Pie, il passa 37 ans à la tête dudit évêché. Voir : *L'Épiscopat Français depuis le Concordat jusqu'à la séparation, 1802-1905,* Paris, Lib des Saints-Pères, 1907, 720 p., p. 579.

37. Louis AUGOUARD (chanoine), « Lettre de madame Augouard à son fils, Poitiers, le 17 février 1874 », dans *Vie inconnue de Mgr Augouard*, p. 25.



Lieux de séjour et de formation de Prosper Augouard
avant son départ pour l'Afrique.
(Carte : Thèse d'Olivier Ouassongo, p. 32.)

« Je rentre dans la congrégation du Saint-Esprit... »

Prosper Augouard expédie une lettre à l'abbé Chatel, curé de Pontchardon (Orne), un de ses amis, le 23 février 1874, dans laquelle il exprime sa joie :

« Je rentre dans la congrégation du Saint-Esprit, j'ai reçu ma lettre d'admission. Mes parents sont avertis. A cette nouvelle il y eut une scène terrible mais ils [mes parents] sont calmes maintenant et ma mère m'a écrit une lettre admirable de foi et de résignation. Je vais aller finir ma théologie à Langonnet par Quimperlé [Morbihan]. Une fois prêtre, j'irai faire un an de noviciat à Paris et alors je partirai pour l'Afrique. J'irai me faire rôtir la barbe sous l'équateur car c'est dans cette région que j'irai. On fait des vœux pour trois ans et ensuite on les renouvelle tous les cinq ans ou on les fait à perpétuité. De plus on revient en France tous les six ou sept ans. Tu vois qu'il y a encore quelques avantages dans cette congrégation [38]. »

À travers cette correspondance, on constate que Prosper Augouard est conscient de la formation qu'il doit suivre pour mûrir sa vocation avant d'être confronté à la tâche qui l'attend en terre de mission. En outre, il a pris soin de s'informer sur les droits et les devoirs du missionnaire spiritain au sein de sa congrégation ; preuve d'un grand intérêt, mais aussi, de prudence pour sa vocation.

En novembre 1874, Prosper Augouard entra donc au scolasticat spiritain de Notre-Dame de Langonnet (Morbihan) et y acheva ses études de théologie [39]. En 1875, le supérieur du scolasticat, répondant aux inquiétudes de ses parents quant à d'éventuels écarts de conduite de leur fils, prit la défense de son protégé en le traitant de « digne émule de ses condisciples [40] ». Cela souligne le chemin parcouru et laisse bien augurer du chemin à parcourir.

Prosper fut ordonné prêtre à Paris, le 10 juin 1876, dans la maison mère de la congrégation du Saint-Esprit, située rue Lhomond, par Mgr Delannoy [41],

38. OPM Lyon ; dos. K ; Pap. Aug. ; K 00073, lettre d'Augouard à l'abbé Chatel, Sées, le 23 février 1874.

39. M. BRIAULT (R P.), « Le Cinquantenaire de la Mission du Congo français », in *Revue d'Histoire des Missions,* janvier 1938, p. 504-522, p. 508.

40. Louis AUGOUARD (chanoine), *Vie inconnue de Mgr Augouard*, p. 31

41. Mgr Victor Delannoy, né à Templeuve (Nord), le 21 juin 1824. Vicaire à Sainte-Catherine de Lille, évêque de la Réunion de février 1872 à octobre 1876. Il fut transféré à l'évêché de Dax. Il mourut le 7 août 1905 et fut inhumé à Notre-Dame de Buglose.

évêque de la Réunion. Il fit profession le 27 août 1876. À partir de ce moment une seule idée hanta sa vie quotidienne : « aller le plus vite possible en Afrique pour évangéliser les Noirs [42] ».

Cependant, le jeune spiritain rongea son frein car, pour l'année scolaire 1876-1877, il est affecté au petit séminaire de Cellule [43] en Auvergne (près de Riom) comme professeur de la classe de troisième, chargé de la musique et de la discipline. Cette affectation à Cellule avait pour but de permettre à Prosper Augouard de combler les lacunes qu'il avait accumulées dans son instruction depuis la classe de troisième et surtout de lui apprendre à commander. Ainsi se profilaient ses tâches de futur missionnaire.

Contrairement aux appréciations très positives du supérieur du scolasticat de Langonnet sur Prosper Augouard citées plus haut, le père Clément Hubert, supérieur de l'école Saint-Sauveur de Cellule, aura des jugements plus sévères. Dans le compte rendu qu'il adresse le 5 août 1877 au supérieur général de la congrégation, le père Schwindenhammer [44], il qualifie ainsi l'état spirituel et moral de Prosper Augouard :

« Jeune profès plus à plaindre qu'à blâmer. Il aurait besoin de beaucoup de souplesse et de modération mais son esprit ne semble pas droit : il dit souvent des choses fausses avec un aplomb agaçant ; avec cela il a l'esprit caustique et susceptible. Il a cependant d'excellentes qualités et, si ce n'était son jugement qui me paraît bien malade, je ne douterais pas de sa formation. Si ces défauts intellectuels sont accidentels il deviendra un très bon sujet, sinon ce sera un pauvre homme [45]. »

Ce jugement, quoique pessimiste, laisse apparaître certains traits de caractère d'Augouard. Mais, ce regard négatif sur sa personnalité naissante, n'empêcha pas Prosper Augouard de s'intéresser à son futur terrain

42. OPM. Lyon ; dos. K ; Pap. Aug. ; K 00087, lettre d'Augouard à ses parents, Vannes, le 11 novembre 1877.

43. Les archives de Cellule ont été transférées à Chevilly-Larue : Arch. CSSp, Bte 111B, où l'on trouve des informations sur Prosper Augouard.

44. Le T. R. P. Ignace Schwindenhammer (1818-1881) fut supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit de 1852 à 1881. Il organisa et centralisa l'administration de la congrégation.

45. Arch. CSSp, Chevilly-Larue, Bte 111 B II, compte rendu 1876-1877, envoyé par le père Clément Hubert à la maison mère de la congrégation pour le supérieur général Schwindenhammer, Cellule, le 5 août 1877. Cette opinion sur la conduite de Prosper Augouard sera partagée par les futurs supérieurs de ce dernier (voir plus loin).

46. Mgr Pierre-Marie Le Berre (1819-1891). Prêtre à Vannes en 1844 ; évêque in partibus d'Archis, vicaire apostolique des Deux-Guinées le 7 septembre 1877. Décédé à Libreville le 16 juillet 1891.

d'évangélisation. De Vannes où il accompagnait Mgr Le Berre [46], nouvel évêque des Deux-Guinées, dans une tournée de conférences, il écrit à ses parents à propos de sa future carrière :

« Grâce à Dieu, ces honneurs et ces politesses exquises [allusion aux titres d'évêque ou de cardinal] exercent peu d'empire sur mon cœur qui ne désire qu'une chose : voler le plus promptement possible à la conquête des pauvres sauvages des Deux-Guinées. Enfin dans un mois nous voguerons vers ces côtes d'Afrique sur lesquelles il me tarde d'arriver [47]. »

Départ pour l'Afrique

En décembre 1877, il reçut son obédience pour la mission Sainte-Marie de Libreville et s'embarqua le 5 décembre à Bordeaux avec Mgr Le Berre sur l'*Orénoque* [48]. Arrivé à Dakar le 15 décembre, le père Augouard fut obligé d'y faire escale jusqu'en janvier 1878. Cette pause lui permit de dire sa première messe en terre africaine et surtout d'apprendre la langue du Gabon, le « pongoué [49] ».

Dépité et inquiet de ne pas gagner le Gabon au plus vite, il écrit à ses parents :

« Mgr Le Berre me laisse ici à mon grand regret pour m'occuper des bagages et attendre la Dives qui partira vers la fin de janvier. Elle doit mouiller chaque soir et surveiller les côtes de sorte qu'elle mettra plus d'un mois et demi à faire son trajet du Sénégal au Gabon. De cette manière je n'arriverais à destination que vers fin mars. Il est vrai que sur ce navire je serai très bien. Le commandant est un excellent chrétien qui tiendra à assister à ma messe tous les jours, j'y connais aussi plusieurs médecins et officiers cependant j'aurais bien aimé partir immédiatement et aller travailler avec ardeur à la conversion des pauvres noirs du Gabon. Ah ! Qu'il est bien

47. OPM Lyon ; dos. K ; Pap. Aug. ; K 00087, lettre d'Augouard à ses parents, Vannes, le 11 novembre 1877. Prosper Augouard changea plusieurs fois d'avis sur ce mépris des honneurs. À l'époque, il existait une fausse humilité ecclésiastique.

48. Paquebot desservant la ligne Bordeaux-Amérique du Sud avec escale à Dakar.

49. « Lettre du père Augouard aux élèves de l'école spiritaine Saint-Sauveur de Cellule (Puy-de-Dôme) », in *Le Myosotis*, n° 16 du 1er août 1878, p. 361-368. Voir aussi, dans la même revue : « Lettre d'Augouard au père supérieur de Cellule », in n° 14 du 1er février 1878. Ainsi que : « A bord de l'Orénoque », 9 décembre 1877, p. 299.

vrai que le missionnaire ne doit chercher sa force et sa consolation qu'en Dieu seul : mais aussi que l'on est heureux [50] ! »

Les termes employés dans cette lettre par Augouard ressemblent à tous ceux qui sont employés à cette époque (« les pauvres noirs »), y compris par Libermann, mais il n'est pas sûr que l'on trouve chez Augouard la profondeur théologique et spirituelle des écrits de Libermann [51]... Comme tous ses contemporains spiritains de la fin du XIXe siècle, Augouard puisa ses idées et son projet d'évangélisation de l'Afrique dans l'arsenal idéologique commun de l'époque, assez différent de l'état d'esprit qui prévalait dans le premier dix-neuvième siècle [52].

Ces inquiétudes d'Augouard à propos de son arrivée à destination n'étaient pas justifiées : le navire de guerre la *Dives* quitta Dakar dès le 2 janvier 1878 à destination du Gabon où il arrivera le 27 janvier.

En vérité, les missionnaires de la congrégation du Saint-Esprit connaissaient mal l'Afrique et ses réalités. Jusqu'au commencement des années 1880 les seules sources de connaissances sur l'Afrique des grands séminaristes étaient les conférences qui leur étaient données par les missionnaires de passage comme les évêques des Deux-Guinées, Bessieux [53] et Le Berre, le père Horner de Zanzibar, et par les membres d'autres congrégations [54]. S'y ajoutait la lecture d'articles écrits par les missionnaires

---

50. OPM Lyon ; dos. K ; Pap. Aug. ; K 00090, lettre d'Augouard à ses parents, Dakar, le 18 décembre 1877.

51. On trouvera les principaux textes de Libermann concernant la mission dans : P. COULON, P. BRASSEUR (dir.) *Libermann, 1802-1852*, Une pensée et une mystique missionnaires, Paris, Le Cerf, Paris, 1988 (942 p.), p. 197-287.

52. J. GADILLE, « L'"idéologie" des missions catholiques en Afrique francophone », in RUGGIERI (Giuseppe) (édité par), *Église et histoire de l'Église en Afrique*. Actes du colloque de Bologne, 22 au 22 octobre 1988, Paris, Beauchesne, 1988 [1990], p. 43-61.

53. Mgr Jean-Rémi Bessieux (1803-1876), prêtre à 29 ans, il s'embarqua pour l'Afrique le 11 septembre 1843. Il fonda la mission Sainte-Marie de Libreville en 1844. Nommé vicaire apostolique des Deux-Guinées, évêque in partibus de Callipolis (aujourd'hui Gallipoli, en Turquie), en 1848. Il mourut à Libreville le 30 avril 1876 (P. COULON, P. BRASSEUR, *op. cit.*, p. 637-642. Ainsi que : *Dictionnaire de biographie française*, t. 6, p. 328).

54. Des missionnaires d'autres congrégations donnaient des conférences sur l'Afrique aux grands séminaristes de Sées. Ce fut le cas des pères Blancs en 1873-1874. Le père Libermann dans son *Mémoire sur les Missions des Noirs en général et sur celle de la Guinée en particulier*, présenté le 15 août 1846 à la Propagande, reconnaît la mauvaise connaissance géographique de l'Afrique. Plus de trente ans après, les choses n'ont pas beaucoup évolué. Voir : P. COULON, P. BRASSEUR, *op. cit.*, p. 254-255.

dans des revues telles que les *Missions Catholiques*, paraissant depuis 1868, et les *Annales de la Propagation de la Foi*, publiées depuis 1822. Au total, assez peu.

Reste à savoir également, dans quelle mesure les séminaristes et les jeunes prêtres avaient la possibilité d'accéder pleinement à ces informations ? À préciser, également, si le souci de donner une juste appréciation du terrain entrait dans les préoccupations primordiales et donc l'enseignement donné au sein de la congrégation pour préparer les futurs missionnaires aux contacts des réalités africaines. Dans quelle mesure enfin enseignait-on le droit canonique [55] et dans ce cadre, le droit missionnaire dans les grands séminaires ? Toutes ces questions restent encore à élucider.

Conclusion

En somme, la jeunesse, la formation et la naissance de la vocation chez Prosper Augouard peuvent ainsi se présenter : un parcours scolaire difficile, malgré l'enseignement qu'il a reçu de l'abbé Bernard à Poitiers. Mais ce manque d'intérêt pour les études n'ébranle pas sa conviction et sa détermination d'accéder à la prêtrise. Ce but atteint, Prosper Augouard choisit l'Afrique comme champ d'évangélisation. À Libreville, son premier poste, en 1878 il n'y avait pas encore de prêtre indigène, malgré une présence catholique déjà ancienne de 34 ans, et de vaines tentatives pour mettre en place un clergé local. Il est inexpérimenté quant à sa connaissance de l'Afrique et, marqué par la formation religieuse reçue, influencée en particulier par certaines idées missionnaires de Libermann – issues du premier XIXe siècle mais singulièrement aggravées par le climat de la fin du siècle – qui considérait l'Afrique comme un « continent maudit » et les Noirs comme appartenant à un peuple à sauver, entre autres tâches, de « l'idolâtrie et de la sauvagerie ». Prosper Augouard fait son apprentissage auprès de Mgr Le Berre.

Et pendant cette première phase missionnaire, il découvre l'hostilité de la nature, les maladies tropicales et, il gère au quotidien des centaines de personnes à la mission Sainte-Marie de Libreville. En quittant le Gabon en

55. Même si la première codification du droit canonique (droit de l'Église) date de 1917, il existait depuis le XIVe siècle un corps du droit canonique qui fut diffusé par Rome dans les missions catholiques (*cf.* J. GAUDEMET, *Le droit canonique*, Paris, Le Cerf, 1989, p. 13. Voir aussi : Dominique TOURNEAU, *Le Droit Canonique*, Paris, P.U.F., collection Que Sais-Je ?, n° 779, 1988).

Qu'est devenu Prosper Augouard ?



Depuis Landana (actuel Cabinda), en juillet 1881, le père Augouard entreprend sa première expédition dans l'intérieur, au-delà des rapides du Congo, sur les bords du Stanley-Pool. En août 1883, il repart vers le Stanley-Pool pour fonder à Linzolo la première mission de l'intérieur du vicariat apostolique de Loango (dirigé par Mgr Carrie).

En 1887, aidé du F. Savinien, il s'installe à Brazzaville même, là où se trouvent actuellement archevêché et cathédrale. Saint-Louis de Liranga, près du confluent du Congo et de l'Oubangui, est fondé en avril 1889.

En 1890, à 38 ans, le père Augouard est nommé vicaire apostolique du Haut-Congo Français et de l'Oubanghi (*sic*) avec Brazzaville comme résidence. Le territoire qui lui est confié s'étend du Tchad au bassin du Nil. En quarante-quatre ans d'Afrique, Augouard fait dix-sept fois le trajet à pied de la côte au Stanley-Pool et sillonne fleuves et rivières avec ses trois bateaux à vapeur successifs.

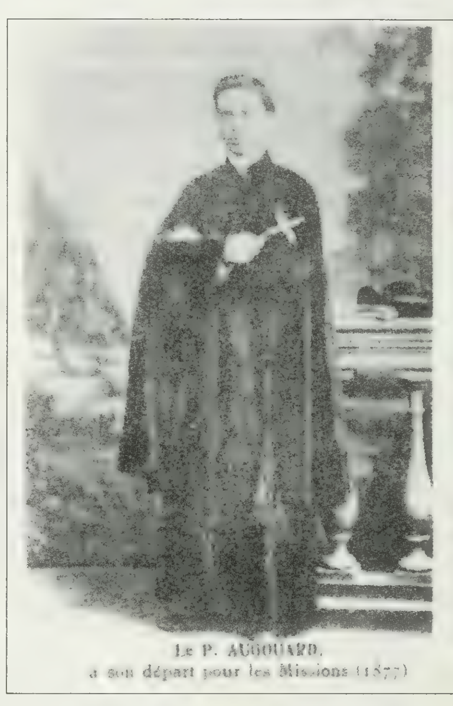
Que furent les 31 années de Mgr Augouard comme vicaire apostolique ? La continuation de fondations missionnaires avec, en 1893-1894, l'installation à Saint-Paul des Rapides (actuel Bangui) et même à 200 km en amont sur l'Oubangui, à la Sainte-Famille des Banziris, sans oublier d'autres missions sur l'Alima et dans les environs de Brazzaville, les œuvres scolaires et hospitalières… Il élargit incontestablement « les frontières de l'Église », sans doute au détriment d'une véritable implantation en profondeur : il n'a ordonné aucun prêtre pour Brazzaville, alors que le vicariat de Loango, avec Mgr Carrie, a ses deux premiers prêtres dès 1892.

D'innombrables distinctions et médailles, ecclésiastiques et coloniales, françaises et étrangères, accompagnèrent ses longs travaux, ainsi que de multiples épreuves affrontées jusqu'au bout avec un esprit batailleur de première grandeur. De retour à Paris par ordre des médecins, c'est à la maison-mère qu'il décède le 3 octobre 1921. Il est inhumé au cimetière spiritain de Chevilly-Larue.

novembre 1879 pour Landana, enclave de Cabinda (territoire qui fait partie de l'actuel Angola), Augouard donne une nouvelle dimension à sa vie apostolique, celle de porte flambeau de l'évangélisation de la côte vers l'intérieur de l'Afrique où il passera 44 années *.



Prosper AUGOUARD
en Zouave de Charette (1871)



Le P. AUGOUARD,
à son départ pour les Missions (1877)

(Photos : Archives spiritaines)

* *Présentation de l'Auteur :* Olivier Ouassongo, né à Berbérati (République Centrafricaine) le 1er décembre 1964, a fait des études secondaires à Bozoum et à Berbérati et des études universitaires à Bangui à partir de 1985 et à Aix-en-Provence depuis 1993. Le 24 janvier 2003, il a soutenu devant l'Université de Provence une thèse intitulée *Mgr Augouard et les missions catholiques du Congo français de 1878 à 1921.* Voir dans le numéro 17 de *Mémoire Spiritaine*, premier semestre 2003 : Pierre Soumille, « Une soutenance de thèse à Aix-en-Provence : Mgr Augouard au Congo français (1878-1921) par Olivier Ouassongo », p. 163-171. Dans *Mémoire Spiritaine*, il a déjà publié : « Les aspects financiers du vicariat de l'Oubangui (Haut-Congo français) de 1890 à 1905 », n° 14, deuxième semestre 2001, p. 113-127.

Mémoire Spiritaine, n° 18, deuxième semestre 2003, p. 73 à p. 105.

Mgr Alexandre Le Roy : une enfance normande (1854-1874)

Bernard Ducol *

Il y a 150 ans, le 19 janvier 2004, au hameau de la Gralemois, commune de Saint-Sénier de Beuvron, naissait un deuxième enfant au foyer de Jean et de Victoire Leroy. Ses parents lui donnèrent pour prénoms Alexandre-Louis-Victor-Aimé. L'histoire missionnaire retiendra celui de Mgr Alexandre Le Roy.

Plusieurs ouvrages biographiques le concernant ont été publiés sous la plume de Maurice Briault [1], Henri Goré [2], Louis Laisné [3] et Joseph Janin [4]. Ces ouvrages, dans un style hagiographique et édifiant, avec pour celui de Laisné des illustrations pour la jeunesse, puisaient à deux sources, une

---

* Bernard Ducol, en rédaction de doctorat en histoire sur Mgr Alexandre Le Roy, à l'université de Lyon, a déjà publié une série d'articles dans *Mémoire Spiritaine* : « Le père Alexandre Le Roy au Zanguebar (1881-1892) », n° 11, premier semestre 2000, p. 30-56 ; « *Dans la même portion de la vigne* : le père Libermann et la mère Javouhey », n° 12, deuxième semestre 2000, p. 10-33 ; « Madame Jules Lebaudy (1847-1916), bienfaitrice de la congrégation du Saint-Esprit : *Le compte est bon !* », n° 12, deuxième semestre 2000, p. 153-171.

1. M. BRIAULT, *Un grand évêque missionnaire Mgr Le Roy*, Dillen, Paris 1939.
2. H. GORÉ, *Un grand missionnaire Mgr Alexandre Le Roy*, Maison mère, Paris, 1952.
3. L. LAISNÉ, *Le vainqueur du Kilimandjaro*, Éditions spiritaines, Paris, 1956.
4. J. JANIN, *Mgr Le Roy, Modèle des Malades-Missionnaires*, Librairie de l'Arc, Paris, 1945.

tradition orale des milieux missionnaires et spiritains et une tradition écrite ayant pour auteur Mgr Le Roy lui-même. Sa première autobiographie remonte à 1882, au tout début de son séjour au Zanguebar. Il a alors vingt-huit ans. Il s'agit en fait de sa future notice nécrologique. Il est demandé à chaque missionnaire de l'écrire à son arrivée dans le pays. On n'est jamais trop prévoyant ni non plus mieux servi que par soi-même ! Le document rédigé à la troisième personne du singulier, se présente sous la forme de quatre pages format papier à lettre. « Lorsque dans la congrégation, un membre vient à mourir, il est d'usage de lui consacrer quelques lignes de biographie. J'ai pensé rendre service à celui de mes confrères chargé de ce soin pour le P. Alexandre Le Roy, en lui faisant d'avance ce petit travail. Il gagnera par là une bonne demi-heure qu'il pourra consacrer à une occupation plus utile. Je le prie seulement d'ajouter la date de la fin [5]. » Le 19 janvier 1934, jour de son 80e anniversaire, Mgr Le Roy termine une deuxième autobiographie de vingt-huit pages, format cahier écolier sur papier quadrillé, écrite également à la troisième personne du singulier. Rédigé à la demande du père Cabon [6], ce texte est intitulé *À mon futur biographe* [7]. Le père Cabon lui demanda ensuite, un nouveau texte plus étoffé que Mgr Le Roy commença le jour-même où il termina le précédent. Cette fois à la première personne du singulier, ce document de cent vingt-quatre pages de cahier écolier, est intitulée *Mes souvenirs* [8]. L'auteur voit dans la rédaction de ce texte un excellent moyen « de remercier Dieu des grâces innombrables qu'il m'a faites et de m'humilier devant lui de mes fautes, de mes erreurs et mes ignorances [9] ». Ce qui explique sa tendance à volontiers se dévaloriser notamment lorsqu'il relate sa jeunesse, se présentant comme un galopin bagarreur et élève moyen, dépourvu d'ambition. « Je ne travaillais que par caprice assez pour éviter les punitions et les réprimandes… En général, je me maintenais dans les dix premiers sur une classe de 30 à 35 élèves, l'une ou l'autre fois le premier, par surprise [10]. » Ce texte autobiographique, souvent

---

5. A. LE ROY, *Note autobiographique manuscrite*, 1882. Arch. CSSp, 5B1.7a2.

6. Adolphe Cabon (1873-1961) : après avoir été missionnaire en Haïti de 1895 à 1919 il exercera, en France, les fonctions de secrétaire général et d'archiviste de la congrégation du Saint-Esprit. Entre 1929 et 1941, il publia les 13 volumes de *Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Vénérable François-Marie-Paul Libermann*, auxquels sera ajouté en 1956, un volume de *Compléments*, le tout formant un ensemble de 8 616 pages.

7. A. LE ROY, *À mon futur biographe*. Texte manuscrit. Arch. CSSp, 5B1.7a4.

8. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, Arch CSSp, 5B1.4.

9. A. LE ROY, *Mes souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 1-2.

10. A. LE ROY, *Mes souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 9.

anecdotique et assez imprécis, mais néanmoins fort intéressant et très bien écrit, disparaît pendant près d'un demi-siècle. Son "invention" chez une petite cousine de Mgr Le Roy, Mme Tanqueray née Le Roy, mère du notaire de Pontorson (Manche), est due aux recherches persévérantes du père Joseph Michel [11]. Mme Tanqueray avait reçu ce document de Mgr Le Hunsec [12], le 27 avril 1938, lendemain de l'inhumation de Mgr Le Roy à Chevilly, en tant que souvenir. Le père Henri Goré [13], biographe de Mgr Le Roy et ami de la famille Tanqueray, consulta le fameux manuscrit qu'il présenta comme des « notes de Mgr Le Roy à sa famille ». Mais, le père Cabon, à l'origine de ce texte, savait bien lui, que ce n'était pas exact et que le texte avait été écrit pour la congrégation. Il faudra attendre 1983, pour que, suite à la demande du père Michel et à une intervention du père Franz Timmermans [14], supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, auprès de maître Tanqueray, une photocopie du manuscrit parvienne aux archives spiritaines. Le père Joseph Michel raconte lui même ses recherches concernant ce document, dans un texte manuscrit conservé à Chevilly [15].

Autres sources à signaler, ayant pour auteur Mgr Le Roy lui-même, sa propre correspondance. Ses premières lettres datent de 1874 et tout au long de sa vie, sa correspondance contiendra de multiples informations le concernant. Et enfin, n'oublions pas de mentionner les recherches du père Cabon [16] sur Mgr Le Roy. Il s'agit d'une masse de notes manuscrites fort intéressantes mais malheureusement sans aucunes notes ni références.

Naissance d'un « paysan, fils de paysan [17] »

Saint-Sénier de Beuvron est un village de Basse-Normandie dans le département de la Manche. Situé « dans le fond de cette baie magnifique que

11. Joseph Michel : voir : *Mémoire Spiritaine*, n° 4, deuxième semestre 1996, « Joseph Michel (1912-1996), historien spiritain ».

12. Mgr Louis le Hunsec (1878-1954) sera le successeur de Mgr Le Roy comme supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit (de 1926 à 1950).

13. Henri Goré (1890-1968), exerça différentes fonctions en Haïti, au Canada et en France Il est l'auteur de : *Brises de mer, chroniques antiléenne*, Haïti, 1949 ; *Un grand missionnaire, Mgr Alexandre Le Roy*, Paris, 1952 ; *Jeunesse d'un grand missionnaire*, Paris, 1952 ; *Passe les mers*, Paris, 1952.

14. Franz Timmermans, spiritain néerlandais, né en 1935, était alors supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, fonction qu'il exerça de 1974 à 1986.

15. Arch. CSSp, Fonds Joseph Michel, Notes sur Mgr Le Roy, texte ronéotypé, 10 p.

16. A. CABON, *Vie de Mgr Le Roy. Notes manuscrites*, Arch. CSSp, 1T1.5a5.

17. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 3, Arch CSSp, 5B1.4.

couronne la ville d'Avranches, et où le Mont Saint-Michel est assis [18] » ; Saint-Sénier qui compte aujourd'hui 313 habitants, en avait encore 750 au milieu du XIXe siècle.

Ainsi donc, le 19 janvier 1854, au hameau de la Gralemois sur la commune de Saint-Sénier naît un deuxième enfant au foyer de Jean Leroy (1819-v.1865), cultivateur, et de Victoire Grézel (1834-1896). Ses parents lui donnent pour prénoms Alexandre-Louis-Victor-Aimé [19]. Le couple a déjà eu un garçon, Jean-Marie ; trois filles naîtront après Alexandre. Les enfants Leroy étaient donc au nombre de cinq. On écrivait à cette époque le nom de "Leroy" d'un seul tenant. Ce n'est qu'à partir de 1880, une fois à Pondichéry, comme en témoigne sa correspondance, que le père "Le Roy" transformera l'orthographe de son nom.

De Jean Leroy, nous ne savons que très peu de choses. C'était un petit exploitant agricole qui mourut de la tuberculose vers 1865. Mgr Le Roy écrit à son propos : « Mon père n'avait partout que des amis. D'une bonté excessive, toujours prêt à rendre service, il avait cautionné un parent pour une somme importante qui ne fut jamais rendue [20]. » Le jeune Alexandre aimait le suivre lorsqu'il allait à la pêche : « La rivière passait tout près, au bas d'un vallon planté de pommiers. Armé d'un filet mon père y prenait des truites qu'il me jetait à terre et que je ramassais [21]. »

L'épouse de Jean Leroy était une Grézel. Son père, ancien soldat de la Révolution et de l'Empire, avait fait la campagne de Russie et assisté à l'incendie de Moscou ; la jambe qu'il y laissa lui vaudra le surnom de "Jambe-de-bois". Sa mère, une fille Despréaux était née en 1800 et mourra après 1878. Alexandre entretiendra toujours avec elle des liens affectueux comme en témoigne la lettre qu'il lui écrivit pour son anniversaire en mai 1878. Le père de cette dernière ou peut-être son oncle, surnommé "Tranche-Montagne", capitaine chouan dans l'armée du marquis de Frotté [22] avait été fusillé par les Bleus chez lui, à la Gralemois : « Dans la cour, en face de la maison, s'élevait un grand poirier pour lequel on avait une sorte de respect religieux. Un parent, capitaine dans la petite armée du marquis de Frotté, agent de liaison entre les chouans de Normandie et les Vendéens en

18. A. LE ROY, *Note autobiographique 1882*, Arch. CSSp, 5B1.7a2.
19. Dans sa note autobiographique de 1882, il écrit Aimable au lieu d'Aimé.
20. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 8, Arch CSSp, 5B1.4.
21. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 3-4, Arch CSSp, 5B1.4.
22. Marquis Marie-Pierre-Louis de Frotté (1766-1800). Par trois fois, il dut s'exiler. À son dernier retour en France, il est arrêté et, peu après, fusillé (19 février 1800).

marche sur Grandville, avait l'habitude de passer à la Gralemois et, la nuit, il se retirait, caché dans le feuillage, dans notre grand poirier. Trahi et dénoncé, il fut un jour fusillé par les Bleus au pied de son arbre [23]. »

Les Despréaux étaient connus pour avoir caché des prêtres réfractaires pendant la tourmente révolutionnaire. « C'est à cela qu'il a attribué les grâces de sa vocation [24]. »

La grand-mère maternelle d'Alexandre, ainsi que son grand-père paternel, vivaient avec la famille. Sur ce grand-père, nous n'avons que peu d'informations, sinon que c'était « un malin bonhomme, très populaire dans le pays. Il avait été entrepreneur et c'est à lui qu'est due la route de Saint-James à Saint-Hilaire : il avait du reste, en cette entreprise, perdu, disait-on, plus d'argent qu'il n'en avait gagné [25] ». À La Gralemois, il habitait tout à côté de la ferme.

L'après-midi du 19 janvier 1854, Jean Leroy déclara la naissance de son fils, à l'État-Civil de Saint-Sénier, devant le maire, Alexandre Lusley, et en présence de deux témoins : Pierre Tasset, instituteur de 26 ans et Victor Chevallier, cultivateur de 38 ans, tous deux habitant cette commune.

La Normandie est une région à forte pratique religieuse. Dans les familles rurales, la prière se fait en commun le matin et le soir. Hommes et femmes sont concernés. Dans la région de « Mortain et Avranches, la pratique religieuse des deux sexes atteint ou dépasse partout 75 % en zone rurale pendant tout le siècle. Cela signifie que la majorité des hommes pratiquent partout [26] ». Et, généralement, dans les familles de cultivateurs, le baptême suit immédiatement la naissance. C'est donc toute la famille qui conduisit le nouveau-né à l'église paroissiale de Saint-Sénier où il fut baptisé par l'abbé Chevallier, vicaire du curé Nicolle. Alexandre reçut pour parrain son cousin germain de Saint-Aubin de Terregatte, Alexandre Pigeon, et pour marraine sa cousine germaine de Saint-James, Aimable Le Moulin [27].

À l'occasion du centenaire de sa naissance, le 18 janvier 1954, organisé à l'initiative de l'abbé Albert Anger, curé de la paroisse de Saint-Sénier depuis 1908, et qui, jeune séminariste, assista à l'ordination épiscopale de Mgr Le Roy, une plaque sera apposée dans cette église : « En cette église fut baptisé

---

23. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 3, Arch. CSSp, 5B1.4.
24. A. LE ROY, *À mon futur biographe*, p. 1, Arch. CSSp, 5B1.7a4
25. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 2, Arch. CSSp, 5B1.4.
26. G. CHOLVY et Y.- M. HILAIRE (sous la dir. de), *Histoire religieuse de la France. Géographie, XIXe-XXe siècle*, Éditions Privat, Toulouse, 2000, p. 45.
27. Lemoussu sur l'extrait du registre de baptême.

le 19.1.1854, Mgr Alexandre Le Roy archevêque titulaire de Carie, supérieur général des Pères du Saint-Esprit, 1854-1938 [28]. » Cette plaque sera bénie le 6 mai 1954 par Mgr Jean Guyot, évêque de Coutances et d'Avranches, en présence du père Francis Griffin, supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit.

Concernant la petite enfance du jeune Alexandre, les informations et les repères sont fragmentaires. Mgr Le Roy dans *Mes Souvenirs*, le père Henri Goré et le père Maurice Briault rapporteront de très nombreuses anecdotes, toutes soulignant le côté espiègle de l'enfant et accentuant cet aspect dans un but d'écriture essentiellement édifiante.

Une réflexion de Mgr Le Roy nous permet de dater précisément le début de ses souvenirs personnels. « Mes souvenirs les plus lointains me reportent à l'apparition de la comète que le soir nous contemplions dans le ciel : signe de guerre, disait-on. De fait, c'est à cette époque qu'eut lieu la guerre d'Italie. Je devais avoir environ quatre ans [29]. » L'aspect le plus spectaculaire de cette très brillante comète [30] fut observé le 5 octobre 1858. Alexandre avait effectivement quatre ans cette année-là. La guerre d'Italie ne débutera que l'année suivante, le 3 mai 1859 par la déclaration de guerre de la France à l'Autriche.

Dans la notice autobiographique qu'il rédigera à Zanzibar en 1882, le père Le Roy raconte en parlant de lui-même : « Vers l'âge de 5 ans, [donc autour de 1859] il commença à distinguer le blanc du noir, et s'armant d'une planche rabotée et d'un morceau de charbon, il travailla énergiquement à faire des lettres majuscules et de petits bonshommes ; les moments libres étaient employés à remonter le cours des ruisseaux pour découvrir les sources, ou bien à haranguer les foules qui se composaient de plusieurs pommiers. Par où sa grand'mère tira cet horoscope que l'enfant était né pour étudier, voyager et prêcher [31]. »

À de très nombreuses reprises, tout au long de sa vie, Mgr Le Roy aimera raconter ses souvenirs d'enfance dans diverses publications pour la jeunesse, essentiellement dans le but de susciter des vocations missionnaires.

---

28. La photographie de cette plaque se trouve aux archives spiritaines : Arch. CSSp, 1T1.5a5.

29. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 3, arch. CSSp, 5B1.4. Il s'agit de la comète de Donati : Donati VI.

30. Il s'agit de la comète découverte en 1858 par l'astronome italien Giovanni-Battista Donati (1826-1873), directeur de l'observatoire de Florence, d'où son nom : *Donati VI*.

31. A. LE ROY *Note autobiographique 1882*, p. 1, arch. CSSp, 5B1.7a2.



À gauche :
Le jeune Alexandre
à l'âge de 5 ans.

Ci-dessous :
À Mont-Louvet,
maison de la grand-mère
du petit Le Roy.

Vers 1861, Jean Leroy hérita des Despréaux. La famille acquit ainsi une nouvelle ferme, plus grande qu'à la Gralemois, au Mont-Louvel. Tout le monde déménagea donc. Ce hameau situé sur un petit tertre dominant Saint-Senier, dépendait cependant de la paroisse voisine de Saint-Aubin de Terregatte. La propriété des Leroy comprenait deux maisons. Les parents Leroy et leurs filles habitaient dans la plus grande. La grand-mère Despréaux occupait la seconde, plus « petite, bâtie au bord du vallon du Beuvron [32] » avec Alexandre et son frère Jean-Marie. À cette époque, un domestique et une servante résidait à la ferme.

Première instruction religieuse et scolaire

La première éducation religieuse est donnée à Alexandre par sa mère. Au Zanguebar, il écrira dans sa notice autobiographique : « Ce que ma mère et mon curé m'ont dit de la Religion catholique, finalement je le crois [33]. »

En deuxième lieu, il y a la grand-mère Grézel. Alexandre et son frère aîné Jean-Marie logeaient avec elle. Alexandre lui vouera un véritable culte. « Oh les belles et bonnes soirées ! Grand'mère nous racontait des histoires du temps passé : comment née en 1800, elle avait été baptisée en cachette ; comment ses parents logeaient des prêtres réfractaires, comment son mari Grézel, mon grand'père maternel, avait fait toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire ; comment il avait assisté à l'incendie de Moscou… [34] »

C'est elle qui se charge de l'éducation religieuse des deux garçons. « Je grandissais sous l'œil vigilant de ma bonne grand'mère à laquelle j'avais été confié. Dès mon réveil, chaque matin, elle me faisait dire ma prière : Mon Dieu, je vous donne mon cœur ; recevez-le s'il vous plaît, afin qu'aucune créature ne puisse le posséder que vous seul, ô mon bon Jésus ! Et jusqu'à présent, cette prière enfantine m'est restée [35]. »

Arrive le moment où Alexandre va prendre pour la première fois le chemin de l'école. « À sept ans, sous la conduite de mon grand frère, il fallut aller à l'école [36]. » L'école primaire de Saint-Sénier avait pour instituteur celui qui avait été témoin à l'État-Civil lors de la naissance d'Alexandre,

---

32. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 7. Arch. CSSp, 5B1.4.
33. A. LE ROY, *Note autobiographique 1882*, p. 2, Arch. CSSp, 5B1.7a2.
34. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 7. Arch. CSSp, 5B1.4.
35. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 4. Arch. CSSp, 5B1.4.
36. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 4. Arch. CSSp, 5B1.4.

Pierre Tasset. « M. Tasset, vieux garçon fort original, ne ménageait pas les taloches, mais en retour nous lui jouions tous les tours que nous suggéraient nos fertiles imaginations. Il avait d'ailleurs la réputation de faire de bons élèves [37]. » Le père Briault écrira : « Maître Tasset, c'était l'instituteur d'autrefois, homme de bien, homme d'église, homme d'exemple mais pas toujours très obéi de son petit monde [38]. »

Le père Goré rapporte la description faite de lui par Mgr Le Roy : « M. Tasset, un bien brave homme. Je le vois encore, passer derrière le dos des petits, se pencher sur eux, leur prendre la main et les guider paternellement en l'art compliqué des jambages et des majuscules. Dans cette attitude, sa large veste montrait ouvertes, des deux côtés, des poches immenses où s'entassaient, avec les mouchoirs, les morceaux de papier, la règle pour vous taper sur les doigts, des bouts de craie, le chiffon pour essuyer le tableau noir, et l'interminable liste des objets confisqués, couteaux, toupies, ficelles, boutons de culotte… [39] »

Scolarisation et instruction religieuse vont de pair. L'article 1 de la loi Guizot du 26 juin 1833 stipule : « L'instruction primaire élémentaire comprend nécessairement l'instruction morale et religieuse. » L'instituteur participe donc à la formation morale et religieuse de l'élève. Pour cela, il enseigne la lettre du catéchisme dont le texte est à apprendre par cœur. Et la classe commence et s'achève par une prière.

« L'instruction religieuse occupe une fraction notable de l'horaire scolaire. Le règlement ministériel du 17 août 1851, qui constitue pour une large part une codification des règlements départementaux antérieurs, prévoit parmi les matières d'enseignement les prières, la récitation du catéchisme, et l'histoire abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le catéchisme est bien récité mais souvent peu compris. L'Histoire Sainte, dont "les héros ont peuplé l'imagination populaire" (F. Buisson), offre aux enfants une merveilleuse encyclopédie, un livre de lecture caractérisé par le nombre prodigieux de mots difficiles à déchiffrer, un instrument pour former la mémoire (P. Zind), grâce à elle l'enfant se situe dans une aventure grandiose dont Dieu est le commencement et la fin. Les ouvrages de lecture comme *Les Devoirs du chrétien* de Jean-Baptiste de la Salle, la *Doctrine Chrétienne* de

---

37. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 5-6. Arch. CSSp, 5B1.4.
38. M. BRIAULT, *op. cit.*, p. 8.
39. H. GORÉ, *op. cit.*, p. 10.

Lhomond, ou les *Règles de la bienséance et de la civilité chrétienne* sont imprégnés de religion [40]. »

L'instituteur est donc un actif collaborateur du clergé paroissial. « À cette époque, déjà lointaine, les vicaires et les maîtres d'école étaient les meilleurs amis du monde : prenant par la main, l'un à droite, l'autre à gauche, les enfants qui leur étaient donnés, ils s'entendaient pour les conduire dans le même chemin de la foi, du savoir, de la fidélité à Dieu et à la patrie [41]. » L'instituteur en plus de l'Instruction religieuse est souvent chantre et sacristain à l'église. Ce n'est qu'à partir de 1860 et surtout de 1880 que leurs rapports se dégraderont [42].

Quand Mgr Le Roy rappellera ses souvenirs d'école, il aimera (et les pères Briault et Goré [43] à sa suite) se présenter comme un enfant espiègle et quand il le fallait, bagarreur.

En 1862, Alexandre a huit ans. Arrive donc l'âge du grand rite de la fin de l'enfance et du passage à l'adolescence : la première communion. Ses parents voulaient qu'il la fasse dans la paroisse de son baptême, à Saint-Sénier. L'église de Saint-Sénier est en face du Mont-Louvel. Pourtant, la famille Leroy est considérée comme étant de la paroisse de Saint-Aubin de Terregate. Le curé de Saint-Aubin « exigea de ma part un domicile d'au moins six mois sur Saint-Sénier pour que j'y puisse faire ma première communion [44] ». Alexandre fut ainsi confié six mois durant à des amis qui logeaient sur Saint-Sénier, au moulin de Creuse-Rue, si on s'en tient à la lettre du 31 mai 1891 au curé de Saint-Sénier ; ou au moulin de Morvieu, si on s'en tient au texte de *Mes Souvenirs* [45].

Deux années de catéchisme sont obligatoires à partir de 1840-1850. Où Alexandre les fera-t-il pour préparer sa première communion ? Aucun document n'en parle. De quoi l'abbé parlait-il au catéchisme ? Peut-être des mêmes thèmes qui furent abordés, en 1821, dans une grande Mission donnée à Coutances. Il y fut question, d'une part, de Dieu juge miséricordieux et juste, de sa Parole, de Jésus-Christ, sa divinité, sa passion et sa résurrection,

---

40. G. CHOLVY et Y.- M. HILAIRE (sous la dir. de), *Histoire religieuse de la France, 1800-1880*. Éditions Privat, Toulouse 2000, p. 262-263.

41. Souvenirs rapportés par Mgr Le Roy, in H. GORÉ, *op. cit.*, p. 12.

42. L'Enseignement primaire sera laïcisé en 1882.

43. Le premier chapitre de la biographie de Mgr Le Roy par le père Goré est intitulé « L'espiègle a bon cœur ».

44. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 5, Arch. CSSp, 5B1.4.

45. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 5, Arch. CSSp. 5B1.4.

sa présence réelle dans l'Eucharistie, et d'autre part, de l'homme, de sa vie et de sa mort, de son salut (*la grande affaire*) et des moyens pour y parvenir (la conversion, la confession, le mépris du monde), sans oublier le risque de l'enfer. Il n'était généralement pas question de la Vierge Marie dans la première moitié du XIXe siècle ; la situation va ensuite changer. À l'église, la prédication porte davantage sur des vérités propres à frapper les imaginations ; l'accent y est mis sur la crainte de Dieu.

En 1862, Alexandre fait donc sa première communion. La tradition veut que l'on reste lié pour la vie à son "camarade de communion", celui qui avance dans la file parallèle [46]. Plus tard, Mgr Le Roy parlera du père Le Belley, missionnaire aux Antilles et "camarade de communion" de sa mère, le premier à lui avoir fait connaître la congrégation du Saint-Esprit.

Après sa première communion, Alexandre devient enfant de chœur à l'église de Saint-Sénier sous la direction du curé, M. Nicolle.

La paroisse de Saint-Sénier a, à cette époque, un curé et un vicaire pour 750 habitants. Le clergé est en plein essor en France en général et dans l'Ouest en particulier. « Au milieu du siècle, le pourcentage des prêtres par rapport à la population totale est trois fois plus élevée dans le diocèse de Coutances que dans celui de Bourges [47]. » En 1848, le diocèse de Coutances compte un prêtre pour 458 habitants. Entre 1830 et 1878, les divers clergés, religieux (prêtres et frères), religieuses, prêtres diocésains sont en très forte augmentation : en France, on passe de 80 000 à 215 000. En 1878, on atteint 130 000 religieuses, 30 000 religieux prêtres ou frères, et 56 000 prêtres séculiers [48]. Le trop-plein de vocations pour les hommes s'oriente vers les Instituts. Chez les prêtres on constate un fort rajeunissement [49]. Si, en 1814, les plus de 60 ans représentaient 42 % des 36 000 prêtres diocésains, en 1848, cette même tranche d'âge tombe à 6 % et les prêtres diocésains ont atteint alors le chiffre de 47 000. Le "bon curé" du XIXe porte un soin tout particulier aux enfants de sa paroisse. « Il favorise la naissance de vocations au sacerdoce, souvent en initiant au latin ceux des jeunes clercs, enfants de chœur, qu'il a distingués [50]. » Les écoles presbytérales se multiplient ainsi en

---

46. G. CHOLVY, *Christianisme et société en France au XIXe siècle*, 1790-1914, Seuil, Paris 1997, coll. Points Histoire, p. 81.

47. G. CHOLVY et Y.- M. HILAIRE (sous la dir. de), *Histoire religieuse de la France. Géographie, XIXe-XXe siècle*, Éditions Privat, Toulouse 2000, p. 48.

48. G. CHOLVY et Y.- M. HILAIRE (sous la dir. de), *Histoire religieuse de la France, 1800-1880*, Éditions Privat, Toulouse 2000, p. 255.

49. G. CHOLVY, *op. cit.*, p. 66.

50. G. CHOLVY, *op. cit.*, p. 73.

France durant cette période. Elles regroupent une poignée d'adolescents pour les initier au latin, indispensable pour rejoindre ensuite le petit séminaire afin d'affermir cette vocation.

Le curé Nicolle fait donc intégrer à Alexandre, l'école presbytérale où son vicaire, l'abbé Chevallier, celui-là même qui l'avait baptisé, va l'initier deux heures par jour, au latin.

Plusieurs parmi les compagnons d'études d'Alexandre à l'école presbytérale, deviendront effectivement prêtres par la suite. Pierre Bliard, entrera chez les jésuites [51], Emmanuel Carnet, enseignera à l'Abbaye Blanche de Mortain, à Paris et à Saint-Lô ; Amand Clouard, sera nommé curé doyen de Saint-Poix. En 1892, Mgr Le Roy écrira à son professeur de latin : « Vous figuriez-vous, lorsque nous composions votre collège libre de Saint-Sénier, vous figuriez-vous que vous aviez sous la main tant de spécialités extraordinaires : un Jésuite, professeur de grande littérature, un premier Cornet, un professeur de Haute mathématiques, un Maître-Douanier, un fabricant de Lanternes vénitiennes, un curé et – je suis confus d'être obligé de le dire – un Vicaire apostolique ? La Providence, qui peut tout faire avec tous les instruments, a dirigé ces aventures diverses ; mais vous avez été l'homme qu'Elle a choisi pour ramasser autour de vous ces petits garçons qui devaient porter si loin et tous dans des directions si variées le souvenir de votre zèle et de votre dévouement [52]. »

Pour Alexandre Le Roy, l'abbé Chevallier restera l'une des personnes déterminantes dans l'éveil de sa vocation. Au départ, il fait travailler les enfants au presbytère dans sa chambre, puis il les installe au fond de la cour du presbytère, dans un hangar dont les murs sont garnis de journaux illustrés avec des gravures sur les missions en Afrique. Ces feuillets tapissés lui ouvrent une porte sur un monde nouveau pour lui. Plus tard, Mgr Le Roy verra là l'origine de sa vocation missionnaire. « Ces enfants – me disais-je – ne sont pas baptisés. Ce n'est pas juste de les abandonner ainsi. Et pourquoi n'irai-je pas moi-même à leur secours ? Cette pensée ne m'abandonna plus [53]. »

En 1882, il écrira, parlant de lui : « Dès son enfance il s'était demandé ce qu'il pourrait bien faire sous le soleil quand il serait grand, au milieu de tout le monde. Et comme il avait appris dès ce temps là qu'il y avait par la terre

51. Pierre Bliard, sj, rédacteur aux *Études*, archiviste de la Compagnie, mort à Paris en 1934.

52. A. LE ROY, Lettre à l'abbé Chevallier, 18 septembre 1892.

53. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 7.

une foule d'hommes, noirs, jaunes, rouges, qui n'ont jamais été informés de ce que le bon Dieu leur demande pour les mettre en son ciel, il trouva que cela n'était pas juste et l'idée lui vint aussitôt qu'il ferait bien lui-même d'aller à eux pour essayer de partager avec ceux qui le voudraient les grâces qu'il avait reçues [54]. »

Dans une lettre datée du 31 mai 1891, envoyée depuis le Zanguebar, il s'adressera au curé de Saint-Sénier, deuxième successeur du curé Nicolle : « J'ai revu le presbytère et le clocher et la rivière et tout le reste. C'est dans votre chambre que j'ai fait mes premiers barbarismes sur *rosa*, *rosae* et *rosibus* ; c'est dans votre sacristie que j'ai mangé mon premier pain bénit ; c'est dans votre jardin que j'ai volé mes premières poires. Même qu'une fois, nous étions là trois galopins, et les cerises étaient rouges dans le grand cerisier du fond, pas loin de l'étable où la vache avait toujours l'air de ruminer, comme si elle avait eu quelque chose à dire (mais j'ai su depuis que cette bête ruminait pour ruminer et ne pensait à rien du tout). Donc c'est moi qui montai sur le cerisier pendant que les autres faisaient la garde. Naturellement je commençai par me servir ; mais voilà qu'une guêpe cachée dans le fruit défendu, me piqua juste au bout de la langue, et la langue devint grosse comme un pain de quatre sous ; et l'abbé Chevallier (alors vicaire) me demanda ce que j'avais là. Je dis : « Ce doit être le choléra-morbus ». J'avais appris ce mot la veille et je crus que ça lui ferait plaisir de lui parler latin. Mais je fus dénoncé par mes complices, et il fut généralement reconnu que cette guêpe avait tout justement été envoyée par le Bon Dieu pour m'apprendre à respecter les biens ecclésiastiques. Ah ! s'il y avait encore aujourd'hui de ces guêpes pour donner de ces leçons en France [55] ! »

Vers 1865, Jean Leroy, le père, meurt de la tuberculose laissant la famille dans une situation financière difficile. Aussi l'obtention par Alexandre d'une bourse après la réussite au concours cantonal auquel M. Tasset l'avait présenté fut la bienvenue pour lui permettre de poursuivre ses études au collège de Saint-James à quelques kilomètres de Saint-Senier.

Au collège de Saint-James (septembre 1866-septembre 1869)

Saint-James avait un petit collège d'une centaine d'élèves dirigé par des prêtres diocésains. En septembre 1866, Alexandre y entre en classe de

54. A. LE ROY, *Note autobiographique 1882*, p. 2, Arch. CSSp, 5B1.7a2.
55. A. LE ROY, Lettre au curé de Saint-Sénier, 31 mai 1891.

cinquième. « À Saint-James comme à Mortain, je fus un élève médiocre. Totalement dépourvu d'ambition, de ce genre d'ambition qu'on appelle l'émulation je ne travaillais que par caprice, assez pour éviter les punitions et les réprimandes ; en général, je me maintenais dans les dix premiers sur une classe de 30 à 35 élèves, l'une ou l'autre fois le premier, par surprise [56]. »

Pourtant, trois ans plus tard, le 26 septembre 1869, il quitte le collège pour le petit séminaire diocésain de Mortain, muni d'un certificat de son directeur : « A suivi avec succès et talent les cours du collège jusqu'à la troisième inclusivement et le directeur est heureux d'attester que ce jeune homme a toujours satisfait ses maîtres sous le rapport de la piété, du travail et de la discipline ».

À l'Abbaye Blanche de Mortain (octobre 1869-juin 1872)

En octobre 1869, Alexandre entre donc en classe de seconde, à l'Abbaye Blanche de Mortain [57]. C'était une ancienne abbaye cistercienne de femmes devenue petit séminaire du diocèse de Coutances, même si tous les élèves n'y avaient pas une vocation sacerdotale. Les petits séminaires dont l'existence était rare avant la Révolution, accueillaient des garçons envisageant le sacerdoce et d'autres n'y songeant pas forcément. Les sœurs diocésaines de la Miséricorde s'y occupaient de la cuisine et du linge.

Alexandre reste trois ans à Mortain. Il y termine ses études classiques. « À Mortain, j'ai constamment fait société avec quatre camarades [58]. » Deux deviendront prêtres diocésains : Aristide Briand, futur curé de Donville, près de Granville (mort avant 1934), et Albert Costil qui sera aumônier de l'hospice d'aliénés de Pontorson. Deux auront comme lui une vocation missionnaire : Victor Gourdin, picpucien, sera missionnaire en Océanie et professeur d'Écriture Sainte (mort avant 1934). Et ensuite Victor Poisnel [59], celui qu'il appellera « mon ami personnel [60] », tant ils avaient de points

56. A. LE ROY, *Mes souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 9.

57. « Construite de 1180 à 1205, l'Abbaye Blanche abritait une communauté de religieuses habillées de blanc. La Révolution française dispersa les blanches Dames et confisqua l'abbaye qui fut racheté en 1822, par un prêtre du pays, l'abbé Dary, pour y établir un petit séminaire. » (J. ERNOULT, *Histoire de la Province spiritaine de France*, Congrégation du Saint-Esprit, Paris 2000, p. 385.) L'abbaye deviendra, en 1923, le scolasticat spiritain de philosophie.

58. A. LE ROY, *Mes souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 9-10.

59. Victor-Louis Poisnel (1855-1925), né à Saint-Hilaire-du-Harcouet (Manche) le 13 juillet 1855, entré aux Missions Étrangères en 1880, sera missionnaire en Corée, jusqu'à sa mort à Séoul, le 26 décembre 1925.

60. A. LE ROY, *Mes souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 10.

communs. Leurs mères à tous deux, portaient le même prénom : Victoire. Tous deux entreront par la suite au séminaire de Coutances. Tous deux voudront partir en mission, et à tous deux sera tout d'abord opposé un refus avant d'obtenir enfin l'autorisation de partir en mission, l'un pour l'Asie, l'autre pour l'Afrique. On lit dans la notice nécrologique de Victor Poisnel : « Parmi ses condisciples, citons le P. Mette, mort missionnaire de Pondichéry et Mgr Le Roy, Supérieur jusqu'à ces derniers temps de la Congrégation du Saint-Esprit. Avec ce vénéré prélat, notre confrère était resté en correspondance : durant sa dernière maladie, il reçut de lui une lettre lui annonçant qu'il venait de recevoir l'Extrême-Onction et lui donnait rendez-vous au ciel. À ce rendez-vous, M. Poisnel devait partir le premier [61]. »

C'est au cours des premières vacances d'été d'Alexandre que, le 19 juillet 1870, la guerre éclate, opposant la France et la Prusse. En octobre, il est en classe de rhétorique, et l'année suivante il entre en classe de philo.

Au début de 1871, en plein hiver, alors que les troupes allemandes envahissent la France, Alexandre décide de quitter l'abbaye pour s'engager avec son ami, Amand Clouard, ancien compagnon de l'école presbytérale de Saint-Sénier, dans les gardes mobiles. Il a alors 17 ans. Stationné à Avranches, il n'a pas l'occasion de se battre. Son seul fait d'armes reste d'avoir conduit cinq prisonniers prussiens à la forteresse du Mont-Saint-Michel [62]. C'est un fait important pour lui, qu'il prendra soin de mentionner sur son livret personnel en usage dans la congrégation du Saint-Esprit. Le 28 janvier, l'armistice est signé à Versailles et le 26 février, c'est au tour du traité de paix d'être signé. La guerre est bien terminée. La France a perdu. Alexandre Leroy en gardera toujours un souvenir amer. Il réintègre Mortain et prépare les épreuves du baccalauréat où il est reçu en juin 1872, à Caen. Il dira de lui-même plus tard : « Il n'eut jamais ni prix d'excellence, ni prix de sagesse, mais on jugea qu'il avait digéré assez de français, de latin, de grec, d'arithmétique, d'algèbre, de physique et de chimie pour le recevoir bachelier [63]. » Et le père Cabon écrira : « Telle fut son existence au petit séminaire. Elle n'est nullement celle d'un tapageur comme la légende s'est plue à le dire. Cela côtoie la fantaisie, cela ne dépasse pas la bonne humeur, celle-ci toujours égale [64]. »

---

61. Notice nécrologique de Victor Poisnel, site internet des Missions Étrangères.
62. A. LE ROY, *Mes souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 11.
63. A. LE ROY, *Note autobiographique 1882*. Arch. CSSp, 629 A, V.
64. A. CABON, *Vie de Mgr Le Roy. Notes manuscrites*, p. 4, Arch. CSSp, 1T1.5a5.

Au grand séminaire de Coutances (septembre 1872-juin 1874)

« Ses études classiques étant finies, il se trouva naturellement conduit vers le Grand Séminaire de Coutances, où il espérait qu'on se prononcerait sur sa vocation : si c'était oui, il fallait partir ; si c'était non, il se ferait soldat, marin, n'importe quoi, mais point curé [65]. »

C'est donc avec le projet de discerner si oui ou non il est appelé à partir en mission, qu'il entre en septembre 1872, au grand séminaire de Coutances. Mais en aucun cas, il n'envisage de devenir prêtre diocésain.

Le séminaire de Coutances est une fondation sulpicienne de la première époque puisqu'il date de 1650. La discipline y est stricte et l'horaire de la journée, celui de tous les séminaires français [66] :

5 h 00 : lever ; 5 h 30 : oraison ; 6 h 15 : messe ; 7 h 30 : déjeuner ; 7 h 45 : récréation ; 8 h 00 : étude ; 9 h 30 : classe ; 10 h 45 : étude ; 11 h 00 : classe ; 11 h 45 : examen particulier ; 12 h 00 : dîner ; 12 h 30 : récréation ; 13 h 45 : chapelet ; 15 h 30 : classe ; 16 h 15 : récréation ; 16 h 30 : classe ; 17 h 15 : étude ; 19 h 00 : lecture spirituelle ; 19 h 30 : souper, récréation ; 20 h 45 : prière du soir ; 21 h 20 : coucher.

On ne sort que le dimanche, et en surplis, pour aller aux offices à la cathédrale, et le jeudi, pour aller se détendre à la Guerrie, la ferme du séminaire.

Pierre Pierrard écrit : « Sur le plan de la formation spirituelle, la piété des séminaristes sous l'influence de l'ultramontanisme se tourne vers le culte de la vierge et la dévotion au Sacré-Cœur. La morale de saint Alphonse de Liguori – le liguorisme – triomphant des restes du jansénisme, la communion fréquente est officiellement encouragée [67]. » La théologie morale d'Alphonse de Liguori est une véritable révolution face à la position gallicane. Le manuel de théologie morale de Bailly [68], représentant la position gallicane, défendait une position rigoriste : la communion eucharistique est réservée à celui qui en est digne ; croire en être digne est un grave péché d'orgueil. Ce manuel

---

65. A. LE ROY, *Note autobiographique 1882*, p. 3, Arch. CSSp, 1T1.5a5.

66. P. PIERRARD, *La vie quotidienne du prêtre français au* XIX*e siècle 1801-1905*. Hachette, Paris, 1986, p. 105.

67. P. PIERRARD, *op. cit.*, p. 105-106.

68. Réédité vingt fois avant 1852.

prône la pratique de l'absolution différée comme moyen normal d'amener le pécheur à une véritable conversion. De ce fait, beaucoup de chrétiens ne communient plus. La position d'Alphonse de Liguori est tout à fait différente. Communier n'est pas une récompense mais une aide pour les faibles qui sont conviés, par la confession et la communion fréquente, à marcher sur le chemin de la conversion [69]. Mgr Gaston de Ségur (1820-1881), fils de la comtesse, popularisera cette spiritualité ; il écrit en 1860, dans *La Très Sainte Communion* : « On ne communie pas parce qu'on est bon, mais pour devenir meilleur. »

Le grand séminaire de Coutances, tout juste reconstruit à l'arrivée de M. Leroy, a pour supérieur M. Bizon, sulpicien, successeur en 1872, du premier supérieur sulpicien du séminaire, M. Benesit. M. Bizon demeurera supérieur du séminaire jusqu'en 1898. Parmi les professeurs du séminaire, Alexandre choisit M. Dieudonné Marty comme directeur spirituel, parce qu'il est ouvert à la mission au loin ; « [il] avait un parent vicaire apostolique en Chine, Mgr Mouly ; ce fut la raison de mes préférences [70]. » M. Marty soutient la vocation d'Alexandre durant les deux années qu'il passe au grand séminaire et il gardera d'affectueux contacts avec lui par la suite. D'après les notes manuscrites du père Cabon [71] : « Dans leurs entretiens, le grand fait de la Rédemption du Monde revenait avec insistance. »

Parmi les quarante-neuf séminaristes [72] du cours de M. Leroy, on rencontre son ami Emmanuel Carnet, son frère François Carnet, ainsi qu'Adolphe Tanquerey dont l'œuvre dogmatique et morale influencera longtemps la formation dans les séminaires [73].

En 1873, le temps des hésitations

Le séminaire de Coutances recevait régulièrement la visite de missionnaires de diverses congrégations qui donnaient des conférences aux

69. *Cf.* sur cette question, G. CHOLVY, *op. cit.*, p. 125-129.

70. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, Arch. CSSp, 56 C, p. 12.

71. A. CABON, *Notes manuscrites sur Mgr Le Roy*, p. 9.

72. Les séminaristes appartiennent pour la plupart au monde des artisans et des cultivateurs.

73. Adolphe Tanquerey (1854-1932), sulpicien, est surtout connu pour être l'auteur de manuels de théologie qui serviront pendant plus d'un demi-siècle comme son *Précis de théologie ascétique et mystique* traduit en dix langues.

séminaristes. Si les pères des Missions Étrangères avaient l'accord de l'évêque de Coutances et Avranches pour s'adresser aux séminaristes, il n'en allait pas de même pour ceux de la congrégation du Saint-Esprit.

En effet, Mgr Jean-Pierre Bravard [74], gallican et un des opposants à l'infaillibilité pontificale à Vatican I, n'appréciait pas l'ultramontanisme de la congrégation du Saint-Esprit et encore moins le P. Mathurin Gaultier [75], ardent défenseur, lui, de l'infaillibilité pontificale. Le père Adolphe Cabon dira de Mgr Bravard : « Fort pieux, attaché à ses devoirs, gouvernant avec sagesse, il n'était point l'ami des vocations extraordinaires et sa vue s'arrêtait aux frontières de son diocèse [76]. »

Mgr Bravard faisait partie de la vague gallicane qui marqua les nominations épiscopales des années 1860-1870. À partir de 1859, on assista en effet à une offensive gouvernementale contre l'ultramontanisme et à un retour en force du gallicanisme. Au cours des années 1860-1870, sur les quarante-trois évêques nommés en France, sept étaient ultramontains et trente-six étaient gallicans.

Les seules visites de missionnaires autorisées par Mgr Bravard dans son séminaire, étaient celles des pères des Missions Étrangères de Paris. Ces visites ne manqueront pas de conforter Alexandre dans sa vocation. Il va ainsi rencontrer Mgr Verrolles, vicaire apostolique de Nankin, et Mgr Guillemin, vicaire apostolique de Canton. En 1873, Alexandre songe fermement à rejoindre cette société. Il décide d'effectuer une neuvaine de prière pour discerner si tel est bien là sa vocation.

Et c'est alors qu'arrive au séminaire de Coutances, un missionnaire qui n'est pas des Missions Étrangères de Paris, mais de la congrégation du Saint-Esprit, le père Le Belley (1833-1909), qui fait découvrir les spiritains à M. Leroy. Dans une lettre au père Ignace Schwindenhammer [77], il écrira : « Dès l'année dernière [1873], au moment où je demandais très instamment

---

74. Mgr Jean-Pierre Bravard (1811-1876), nommé évêque de Coutances en 1862, démissionna en 1875 et mourut à Avranches l'année suivante.

75. Mathurin Gaultier (1803-1869), professeur de dogme au Séminaire du Saint-Esprit où il avait constitué une remarquable bibliothèque ; il fut l'ami de Jacques-Paul Migne, qu'il aidera dans sa recherche de textes patristiques, de Paul Drach, Dom Pitra, Louis Veuillot, Frédéric Ozanam ; il contribuera à faire du séminaire un foyer spirituel et intellectuel.

76. A. CABON, *Vie de Mgr Le Roy, notes manuscrites*, p. 6, Arch. CSSp, 1T1.5a5.

77. Ignace Schwindenhammer, devenu supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit (à la suite de François Libermann) le 2 février 1852, exerça cette fonction jusqu'à sa mort, le 6 mars 1881.

au Ciel de me faire connaître mes voies, le P. Le Belley, auquel je ne pensais pas, que je ne connaissais pas, et qui pourtant est de ma paroisse, vint à Coutances et m'apparut comme une réponse donnée par la Providence elle-même. Par lui, je connus votre Congrégation et je désirai d'abord y entrer [78]. »

M. Leroy dit ne pas le connaître, et pourtant ils étaient compatriotes. Le Belley était originaire de Saint-Aubin de Terregatte ; et qui plus est, il avait des liens particuliers avec la mère et le grand-père maternel du jeune Leroy : « camarade de communion de ma mère et fils de ce soldat que mon grand'père maternel avait recueilli sur son cheval au passage de la Bérézina [79]. » Le père Le Belley aurait voulu être missionnaire en Afrique mais ses supérieurs en avaient décidé autrement en l'envoyant à la Martinique.

« Cet excellent père... que je considérais comme une réponse vivante envoyée par la Providence, n'eut pas de peine à me décider d'entrer dans la Congrégation qu'il venait de me faire connaître [80]. »

Une autre rencontre marque M. Leroy. Au cours de cette même année 1873, le père Scheuermann (1841-1883), spiritain lui aussi, missionnaire au Zanguebar, l'impressionne par ses récits sur l'esclavage en Afrique de l'Est.

Pourtant, Alexandre est encore indécis. Il songe toujours à rejoindre la Société des Missions Étrangères de Paris, où son ami Victor Poisnel l'a précédé, car « il est effrayé par la pensée d'être envoyé aux colonies ou de rester dans un collège de France [81] ». C'est, en effet, l'image que lui a donné le père Le Belley. Des démarches à l'égard des Missions Étrangères de Paris sont entreprises. C'est dans cette perspective que le 20 décembre 1873, Mgr Jean-Pierre Bravard confère la tonsure à Alexandre. L'abbé Leroy est maintenant clerc incardiné au diocèse de Coutances et Avranches, avec le projet de partir en Asie. « Tout allait se conclure ; j'étais presque admis et mon Directeur m'annonçait une décision dans quelques jours, lorsque parut le R.P. Horner [82]. »

---

78. A. LE ROY, Lettre au père Ignace Schwindenhammer, 3 avril 1874, Arch. CSSp, 5B 1.3.

79. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 12.

80. A. LE ROY, Lettre au père Schwindenhammer, 20 février 1875, Arch. CSSp, 5B 1.3.

81. A. LE ROY, Lettre au père Schwindenhammer, 20 février 1875, Arch. CSSp. 5B 1.3.

82. A. LE ROY, Lettre au père Schwindenhammer, 20 février 1875, Arch. CSSp, 5B 1.3.

En 1874, la rencontre déterminante du père Antoine Horner

1874, pour Alexandre, c'est l'année de ses 20 ans. C'est aussi un tournant dans sa vie. Les premières lettres que nous ayons de lui, datent de cette époque.

Antoine Horner [83], pionnier de la mission en Afrique de l'Est, au Zanguebar, et en France depuis 1873 pour raisons de santé, effectue une visite des séminaires de France dans le cadre d'une tournée de propagande comme on disait alors. Cette tournée se révéle fructueuse pour la congrégation du Saint-Esprit : « Partout il obtint des succès vraiment merveilleux, sa parole simple et sans apprêt, mais ardente et sympathique, lui gagnait tous les cœurs et excitait l'enthousiasme [84]. »

Le père Horner écrit à son supérieur général : « J'ai adopté un système dont je me félicite, pendant la récréation, ceux qui veulent, se rendent en salle d'exercice où je fais des récits intéressants, entremêlés çà et là de pensées sérieuses. Je parle tous les soirs et chaque fois le nombre des auditeurs augmente. Je ne dissimule pas les difficultés. J'inculque aux séminaristes cette vérité que s'ils veulent devenir des missionnaires et religieux parfaits, ils doivent se mettre entièrement à la disposition de leurs supérieurs [85]. »

Après Autun, Toulouse, Lyon, Avignon, Valence et Rodez, il se rend à Coutances en janvier ou février 1874. Mais, il n'est pas autorisé à s'adresser directement aux séminaristes. Cependant, M. Marty qui connaît les projets d'Alexandre, désigne celui-ci pour servir la messe au père Horner. Alexandre peut alors s'entretenir avec lui en privé : « Seul, je pus lui parler car n'ayant pas obtenu la permission de parler au séminaire, il n'y resta qu'un moment, au grand déplaisir de tout le monde [86]. » Ne pouvant parler avec les séminaristes, le père Horner remet à Alexandre des notices sur la congrégation du Saint-Esprit et sur les missions. Charge à lui de les diffuser.

Le père Le Belley était spiritain dans un collège aux Antilles. Le père Horner, lui, est un missionnaire de terrain en Afrique de l'Est. L'effet produit sur Alexandre est tout autre. Cette rencontre, le séminariste la perçoit comme

---

83. Le père Antoine Horner (1827-1880) arriva à Zanzibar en 1863. Devenu vice-préfet apostolique du Zanguebar, il se vit obligé, pour raison de santé, de quitter cette mission en 1879. Il mourut en France l'année suivante.

84. BG, t. 11, p. 802.

85. A. HORNER, Lettre au père Schwindenhammer, 16 juin 1873, BG, t. 11, p. 802.

86. A. LE ROY, Lettre au père Schwindenhammer, 20 février 1875, Arch. CSSp, 5B 1.3.

un signe du ciel destiné à lui seul. En avril 1874, il écrit au père Schwindenhammer : « Lorsque tout-à-coup le R.P. Horner arrive ici, et l'on dirait pour moi seul, puisque seul j'ai eu le bonheur de lui parler [87]... » La rencontre s'avère déterminante pour le jeune séminariste, malgré quelques méfiances de sa part. « Les renseignements qu'il me donna, me firent réfléchir et je retournai mon esprit mais pas tout-à-fait mon cœur vers cette Congrégation que j'appréhendais [88]. » Pourtant sa décision est désormais prise. Il ne se sent attiré ni par la Chine de Mgr Verrolles et de Mgr Guillemin, ni par les Antilles du père Le Belley ; ce qu'il veut c'est partir en Afrique, à Zanzibar, là où "missionne" le père Horner.

La rencontre de ce missionnaire met en route chez le jeune séminariste un étonnant dynamisme comme en témoigne la lettre qu'il lui adresse à la fin février 1874, à Paris, à la maison mère de la congrégation du Saint-Esprit, 30 rue Lhomond, tout au plus un mois après le passage du missionnaire à Coutances.

La lettre du 24 février 1874

Coutances, le 24 février 1874

Mon Révérend Père,

Je ne sais si vous vous rappelez le Séminariste qui, lors de votre passage à Coutances, eut l'heureux honneur de vous entretenir assez longtemps, de vous servir la messe et de recevoir la Ste Communion de vos mains. Ce Séminariste, c'est lui qui vous écrit aujourd'hui. Comme vous l'aviez chargé de faire la Propagande à votre place, alors que l'autorité vous avait fermé la bouche, il se croit en devoir de vous communiquer les résultats obtenus en même temps qu'il se propose de vous demander encore quelques renseignements pour ses confrères et pour lui.

Et d'abord, mon Révérend Père, j'ai eu soin de faire circuler en tout sens vos notices, avec cette épigraphe : "De la part du R.P. Horner, v.-préfet apostolique du Zanguebar" et puis : "Haec lege et meditare...". On a lu, et j'ai des preuves qu'on a médité. Car si le Saint-Esprit n'a pas immédiatement et irrévocablement décidé tout le monde à s'en aller chez Lui, dans la Compagnie qui porte son nom et qui jouit de sa protection spéciale, je connais au moins cinq ou six de mes Confrères (je dis au moins et avec raison) qui pensent très sérieusement à l'Afrique et à votre Congrégation. Je viens de parler à un ami, M. Costil, qui compte bien être

87. A. LE ROY, Lettre au père Schwindenhammer, 3 avril 1874, Arch. CSSp, 5B 1.3.
88. A. LE ROY, Lettre au père Schwindenhammer, 20 février 1875, Arch. CSSp. 5B 1.3.

missionnaire un jour et missionnaire chez vous : il est vrai que l'évangélisation des Noirs l'effraye, mais ces frayeurs tomberont, et l'idée restera pour se réaliser bientôt. Il y a aussi mon voisin de classe, et d'autres que je sais, et d'autres peut-être que je ne sais pas... Ainsi vous le voyez, mon Père, votre voyage n'a pas sans doute été aussi infructueux que vous l'auriez pu croire. Et du reste, quand même ceux que je viens d'indiquer ne vous iraient pas, je connais au moins quelqu'un qui a fort espoir de voir Langonnet aux vacances prochaines : si vous voulez savoir le nom de celui-là, vous n'avez qu'à regarder à la fin de ces lignes.

Mais j'ai dit que j'avais des éclaircissements à vous demander, par exemple :

1° Quel est le genre de vie du missionnaire en Afrique et aux Colonies [en marge : aux colonies anglaises] ? Se borne-t-on sur la côte africaine occidentale, à la seule instruction des enfants ?..

2° Les missions de cette même côte occidentale sont-elles assez prospères ? Il est bien évident que la moisson est grande, mais est-il aussi vrai qu'elle est mûre ?

3° Lequel vaut mieux de vous aller le plus tôt possible ou d'attendre encore quelques temps, un an, deux ans, etc...

4° Quand mon Directeur aura donné sa sanction finale, qu'aurai-je à faire pour agir le plus directement et le plus sûrement qu'il se pourra ? Écrire immédiatement au T.R.P. Supérieur Général ? Qu'aurai-je à fournir en me présentant à votre porte ?

Après avoir formulé toutes ces questions, il me reste à vous demander enfin, mon Révérend Père, de la part de M. Vilquin si le P. Pellerin est encore à Langonnet. M. Vilquin est l'ancien élève de Langonnet dont vous m'avez parlé. Je lui suis redevable de beaucoup de renseignements sur cette maison et sur votre compagnie dont il a conservé toujours et conservera, dit-il, le plus excellent souvenir : il m'a prié de vous faire cette question de sa part, et je la fais...

Je relis pour la seconde fois le récit de votre voyage à la côte orientale de la Grande Terre (1866) ; je ne connais ici qu'un exemplaire de cet ouvrage, qui, je le sais, pourrait déterminer quelques vocations. Si la chose ne vous était pas trop difficile, je vous prierais de m'en envoyer un second exemplaire en m'indiquant son prix que je vous expédierais, à vous ou à M. Gaume.

Adieu ! mon Révérend Père... Puissé-je vous revoir chez les Nyamouézi ! En attendant, heureux voyage et grand succès ! Que le bon Dieu bénisse vos travaux et qu'il les récompense par une éternité de repos et de bonheur. Amen et merci.

Alexandre Leroy
clerc tonsuré au gd s. de C.

Il s'agit d'une lettre de 4 pages, rédigée sur papier quadrillé, avec soin, et avec une belle écriture lisible et sans rature. Une lecture attentive de ce document nous apprend beaucoup sur son auteur.

Le discours est construit et dynamique. Plusieurs phrases annoncent déjà, par leur balancement recherché, l'orateur et l'écrivain. Par le style quelque

peu ampoulé de cette lettre, Alexandre Leroy donne à celle-ci, un caractère officiel. Cette lettre est à un moment clé de son existence : elle marque pour lui un nouveau point départ.

À l'Abbaye de Langonnet [89] dans le Morbihan, se trouvaient, à l'époque, le petit et le grand scolasticat de la congrégation du Saint-Esprit. Alexandre est précis dans son « espoir », puisqu'il fixe une date proche : les « prochaines vacances » donc tout au plus, dans cinq mois. Il se plaît à créer un relatif suspens sur l'identité de ce « quelqu'un » en invitant son correspondant à lire jusqu'au bout de la lettre. Alexandre a, d'ailleurs, des éclaircissements à demander et, pour de faire il a numéroté ses paragraphes :

1°) Le premier point porte sur « le genre de vie du missionnaire en Afrique et aux colonies ». Alexandre a rajouté en marge la mention « aux colonies anglaises » ; il ne se limite pas aux seules colonies françaises. Et autre question : « se borne-t-on sur la côte africaine occidentale à la seule instruction des enfants ». La façon de poser la question, avec les expressions « se borner » et « la seule instruction des enfants » montrent qu'Alexandre cherche autre chose. Par la suite, sa "hantise" sera d'être nommé professeur dans un collège ; et c'est pourtant ce qui lui arrivera avant d'être missionnaire au Zanguebar en 1881.

2°) Le deuxième point touche les missions de la côte occidentale, en général, « Sont-elles assez prospères ? » et la Mission en particulier : « Il est bien évident que la moisson est grande, mais est-il aussi vrai qu'elle est mûre ». Cette phrase se réfère à deux passages évangéliques, à deux paroles de Jésus à ses disciples, d'où le « il est bien évident ». La première dans l'évangile de Matthieu, à propos des foules sans berger : « La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux ; priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson [90] » ; la seconde dans l'évangile de Jean, s'adressant aux disciples après l'entretien avec la Samaritaine : « Levez les yeux et regardez ; déjà les champs sont blancs pour la moisson [91]. » Le moment est-il venu pour Alexandre de partir en Afrique comme missionnaire ?

89. L'Abbaye cistercienne de Langonnet, fondée en 1136, appartient aux spiritains à partir de 1856. Elle sera successivement ou parfois en même temps collège et scolasticat (1856-1903) ; maison de retraite (1903-1914) ; noviciat de clercs (1914-1919) ; école apostolique (à partir de 1927) ; scolasticat de philosophie (1940-45). Actuellement, l'abbaye est principalement une maison de retraite. Cf. J. ERNOULT, *op. cit.*, p. 355-357.

90. Mt. 9,37.

91. Jn 9,34.

3°) Le troisième point est plus personnel. Il concerne l'entrée d'Alexandre chez les spiritains avec un choix entre « le plus tôt possible » ou « attendre encore quelques temps ». L'expression « vous aller » souligne bien que pour Alexandre, le père Horner représente officiellement la congrégation du Saint-Esprit.

4°) Le quatrième point montre enfin que la décision d'Alexandre fera suite à un discernement avec son directeur spirituel, M. Dieudonné Marty ; c'est celui-ci qui donnera « la sanction finale ». Mais Alexandre semble ne pas douter un instant de l'avis de M. Marty : cet avis sera positif d'où les questions qui suivent. Quelles seront alors les démarches à effectuer « pour agir le plus directement et le plus sûrement qu'il se pourra ? ». S'il faut écrire au supérieur général, Alexandre est prêt. Question pratique : « Qu'aurai-je à fournir en me présentant à votre porte ? » Là encore le « votre porte » assimile le père Horner à la congrégation du Saint-Esprit.

Alexandre ne se lance pas à la légère. Il a déjà pris ses propres renseignements. Il tient à le dire au père Horner, à sa façon. Tout d'abord, il s'est informé sur le scolasticat de Langonnet, premier pas pour lui dans la formation missionnaire, grâce à un ancien de là-bas aujourd'hui à Coutances : un nommé Vilquin qui semble n'avoir pas tari d'éloges sur le père Horner. C'est de sa part, qu'Alexandre demande des nouvelles d'un missionnaire, le père Jean-Marie Pellerin [92], missionnaire à l'île Maurice. Ensuite, il s'est également documenté sur l'Afrique de l'Est. « Je relis pour la seconde fois le récit de votre voyage à la côte orientale de la Grande Terre. » Et il donne entre parenthèses la date de 1866. Effectivement en septembre 1866, le père Horner, arrivé à Zanzibar [93] en juin 1863 avec le père Baur [94], et les frères Félicien [95] et Célestin [96], à la demande de Mgr Maupoint [97], effectua un assez long voyage sur la côte est de l'Afrique pour choisir l'emplacement d'une œuvre sur le continent. Il fixera son choix sur Bagamoyo.

---

92. Jean-Marie Pellerin 1843-1908 : BG. t. 3, p. 229.

93. La mission du Zanguebar avait été fondée en décembre 1860 par l'abbé Fava, vicaire général de Mgr Maupoint. Les spiritains s'orientent comme premier acte d'évangélisation, vers la formation de jeunes esclaves rachetés. Les ateliers des Frères, « véritable collège technique avant la lettre », susciteront l'admiration du sultan.

94. Édouard-Étienne Baur (1835-1913), Arch. CSSp, *Biographies*, t. 5, p. 297.

95. Félicien Grüneisen (1838-1878) : BG, t. 11, p. 131 et p. 729.

96. Célestin Cansot (1840-1922) : BG t. 30, p. 603.

97. Armand-René Maupoint (1810-1871), né à Chinchutte-les-Tuffeaux (dioc. d'Angers), évêque de Saint-Denis de la Réunion de 1857 à 1871, délégué apostolique pour l'Afrique orientale.

En 1872, Mgr Gaume [98], qui avec ses frères dirige une maison d'édition religieuse à Paris [99], publie un récit de voyage du père Horner [100]. Cet ouvrage qui a pour but de faire connaître l'œuvre des missionnaires et le rôle civilisateur du christianisme, retrace l'histoire de la mission de Zanzibar, brosse un tableau de l'esclavage [101] et rapporte le projet du père Horner concernant la formation d'un clergé indigène. C'est le récit de ce voyage qu'Alexandre dit relire pour la seconde fois. La bibliothèque du séminaire en possède un exemplaire. Alexandre en est certain, la lecture de cet ouvrage suscitera des vocations ! C'est pourquoi, il en réclame un second au père Horner tout en se proposant de payer l'ouvrage soit au père Horner lui-même, soit aux éditeurs Gaume.

« Adieu ! mon Révérend père... ». La conclusion de la lettre est des plus solennelles avec la salutation finale faite d'un souhait du séminariste de revoir le missionnaire en Afrique, « Puissé-je vous revoir chez les Nyamouezi ! » Alexandre mentionne les Nyamouezi, peuple cher au cœur du père Horner. Le nom de ce peuple, appelé aussi Yéké, de l'actuel ouest tanzanien, signifie « peuples de la lune [102] ». Les Nyamwézi ont acquis une place prépondérante dans le commerce avec les Arabes de la côte. La traite des esclaves, organisée par les Nyamwezi de Tanzanie et les Arabes de Zanzibar, était prospère au Katanga. Leur chef le plus célèbre sera Msiri, roi de 1869 à 1891. Les caravaniers nyamwezi écoulaient le cuivre des mines du Katanga (Shaba) et ont créé ainsi une liaison entre l'Afrique centrale et Zanzibar. Cette population avait gagné depuis longtemps la sympathie du père Horner. Plusieurs d'entre eux participèrent à la construction de la mission de Bagamoyo et en particulier celle du dortoir des enfants [103]. La

98. Mgr Jean-Joseph Gaume (1802-1879). Les relations entre Mgr Gaume et le père Horner ont été traitées par Daniel Moulinet dans *Mémoire Spiritaine*, n° 7, 1er trimestre 1998, p. 108-126.

99. Gaume et Cie, éditeurs, 3 rue de l'abbaye, Paris.

100. Mgr J.- J. Gaume, *Voyage à la côte orientale d'Afrique pendant l'année 1866, par le R.P. Horner, missionnaire apostolique de la Congrégation du Saint-Esprit, supérieur de la mission de Zanzibar*, Gaume et Duprey, Paris, 1872.

101. Mgr Gaume qui avait envoyé de l'argent au père Horner pour le rachat d'enfants esclaves, publiera : J.-J. GAUME, *Suéma ou la petite esclave africaine enterrée vivante, Histoire contemporaine dédiée aux jeunes chrétiennes de l'ancien et du nouveau monde*, Gaume et Cie, Paris 1870.

102. J.-F. ADE-AJAYI et M. CROWDER, *Atlas historique de l'Afrique*, Éd. du Jaguar, Paris, 1988, 2e éd., p. 90.

103. L.-A. RICKLIN, *La mission catholique du Zanguebar. Travaux et voyages du R.P. Horner*. Gaume, Paris, 1880, p. 259.

première mission fondée après celle de Bagamoyo, sera en 1878, celle de Mhonda, précisément chez les Nyamwezi. Cette fondation sera l'œuvre des pères Strebler et Machon. Le père Horner, malade, ne pourra s'y rendre pour bénir la chapelle en juin 1879.

Cette lettre ne peut que nous inspirer quelques réflexions sur la personnalité de son auteur. Une première lecture aurait pu nous la faire résumer en quelques mots : « Un séminariste écrit depuis le séminaire de Coutances, à un missionnaire spiritain du Zanguebar, le père Horner, pour d'une part, l'informer des résultats de la mission de propagande, que celui-ci lui avait confiée lors de son passage, et d'autre part, lui poser quelques questions ». Une lecture plus approfondie nous fait percevoir un tout autre motif à cette lettre : « Alexandre Leroy, clerc tonsuré, donc incardiné au diocèse de Coutances, annonce au père Horner, considéré par lui comme le représentant officiel de la congrégation du Saint-Esprit, qu'il veut entrer dans cette congrégation pour partir en Afrique de l'Est, et qu'il s'est informé sur la mission là-bas et sur le parcours de formation pour y parvenir. » Le style très respectueux de cette lettre vise à montrer au père Horner qu'il se considère comme le fruit de son passage à Coutances. Alexandre attend donc une démarche de la part du père Horner. Le qualificatif "tonsuré" dans la signature de la lettre montre que son auteur a franchi une étape dans l'appartenance diocésaine et qu'une démarche est à effectuer auprès de l'évêque de Coutances, démarche qu'Alexandre perçoit déjà difficile. Après avoir donné à Coutances des preuves de sa "fougue missionnaire", Alexandre n'attend plus que le feu vert de son directeur spirituel. Autre preuve de son attachement à la congrégation du Saint-Esprit – il se considère déjà spiritain ! – il joint à sa lettre, un petit portrait de Libermann dessiné par lui à la plume, et au dos duquel il écrit : « Au R.P. Horner, v.-préfet apostolique du Zanguebar, petit souvenir d'un bas-normand. Alexandre Leroy gd séminaire de Coutances ».

L'intéressant échange de correspondance de l'année 1874

Sans attendre la réponse du père Horner — il ne lui écrira qu'une brève lettre deux mois plus tard —, Alexandre, sur les conseil de M. Marty, s'adresse le 3 avril, directement au supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, le père Ignace Schwindenhammer [104]. Cette lettre, il l'écrit le

104. A. LE ROY, Lettre au père Schwindenhammer, Arch. CSSp. 5B1. 3. 1 (2).

jour du Vendredi saint ; il le précise en en-tête. Le choix de la date n'est pas anodin. Le Vendredi saint est pour le Christ, le jour de son offrande, de son sacrifice, du salut de l'humanité par sa passion. Autant de termes qui résument la vocation d'Alexandre et que l'on retrouve tout au long de sa correspondance et de ses divers écrits. Il se présente à lui et lui fait part de son parcours personnel. « Je me suis toujours senti poussé vers les missions et aujourd'hui, jour béni entre tous les jours de ma vie, mon Directeur, au nom de Dieu, après avoir prié et sérieusement réfléchi, m'a dit de me présenter à vous. » Sa lettre rappelle qu'il a fortement songé à entrer aux Missions Étrangères de Paris malgré une première rencontre avec le père Le Belley. Mais c'est son entrevue avec le père Horner qui a emporté sa décision en direction des spiritains : « Tout à coup, le R.P. Horner arrive ici et l'on dirait pour moi seul, puisque seul j'ai eu le bonheur de lui parler. L'entretien que j'ai eu avec lui m'a retourné vers vous, et c'est pourquoi… je sollicite mon admission à la Congrégation que vous dirigez. » Il lui parle de sa santé : « Je ne sens jamais la fatigue et je me trouve physiquement très capable de faire un missionnaire. » Il lui demande également de lui tracer une ligne de conduite vis-à-vis de son évêque, Mgr Bravard, qui « ne laisse pas très aisément s'en aller ses chers séminaristes ; et il est au moins probable que de ce côté-là j'aurai à vaincre plus d'une difficulté, le P. Horner pourrait vous en dire quelque chose… » Et la lettre se termine : « J'attends sous quelques jours votre réponse où vous voudrez bien me dire si d'abord vous m'acceptez, quand et à quelles conditions, en un mot, après que vous m'aurez reçu, si vous me recevez, que me restera-t-il à faire ? »

Le lendemain, 4 avril, Alexandre se tourne en direction du père Marcellin Collin [105], assistant du père Schwindenhammer, pour se présenter à lui. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre, mais celle qu'il lui écrit dix jours plus tard, le 14 avril, en réponse, nous fait entrevoir son contenu. Il se présente à lui, lui dit que sa santé est moyenne et fait sa demande d'admission dans la congrégation du Saint-Esprit. Entre le 4 et le 14 avril, arrive la réponse du père Collin. Il adresse à Alexandre une notice et un prospectus sur la congrégation ; il lui fait part des conditions d'admission et requiert l'avis du supérieur du séminaire de Coutances.

Le 14 avril, Alexandre écrit à nouveau au père Collin, et joint une seconde lettre pour le père Schwindenhammer. Au père Collin, il adresse ses

105. Marcellin Collin (1818-1904) s'occupe de la correspondance à l'administration générale.

remerciements pour les informations communiquées. « Je renouvelle ma demande d'admission dans une lettre spéciale que vous trouverez ci-jointe et que vous aurez la bonté de présenter au T.R. Père Supérieur Général de Votre Congrégation. » Il lui fait part de ce qui s'est passé depuis sa dernière lettre. Il est allé voir le supérieur du séminaire. « Il m'a répondu qu'un certificat lui paraissait actuellement inutile et que, lorsque je partirais, il m'en délivrerait un dont mes "supérieurs se contenteront très certainement". En outre, il m'a ordonné d'ajouter ici que "je présente des garanties plus que suffisantes". C'est peut-être élogieux à l'excès, mais c'est textuel. » Autre visite rendue, celle faite, sur les conseils de M. Marty, au médecin du séminaire pour une consultation : « Je ne vois dans votre santé nul empêchement », s'entend-il répondre. Alexandre souligne toutefois quelques difficultés concernant le trousseau à fournir pour Langonnet. Il n'est pas sûr de pouvoir tout réunir et craint un refus de sa famille. Il redit attendre une réponse du père Horner et se permet d'insister : « J'ose encore vous demander, mon révérend Père, de hâter les choses autant qu'il vous sera possible : j'ai soif de votre Société, et je vois avec impatience arriver le moment où je pourrai finalement mettre à exécution une idée qui remplit depuis tant d'année mon esprit et mon cœur. »

La lettre du même jour, destinée au père Schwindenhammer est quant à elle, des plus brèves. La raison de cette lettre est claire : « Je renouvelle ma demande d'admission dans la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. » Alexandre joint à cette lettre un mot de recommandation de M. Marty qui écrit : « J'ose espérer [...] qu'en lui ouvrant les portes de votre maison vous lui fournirez un moyen de sanctification personnelle et de zèle pour le salut des âmes, en rapport avec ses aptitudes et ses besoins. »

La lettre adressée au père Schwindenhammer est annotée le 20 avril, par le père Collin : « Accepté dès qu'il aura l'autorisation de Mgr ou de M. le Sup. » Quelques jours auparavant, le 16 avril, le père Horner a répondu à son correspondant [106], en s'excusant de son retard : « Je ne suis rentré à Paris que depuis quelques jours. C'est ce qui vous explique la raison pour laquelle votre lettre est restée sans réponse et c'est ce qui m'excuse largement. » Et, après quelques conseils, il ajoute : « Maintenant laissez-moi, cher Abbé, vous féliciter de tout mon cœur pour la voie que vous ouvrez à d'autres auxquels vous allez montrer le chemin du sacrifice, de l'abnégation et du dévouement apostolique. Vous serez les prémices d'un diocèse, et votre exemple pourra peu à peu entraîner les cœurs généreux à s'exiler volontairement pour voler

106. Arch. CSSp. 5 B 1.3.

au secours d'âmes abandonnées, qui n'ont pas encore abusé de la grâce. » C'est le père Collin qui transmet la lettre du père Horner, en y joignant la sienne [107], contenant des détails pratiques et concluant : « Regardez-vous comme admis dès maintenant et allez à N.D. de Langonnet aussitôt que vous aurez la permission soit de Mgr l'évêque, soit de Monsieur le Supérieur du Gd Séminaire de Coutances. »

Alexandre est donc enfin admis à entrer au scolasticat de Langonnet. Restent pourtant encore pour lui deux étapes à franchir, et non des moindres : tout d'abord parler de tout cela à son évêque et ensuite, avertir ses parents.

Dans la seconde quinzaine du mois d'avril, Alexandre tente de rencontrer Mgr Bravard mais « un voyage que fit sa Grandeur et une très grave maladie qui la retint à Sens m'obligèrent à retarder ». Dès le retour de l'évêque à Coutances, il lui écrit et, huit jours plus tard, se rend chez lui. « Je fus relativement bien reçu, mais je n'obtins point la permission que je sollicitais. » Une seconde fois, il lui écrit pour lui exposer les motifs de son choix et lui demander un nouveau rendez-vous. « Après m'avoir offert de m'envoyer aux Missions Africaines de Lyon, à Picpus, aux Missions Étrangères, après m'avoir dit que les Pères du S. Esprit de votre Séminaire français à Rome sont quelque peu exaltés (sans doute pour l'ultramontanisme, ce qui pour moi est une recommandation), Mgr m'accorda de quitter son diocèse quand et comme je voudrais, me donna sa bénédiction et me dit quelques bonnes paroles sur la sainteté de la vie religieuse [108]. » Il semblerait qu'entre temps, M. Marty ait joué de son influence auprès de l'évêque de Coutances pour que celui-ci accepte la décision de son séminariste. En mai, Alexandre reçoit les ordres mineurs.

Le 21 juin, il s'adresse au père Collin [109] : beaucoup de choses se sont passées depuis sa dernière lettre. Et tout d'abord sa visite à Mgr Bravard : « Je voulais, avant de vous écrire, avoir de Mgr de Coutances, la permission de suivre en liberté ma vocation. » Alexandre donne de son entrevue un compte rendu très irénique. Il parle de Mgr Bravard en termes des plus mesurés : « Je dois dire que si Mgr ne permet pas très facilement, ce n'est pas qu'il soit hostile aux missions, mais c'est qu'il se figure que tel ou tel n'a pas de vocation sérieuse, et puis il faut ajouter qu'il reçoit chaque année un nombre considérable de ces sortes de demande. » En tous cas, la première

107. Arch. CSSp. 5 B 1.3.
108. A. LE ROY, Lettre au père Collin, 21 juin 1874, Arch. CSSp, 5B1.3.
109. A. LE ROY, Lettre au père Collin, 21 juin 1874, Arch. CSSp, 5B1.3.

difficulté pour Alexandre a été surmontée. Il a l'accord de son évêque. Reste à annoncer la nouvelle à sa famille. « Maintenant que je vous appartiens, mon révérend Père, je vais m'occuper de me rendre au lieu que vous m'avez désigné et pour cela, d'obtenir auparavant le consentement de ma famille. Mais comme les vacances vont commencer dans huit jours, je vous demande la permission de les passer pour la dernière fois chez mes parents afin de les préparer au grand sacrifice qu'ils ne connaissent encore qu'imparfaitement et que je leur imposerai bientôt. » Il annonce sa venue à Langonnet dans la dernière ou l'avant-dernière semaine de septembre. Il emportera avec lui vêtements, livres, actes de naissance et de baptême et certificat du supérieur du séminaire. Le 25 juin, le père Collin annote cette lettre, en résumant le contenu de sa propre réponse : « 1° Satisfaction, 2° Lettre d'admission, 3° Petite Vie du Vénérable Père ».

En juillet, le séminariste rejoint sa famille à Saint-Aubin de Terregate. C'est de là que, le 9 juillet, il écrit au père Collin. Il lui explique que sa situation familiale n'est pas des plus simples. Ses parents ont appris sa décision avant même qu'il ne leur en parle, mais ils pensent qu'il ne mettra pas ce projet à exécution. « J'ai eu dernièrement à soutenir un rude assaut. Si pareilles scènes se renouvelaient par trop souvent peut-être me feraient-elles avancer mon départ pour N.D. de Langonnet. » Il termine sa lettre en renouvelant sa confiance en la Vierge. « J'attends tout de la bonne Vierge : c'est elle qui m'a guidé jusqu'ici comme une véritable mère ; elle ne voudra pas me laisser au milieu du chemin [110]. » Le père Collin annote cette lettre le 13 juillet : concernant les difficultés familiales d'Alexandre, ce dernier peut rejoindre Langonnet dès qu'il le souhaitera.

Le 26 août, Alexandre reçoit une lettre de M. Bizon, supérieur du séminaire de Coutances : « Je regrette et nous regretterons tous votre départ du Séminaire de Coutances, mais puisque le Grand Maître vous appelle ailleurs et vous destine à une vocation meilleure et plus utile à Sa Gloire, nous sommes heureux comme vous et avec vous. »

À cette lettre est joint un certificat : « Je soussigné, Supérieur du Séminaire de Coutances, certifie que Mr Alexandre Leroy a passé deux années dans notre établissement et que par sa régularité, son bon esprit, sa piété et ses talents, il nous a donné lieu d'espérer et de croire qu'il serait un jour un prêtre édifiant et très utile à l'Église de Dieu. »

Reste encore à obtenir le consentement final de sa famille. Alexandre

---

110. A. LE ROY, Lettre au père Collin, 9 juillet 1874, Arch. CSSp, 5B1.3.

compte pour cela, profiter de ses vacances d'été à Saint-Aubin-de-Terregatte. Il écrira dans *Mes souvenirs*, en parlant de sa mère : « Le 7 septembre dans la soirée, je l'accompagnai à Saint-Aubin où elle alla se confesser, comme moi-même pour la communion du lendemain, fête de la nativité de la sainte-vierge. En rentrant, je crus le moment favorable et lui dit que, depuis longtemps, je pensais aux Missions… le coup était porté ; je n'insistai pas. Je pouvais parler plus librement à ma grand-mère, femme d'une foi antique, et qui me fut alors d'un grand secours. Mon bon curé de Saint-Sénier, évidemment prié d'intervenir, s'acquitta de son mieux de sa mission. Naturellement, sans résultat [111]. » La famille s'affole. Il faut dire qu'à l'époque partir en tant que missionnaire signifiait partir sans idée de retour, affronter des climats meurtriers et risquer le martyre. Cette image restera dans les mentalités assez tard puisque « sur 900 spiritains morts en terre d'Afrique des origines à 1934, 530 n'avaient pas atteint leur quarantième année [112] ». Alexandre se montre pourtant déterminé dans son choix et finalement sa famille ne s'y oppose pas.

Quelques jours plus tard, il quitte Saint-Aubin, pour se rendre, très certainement par le chemin de fer, en pèlerinage à Lourdes [113] où les pèlerins affluent depuis les apparitions de 1858. L'année précédente, en 1873, les assomptionnistes avait organisé le premier pèlerinage national. Le XIXe siècle français a été un grand siècle marial. La seconde moitié de ce siècle sera marquée par un important développement de manifestation de piété populaire liée à une spiritualité d'inspiration ultramontaine. À Lourdes, Alexandre se consacre à la Vierge Marie « qui la première porta le Sauveur à l'Afrique [114]. » « Lourdes où, après avoir remercié la Sainte Vierge de m'avoir, malgré mes nombreuses infidélités, guidé jusqu'à ce jour, je lui consacrai ce qui me restait de vie [115]. » Ce pèlerinage marquera l'ensemble de la vie d'Alexandre. Un an plus tard, il choisit comme nom de profession religieuse : Esprit-Michel de l'Immaculée Conception. En 1890, il mettra le mont Kilimandjaro sous la protection de la Vierge.

Ce pèlerinage ne dure pas plus d'une semaine : le 16 septembre, il est de retour à Saint-Aubin d'où il écrit au supérieur de Notre-Dame de Langonnet,

---

111. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 15.

112. G. CHOLVY et Y.- M. HILAIRE (sous la dir. de), *Histoire religieuse de la France, Géographie, XIXe-XXe siècle*, Éditions Privat, Toulouse, 2000, p. 170.

113. Cette même année 1874 est celle du premier pèlerinage des malades à Lourdes.

114. A. LE ROY, *À mon futur biographe*, Arch. CSSp, 5B1.7a4, p. 1.

115. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 16.

le père François-Xavier Libermann, pour l'avertir de sa prochaine arrivée ainsi que de celle de son compatriote Auguste Leclaire. Le ton de cette lettre est plus que solennel : « Tous deux se disposent et Dieu sait avec quel bonheur ! à vous aller dans la fin de la semaine prochaine ou dans le commencement de la suivante... Si donc, mon révérend Père, vous voulez bien ouvrir votre porte à ces deux pauvres recrues, moins dignes peut-être d'entrer en scolasticat qu'en pénitencerie, elles iront se mettre sous votre direction au temps qui leur a été marqué et dont elles viennent de vous instruire. » Le 19 septembre, le père François-Xavier Libermann lui répond qu'il est attendu au scolasticat pour le 26 du même mois de 1874...



Saint-Sénier-de-Beuvron : l'église avec son clocher typiquement normand.

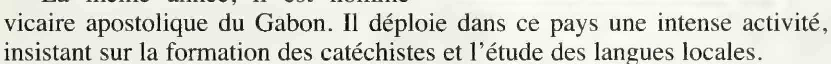
Qu’est devenu Alexandre Le Roy ?



Alexandre Le Roy entre en 1874, au scolasticat spiritain de Langonnet (Morbihan). Prêtre le 10 août 1876, il fait profession le 26 août 1877, et se retrouve professeur de rhétorique à la Réunion, puis à Cellule dans le Puy-de-Dôme, et à Pondichéry en Inde au Collège colonial. Enfin en 1881, il est envoyé en Afrique de l’Est, à la mission du Zanguebar où il passera dix ans. Sans y avoir de poste fixe, il se dépense de tous côtés.

Observateur ethnographique attentif du monde africain, il poursuit des travaux linguistiques et effectue de très nombreux voyages d’exploration. Écrivain de talent, ses nombreux récits de voyages illustrés par lui-même obtiennent un un vif succès en Europe. Très critique à l’égard de l’autorité coloniale allemande, il doit quitter le Zanguebar en 1892.

La même année, il est nommé

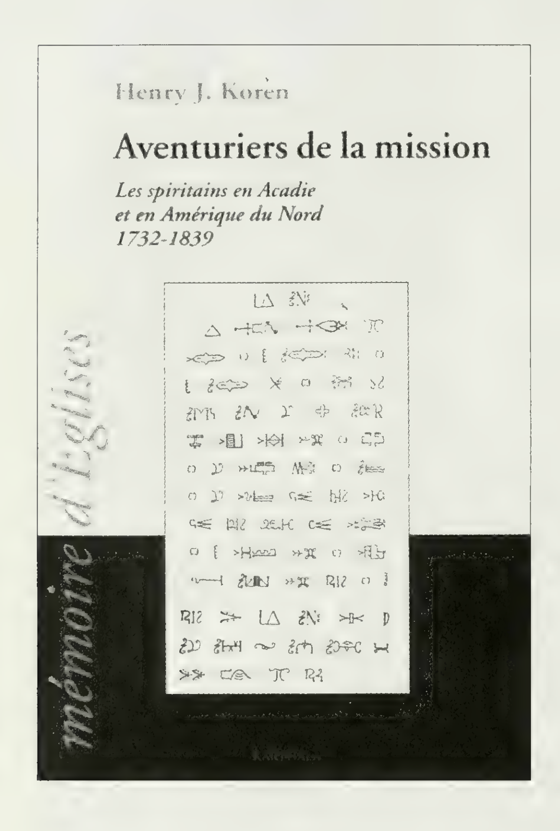


vicaire apostolique du Gabon. Il déploie dans ce pays une intense activité, insistant sur la formation des catéchistes et l’étude des langues locales.

Au Chapitre Général de 1896, il est élu quinzième supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit. Réélu en 1906 et en 1919, il développe en 30 ans de généralat, une activité étonnante qui conduit à une extension du domaine missionnaire de la congrégation et à de nombreuses nouvelles implantations dans le monde. Le rayonnement personnel de Mgr Le Roy — comme religieux et comme homme de science — est considérable aussi bien dans l’Église de France qu’à travers le monde.

En 1926, son état de santé le conduit à présenter sa démission de supérieur général. Sous sa direction, les spiritains étaient passés de 1 130 à 2 096 membres. Il meurt le 21 avril 1938, à 84 ans. Ses obsèques sont célébrées à Notre-Dame de Paris et il est inhumé à Chevilly.

Mémoire Spiritaine, n° 18, deuxième semestre 2003, p. 106 à p. 114.



Note de recherche sur l'édition française du livre de Henry J. Koren :

Aventuriers de la Mission. Les spiritains en Acadie et en Amérique du Nord 1732-1839

Luca Codignola *

Voilà un livre [1] qui ne manquera pas d'intéresser les spécialistes de l'histoire de l'Amérique du Nord et de l'histoire de l'Église catholique de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècles.

* Luca Codignola, professeur à l'Université de Gênes, est un spécialiste de l'histoire religieuse de l'Amérique du Nord. De lui, en français, on trouve : - (dir., avec Pierre HURTEBISE et Fernand HARVEY), *L'Amérique du Nord française dans les archives religieuses de Rome, 1600-1922*. Guide de recherche, Sainte-Foy (Québec), Éditions de l'IQRC, 1999, XI-202 p. Il fut l'un des intervenants au colloque tenu à l'Institut catholique de Paris (14-16 novembre 2002) : « Les spiritains : Trois siècles d'histoire missionnaire (1703-2003) ».

1. Henry J. Koren, *Aventuriers de la Mission. Les spiritains en Acadie et en Amérique du Nord 1732-1839*, éd. par Jean Ernoult cssp, et Paul Coulon cssp, Paris, Karthala, 2002, 207 p.

Publié pour la première fois en 1962 en anglais sous le titre *Knaves or Knights ? A History of the Spiritan Missionaries in Acadia and North America, 1732-1839* (Pittsburgh, Louvain, Duquesne University Press, 1962, 212 p.), il fut traduit en français dix-sept ans plus tard par une équipe de spiritains canadiens (Armand Larose, Henri Lestage et Antoine Mercier) sous le titre *Chenapans ou chevaliers ?* (Montréal, Maison Provinciale, 1979, IX-200 p.). Maintenant, les PP. Jean Ernoult et Paul Coulon, nous livrent une nouvelle édition, *Aventuriers de la mission*, qui a été « revue, adaptée et augmentée en lien avec l'Auteur ».

Malheureusement, l'auteur, le P. Koren lui-même, n'a vu son dernier ouvrage qu'à l'état d'épreuves et n'a pas eu le plaisir d'en feuilleter les pages ou d'apprécier l'illustration de la page de couverture, qui représente les Dix Commandements en écriture "micmac". Le P. Koren est décédé aux États-Unis le 8 février 2002, à 90 ans, peu après avoir signé la nouvelle préface pour la dernière édition de son livre. Celle-ci fut en effet datée de Bethel Park, en Pennsylvanie, le 27 mai 2001 (p. 14), à la fin d'une longue vie consacrée à la recherche et à l'enseignement. Comme l'écrivent les PP. Ernoult et Coulon dans leur avant-propos, le P. Koren, né au Pays-Bas le 12 décembre 1912, entré dans la congrégation du Saint-Esprit en 1931, étudia à l'Université Grégorienne de Rome et à la Catholic University of America de Washington, et enseigna ensuite dans plusieurs université américaines (p. 9).

Parmi les nombreux ouvrages du P. Koren, il faut au moins mentionner son édition des écrits du fondateur de la Congrégation (*The Spiritual Writings of Father Claude Poullart des Places, Founder of the Congregation of the Holy Ghost*, 1959), l'histoire générale de la congrégation, celle-ci publiée en français et en anglais à plusieurs reprises (*The Spiritans. A History of the Congregation of the Holy Ghost*, 1958 ; *Les Spiritains. Trois siècles d'histoire religieuse et missionnaire. Histoire de la Congrégation du Saint-Esprit*, 1982 ; *To the Ends of the Earth. A General History of the Congregation of the Holy Ghost*, 1983), et le dictionnaire biographique des spiritains d'Amérique du Nord (*A Spiritan Who Was Who in North America and Trinidad 1732-1981*, 1983). Pour une appréciation de sa vie et de sa carrière, nous invitons le lecteur à consulter l'article du P. Coulon, "Henry J. Koren (1912-2002), universitaire et historien de la congrégation du Saint-Esprit", *Mémoire spiritaine*, n° 15, 1er semestre 2002, p. 135-150, qui parut peu après la mort du P. Koren.

Aventuriers de la mission se compose de six chapitres de différentes longueur. Le premier traite des débuts de la congrégation et du séminaire du

Saint-Esprit, ainsi que des origines des missions spiritaines en Amérique du Nord et de la nature des relations entre les spiritains et le célèbre Pierre de La Rue, abbé de L'Isle-Dieu (1668-1779). Ce dernier fut pendant longtemps le responsable (*aumônier*) des missions françaises et grand vicaire à Paris de l'évêque de Québec. Ce chapitre est très intéressant. Nous y apprenons que notre difficulté de définir et même de reconnaître les missionnaires spiritains en Amérique du Nord est fondée sur une confusion des rôles qui remonte aux origines de la congrégation elle-même. En effet, il ne faut pas oublier que la congrégation fut dès sa fondation et continua d'être une communauté de prêtres diocésains, et non pas un ordre régulier tel qu'à l'époque on définissait ces organismes. Au début, le P. Koren l'explique, les spiritains proprement dits ne comprenaient que les professeurs et les directeurs des séminaires de Paris, de Meaux et de Verdun, mais bientôt on eut tendance à appeler "spiritains" les prêtres qui avaient étudié dans leurs séminaires. « Bon nombre d'entre eux se joignent au clergé diocésain de France ou entrent dans une congrégation religieuse. Pour eux, le nom de spiritains n'évoque qu'un vague souvenir de leur temps de séminaire. C'est avec plus de justesse que le terme s'applique aux prêtres formés au séminaire du Saint-Esprit de Paris et mis à la disposition des autorités ecclésiastiques pour les missions lointaines [2] de l'Occident » (p. 17).

Le premier chapitre nous montre pourquoi, en 1752, la Couronne de France choisit la congrégation du Saint-Esprit pour fournir et gérer les missionnaires pour les missions lointaines. Il explique aussi l'évolution de ses rapports avec le séminaire des missions étrangères (qui jouissait par exemple de relations privilégiées avec le séminaire de Québec), et spécialement le rôle fondamental joué par l'abbé de L'Isle-Dieu (p. 30). C'est surtout à ce dernier, pendant les supériorats de Louis Bouïc (1684-1763) [3] et de François Becquet (1705-1788), et avec leur appui, qu'il faut attribuer un certain virage dans la vocation de la congrégation, qui, surtout à partir de 1770, « cesse de se confiner dans les œuvres d'éducation et s'engage dans l'apostolat direct », bien qu'il faudra attendre la période après 1848 pour voir la majorité des spiritains s'orienter vers les missions (p. 19). Soit dit en

---

2. En Amérique et en Extrême-Orient (dans ce dernier cas, avec passage obligé par les missions étrangères de Paris).

3. En fait, le premier départ d'un "spiritain" pour l'Extrême-Orient eut lieu en 1733, donc juste avant que l'Abbé de L'Isle-Dieu soit nommé (en 1734) vicaire général de l'évêque de Québec.

passant, comme il a été remarqué par plusieurs intervenants lors du colloque "Les Spiritains : trois siècles d'histoire missionnaire (1703-2003) " qui s'est tenu à Paris du 14 au 16 novembre 2002, il est bien fâcheux de s'apercevoir qu'il n'existe aucune monographie scientifique sur l'abbé de L'Isle-Dieu, pourtant un personnage clef dans l'histoire de l'Église catholique française pendant un demi-siècle. Le P. Koren, lui-même, relève que, par exemple, l'inventaire de la correspondance de l'abbé, publié en 1935-1938, reste « la source la plus importante pour l'histoire des spiritains en Acadie au XVIIIe siècle » (p. 190).

Le deuxième chapitre traite des missions acadiennes et de celles auprès des autochtones entre 1735 et 1772, Nous y trouvons non seulement des grands événements de l'histoire de l'Amérique du Nord, tels que le "Grand Dérangement" des Acadiens (1755-1763) et la conquête du Canada (1760-1763), mais aussi les grands noms de l'activité missionnaire "spiritaine", voire Pierre-Antoine-Simon Maillard (1710-1762) et Jean-Louis Le Loutre (1709-1772). La présence des spiritains était de toute importance. En 1756, lors de la conquête britannique de Fort Beauséjour, sur huit missionnaires en Acadie, cinq ou six étaient membres de la congrégation (p. 60-62). Ce chapitre, il faut l'avouer, ne nous apporte pas grande chose sur l'histoire de cette période et même sur les spiritains, sauf pour le fait que les informations sur ces derniers sont maintenant résumées dans un seul livre, au lieu d'être éparpillés dans plusieurs livres et articles. (Nous reviendrons plus bas sur l'utilisation des sources secondaires.)

Le troisième chapitre, très court (sept pages de texte), est consacré à la petite mission de Saint-Pierre et Miquelon, pendant les trente ans de son existence, de 1763 à 1793. Ce chapitre, contrairement à celui qui le précède, est très original et intéressant. Cette mission fut entièrement gérée par la congrégation, bien que seulement la moitié des huit prêtres qui y s'y rendirent furent des spiritains. Les seuls travaux historiques dignes de ce nom publiés jusqu'à cette date ont été les petits livres d'Albert David, CSSp (1871-1939), *Les Îles Saint-Pierre et Miquelon, 1820-1920. Un centenaire d'apostolat* (1928), et surtout de Jean-Yves Ribault, *Histoire des îles Saint-Pierre et Miquelon. Des origines à 1814* (1962), et *Histoire des Îles Saint-Pierre et Miquelon. La vie dans l'Archipel sous l'Ancien Régime* (1962). Curieusement, le P. Koren ne parait pas les connaître, parce qu'il le ne les mentionne nulle part.

Le quatrième chapitre est en effet la suite du deuxième, et nous conduit de 1772 à 1819. Il y est surtout question de l'activité de Joseph-Mathurin

Bourg (1744-1797), un Acadien qui avait été envoyé en France au moment de la déportation des Acadiens et qui fut le supérieur des missions de la Nouvelle-Écosse auprès des Acadiens et des autochtones jusqu'à sa mort. Jean-Baptiste Bro (1743-1824), Thomas-François Le Roux (1730-1794) et François Lejamtel (1757-1835), furent d'autres importants missionnaires de langue française dans la région maritime. Le premier était, lui aussi, originaire d'Acadie. Le deuxième, au contraire, ne paraît pas avoir été un ancien élève des spiritains. Comme le deuxième chapitre, celui-ci n'est pas très original et il ne fait que faciliter le repérage de données sur les membres de la congrégation du Saint-Esprit, sans rien y apporter de nouveau.

Le cinquième chapitre traite, de façon sommaire, l'activité des spiritains dans la région de Québec, de 1732 à 1835. Voilà un autre chapitre qui, bien que très bref (12 pages), est très utile, parce qu'il est sous l'égide directe de l'évêque de Québec, et dans des institutions tels que le séminaire de Québec, mais on y est moins a l'aise dans l'identification des spiritains. Les pages que l'auteur consacre à René-Jean Allenou de La Ville-Angevin (1687-1753), qui fut à Québec de 1741 jusqu'à sa mort, et à son conflit avec l'évêque, Henri-Marie Dubreil de Pontbriand (1708-1760), sont très intéressantes, bien qu'elles rapportent des faits connus surtout à travers le vol. III de la vieille synthèse de l'abbé Auguste-Honoré Gosselin (1843-1918), *L'Église du Canada depuis Monseigneur de Laval jusqu'à la Conquête*, III : *Mgr de Pontbriand* (1914). La période de Mgr de Pontbriand reste une des moins étudiées dans l'histoire de l'Église catholique du Canada. À ma connaissance, il n'y a presque rien de nouveau après la thèse de maîtrise de Claudette Lacelle, *Monseigneur Henry-Marie Dubreil de Pontbriand : ses mandements et circulaires* (1971), jamais publiée.

Le sixième et dernier chapitre rapporte les activités des spiritains dans le territoire actuel des États-Unis, en Guyane et dans les Îles Vierges, de 1794 à 1839. Il s'agit là surtout de suivre la carrière de certains individus qui avaient abandonné la France à la suite des vagues des milliers de "prêtres émigrés", dont quelques dizaines étaient arrivés en Amérique du Nord. On y traite ici de spiritains comme Mathieu Hérard (1763-1839), Jean-François Moranvillé (1760-1835), et Charles Duhamel (1759-1818), ce dernier, à ne pas confondre avec le capucin Benjamin Duhamel († 1777), qui fut grand-vicaire du vicaire apostolique de Londres à la Grenade. On y traite aussi d'un missionnaire aventurier et controversé tel que le trappiste Francis Jeremy O'Flynn (1788-1831). C'est là, probablement, le meilleur chapitre du livre du point de vu de la contribution à l'innovation et à la recherche.

Le livre se termine avec un répertoire biographique des spiritains [4] qui furent actifs dans le continent américain, établi et traduit par Gérard Sireau, CSSp, à partir du répertoire du P. Koren publié en 1983, mentionné plus haut. Il s'agit d'une liste de vingt-quatre spiritains, qui sera très utile aux nombreux chercheurs qui ne jouissent pas d'accès facile au *Spiritan Who Was Who*. Nous pourrions la réviser surtout par rapport à François-Xavier Paradis, qui était né à Paris le 28 janvier 1735 (et non pas vers 1742), et à Jean-Baptiste Lejamtel, qui ne s'appelait pas "de La Blouterie", celle-ci n'étant qu'une spécification de son lieu de naissance, peut-être un hameau près de Granville, en Normandie. Il s'agit là d'un instrument de travail qui est le meilleur à notre disposition, et qui améliore non seulement l'ancienne liste de l'abbé Cyprien Tanguay (1819-1902), *Répertoire général du clergé canadien par ordre chronologique depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours* (1868), mais aussi l'ouvrage très récent de Louis Pelletier, *Le clergé en Nouvelle-France. Étude démographique et répertoire biographique* (1993). L'aspect typographique est de qualité. J'ai noté vingt-six coquilles typographiques, mais nulle d'importance.

Il s'agit, donc, d'un livre qui ne doit manquer ni dans la bibliothèque ni dans les bibliographies de tout et toute spécialiste de l'histoire de l'Église catholique en Amérique du Nord et de l'histoire de la congrégation du Saint-Esprit. D'ailleurs, les trois éditions de cet ouvrage témoignent d'un intérêt constant. Ceci dit, et justement à cause de son succès passé et de son utilisation certaine à l'avenir, il ne faut pas passer sous silence certaines faiblesses de l'ouvrage, en vue de servir de guide aux chercheurs. L'origine de la plupart de ces faiblesses, est le fait que *Aventuriers de la missions*, en dépit de ses ré-éditions, est un livre qui a été conçu et écrit surtout pendant les années 1950, et qui n'a pas subi de variations importantes dans les éditions de 1979 et 2002.

Il faut le remarquer dès le début, Le P. Koren est un historien et un chercheur très soigneux et de grande honnêteté intellectuelle. Son effort d'aller aux sources est remarquable. Son affirmation, selon laquelle, « partout où l'exigeait l'importance de la question (en particulier le chapitre relatif à l'Acadie), nous avons utilisé les sources originales », est aisément vérifiable dans ses notes de bas de page et dans sa bibliographie. Le P. Koren arrive à se plaindre du fait qu'il aurait voulu avoir accès aux sources utilisées par

4. Certains étant membres de la congrégation du Saint-Esprit, d'autres étant "spiritains", anciens du séminaire du Saint-Esprit.

l'historien américain du dix-neuvième siècle, Bernard U. Campbell, mais malheureusement l'épouse de ce dernier, après sa mort, avait brûlé tous les papiers de l'historien (p. 129). Finalement, pour ce qui est des Archives Nationales (Paris), il avoue qu'il a travaillé « principalement à partir des transcriptions canadiennes » (p. 190). En outre, le P. Koren se déclare incapable de résoudre son grand problème historiographique : voire jusqu'à quel point les missionnaires français en Acadie pouvaient justifier d'agir en "patriotes", c'est-à-dire à inciter leurs ouailles à la violence contre les Anglais envahisseurs et en faveur « des revendications et aspirations coloniales de la France » (p. 88). Il le dit clairement dès le début de son ouvrage : « Il serait vain de penser que ce travail puisse clore deux siècles de controverses » (p. 13).

Et pourtant, les préjugés du P. Koren en faveur de la France et contre l'Angleterre ressortent de toute évidence malgré l'effort d'objectivité de l'historien lui-même. Le Loutre reste un « prêtre et [... un] patriote » (p. 49) qui met « en garde contre les dangers de se rallier à la cause anglaise » (p. 54). Thomas Pichon (1700-1781) n'est qu'un « traître français » (p. 55) qui reçoit une « pension digne d'un traître » (p. 59). La déportation des Acadiens est définie d'« atroce tentative de génocide » (p. 59). L'évêque de Québec, Jean-Olivier Briand (1715-94), est un « grand anglophile » qui « n'hésita même pas à ordonner de mentionner au canon de la messe le nom du roi d'Angleterre » (p. 86).

Le P. Koren partage aussi les préjugés de son époque envers les autochtones. Dans notre époque du "politiquement correct", qui encore oserait qualifier les autochtones de « féroces enfants de la forêt » (p. 36), « [t]oujours sauvages, [qui] gardent leurs instincts guerriers et leurs coutumes barbares » (p. 41), dont « [l]'unique espoir reposait dans un changement progressif » causé par les missionnaires (p. 41). Qui encore expliquerait la façon d'agir des autochtones du XVIIIe siècle avec une affirmation du jésuite Paul Le Jeune (1592-1664) qui remonte aux années 1930, sinon dans un cadre qui postule l'immuabilité des cultures autochtones ?

D'autres définitions qui ne se situent pas dans le domaine du politiquement correct, et qui ne touchent pas aux sensibilités des autochtones ou du conflit entre français et anglais, nous font sourire. Le seul Micmac converti par les Protestants serait un « néophyte ivrogne » (p. 102). Le conflit entre Pontbriand et Allenou s'explique aussi par le fait qu'il s'agissait de « deux têtes carrées de Bretons » (p. 120). Les révolutionnaires de Cayenne n'étaient qu'une « poignée de têtes chaudes » (p. 132), et, finalement, l'adhésion de Jean Longueville (1753-1820) au serment révolutionnaire « demeure

répréhensible » (p. 97). Pourtant, les quelques références du P. Koren aux problèmes de son époque — aux aumôniers militaires (p. 90), à l'œcuménisme (p. 86), ou à l'âge nucléaire (p. 86, 87, 90) — ne posent pas de véritables problèmes de méthode, étant donné qu'elles sont très clairement séparées du reste du propos historiographique.

Les éditeurs de *Aventuriers de la mission* ont bien fait de ne pas retoucher le texte du P. Koren ou de censurer les expressions les plus datées. Il s'agit, après tout, d'un livre publié en 1962, et, pour cette époque, son auteur exprimait des sentiments tout à fait répandus et acceptés. En effet, un coup d'œil sur la littérature secondaire utilisée ou citée par le P. Koren nous montre de quelle façon l'historiographie sur l'histoire de l'Amérique du Nord, et en particulier sur celle de l'Église catholique en Amérique du Nord, a été complètement révolutionnée depuis la publication de la première édition d'*Aventuriers de la mission*. Tous, et j'insiste sur *tous*, les livres mentionnés par le P. Koren ont été relégués aux oubliettes par les historiens à la fin des années 1960, sauf l'un ou l'autre, transféré sur les rayons de l'historiographie. Voir, par exemple, le débat sur le rôle de Le Loutre, pour lequel le P. Koren utilise les ouvrages de David, ainsi que de John Bartlet Brebner (1895-1957), Lawrence Henry Gipson (1880-1971), Norman McLeod Rogers (1894-1940), et John Clarence Webster (1863-1950). Pour ce qui est plus en général de la bibliographie du P. Koren, voilà les seuls auteurs dont les ouvrages mentionnés datent d'après la Deuxième Guerre mondiale : Gipson, vol. VI, 1946 ; Adolphe Cabon, CSSp, 1950 ; René Baudry, CSC, 1953 ; Marcel Trudel, 1954 (2 titres) ; Joseph Michel, 1962 (mais ce dernier est un livre sur Poullart des Places).

Par ailleurs, les PP. Ernoult et Coulon auraient pu être plus sévères quant aux références archivistiques ou aux noms de personnes. Depuis le temps que le P. Koren a effectué ses recherches, l'uniformisation du système archivistique et biographique est allée à pas de géant. Pour ce qui est des noms de personne, il aurait fallu se conformer au *Dictionnaire biographique du Canada*, le modèle reconnu dans son genre au niveau international. Par exemple, « Henry du Breil de Pontbriand » (p. 40) devrait être « Henri-Marie Dubreil de Pontbriand ». Pour ce qui est des références archivistiques, voilà les exemples les plus évidents d'utilisation d'abréviations qui ne respectent pas le nouvel acronyme universellement reconnu : Arch. Archd. Q au lieu de AAQ ; Arch. Can. au lieu de ANC (anciennement APC) ; Arch. Col. au lieu de AN, Col ; Arch. Prop. au lieu de APF ; Arch. Q. au lieu de *RAPQ* (une publication périodique) ; Arch. Sém. Q. au lieu de ASQ ; BC Arch. au lieu de AAB ; et finalement BM au lieu de BL (bien que cette dernière ne figure que

dans les notes en bas de page et non dans la bibliographie). À l'intérieur des vedettes archivistiques, il est normalement assez simple de comprendre les références aux séries et aux documents, sauf pour les archives de l'archevêché de Québec, où, depuis longtemps, toutes les séries répondent à un système numérique (par exemple "22 A", et non pas "Copie de Lettres" ou "Cop. d. L.")

En conclusion, *Aventuriers de la mission* devrait être lu et utilisé par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Église catholique aux Amériques, bien qu'ils doivent être conscients du fait que le cadre historiographique où ce livre est paru est celui des années 1950 et du début des années 1960. Les spécialistes, quant à eux, peuvent se dispenser de la lecture des chapitres 2 et 4. Pourtant, le reste du livre se situe à la fine pointe de la recherche sur les spiritains en Amérique du Nord. Il n'y a rien de mieux, et il sera difficile, pendant longtemps, d'améliorer le travail du P. Koren.

Mémoire Spiritaine, n° 18, deuxième semestre 2003, p. 115 à p. 123.

Monseigneur Louis-Marie Devaux (1711-1756)
Du séminaire du Saint-Esprit à la mission du Tonkin

*Catherine Marin **

Au XVIIIe siècle, quinze jeunes ecclésiastiques formés au séminaire du Saint-Esprit ont choisi de partir en Asie. L'un d'entre eux, Louis-Marie Devaux (ou Deveaux), originaire de Saint-Malo, a rejoint le Tonkin où il a exercé avec une grande énergie et un don total de sa personne son apostolat au service de la mission.

Ce pays présente la particularité de se situer, au XVIIIe siècle, en dehors des grands circuits commerciaux européens, d'effectuer peu d'échanges avec l'extérieur si ce n'est avec quelques marchands chinois et d'avoir interdit le christianisme sur l'ensemble du territoire. C'est un pays replié sur lui-même, très attaché à sa culture confucéenne. Et cependant, comme en témoigne la correspondance de Louis-Marie Devaux, la religion chrétienne, qui s'exerce de façon clandestine, se montre en dépit de ce contexte hostile, étonnamment florissante. Les missionnaires, seuls Occidentaux dans ces contrées, détachés de tout lien avec leur nation, allant même pour Mgr Devaux jusqu'à devenir « indifférent pour tout ce qui regarde l'Europe... [1] », se sentent portés par la

* Voir la présentation de l'Auteur à la fin de l'article.

1. AMEP (Archives des Missions Étrangères de Paris) – Vol. 687, Lettre de M. Devaux, 4 juillet 1744, p. 346.

ferveur et le dynamisme de la communauté chrétienne auxquels ils répondent par un engagement missionnaire exigeant et dynamique.

Sa vocation missionnaire

Louis-Marie Devaux est né à Saint-Malo en 1711 ; son père était receveur des déclarations de la Compagnie des Indes dans ce port. Après des études au séminaire de Saint-Servan, il entre au séminaire du Saint-Esprit, rue des Postes, à Paris en 1730 à l'âge de 19 ans. Il y reste cinq ans. Rappelons que ce séminaire reçoit des jeunes gens de bonne culture mais désargentés et n'exige aucune pension ; le directeur Louis Bouïc (supérieur de 1710 à 1763), originaire de Gac au diocèse de Saint-Malo, favorise la venue de nombreux jeunes Bretons dans cet établissement.

Après son ordination, Devaux, désirant partir en mission au Canada, entre en 1735 au séminaire des Missions Étrangères qui se charge alors de préparer les aspirants et leur organise leur voyage, en particulier vers la Nouvelle-France [2]. Mais en 1736, Mgr Dosquet, évêque du Canada, qui se trouve alors à Paris, refuse d'approuver la nomination de M. Devaux, à la suite d'un différend qui l'oppose au séminaire des Missions Étrangères [3].

Les directeurs, confiants dans la vocation du jeune Breton, l'engagent à partir dans l'une des missions d'Asie. Rêvant de terres chrétiennes riches et fécondes, il accepte et le 18 décembre 1736, il embarque avec un autre séminariste, Jean-Louis Roux, sur le navire *Le Condé* en partance pour Macao. Le voyage se déroule sans encombre, la paix règne sur les mers. Ils atteignent la Chine le 6 août 1737 où tous les deux sont accueillis par M. Connain, qui avait établi la procure des Missions Étrangères dans cette

2. La Société des Missions Étrangères se contente seulement d'être l'agent officiel de l'État pour obtenir la gratuité du transport et quelques autres gratifications allouées par le Roi vers l'Amérique du Nord. Sur les relations exactes entre le séminaire du Saint-Esprit et celui des Missions Étrangères de Paris, voir : Catherine MARIN, « Les premiers missionnaires "spiritains" en Asie au XVIIIe siècle », *Mémoire Spiritaine*, n° 17, premier semestre 2003, p. 27-43.

3. AMEP – Vol. 20, Lettre de May 1736, p.701. L'évêque du Québec, depuis le XVIIe siècle, avait rang de directeur du séminaire de Paris et devait ainsi être reçu, logé et nourri lors de ses séjours en France. Ce qui semble avoir posé des problèmes en 1736 aux directeurs de Paris qui refusent de recevoir Mgr Dosquet. En représailles, ce dernier rejette la candidature de Louis-Marie Devaux.

ville depuis avril 1736, appréciant cette position de carrefour maritime de première importance pour les Européens, marchands ou missionnaires.

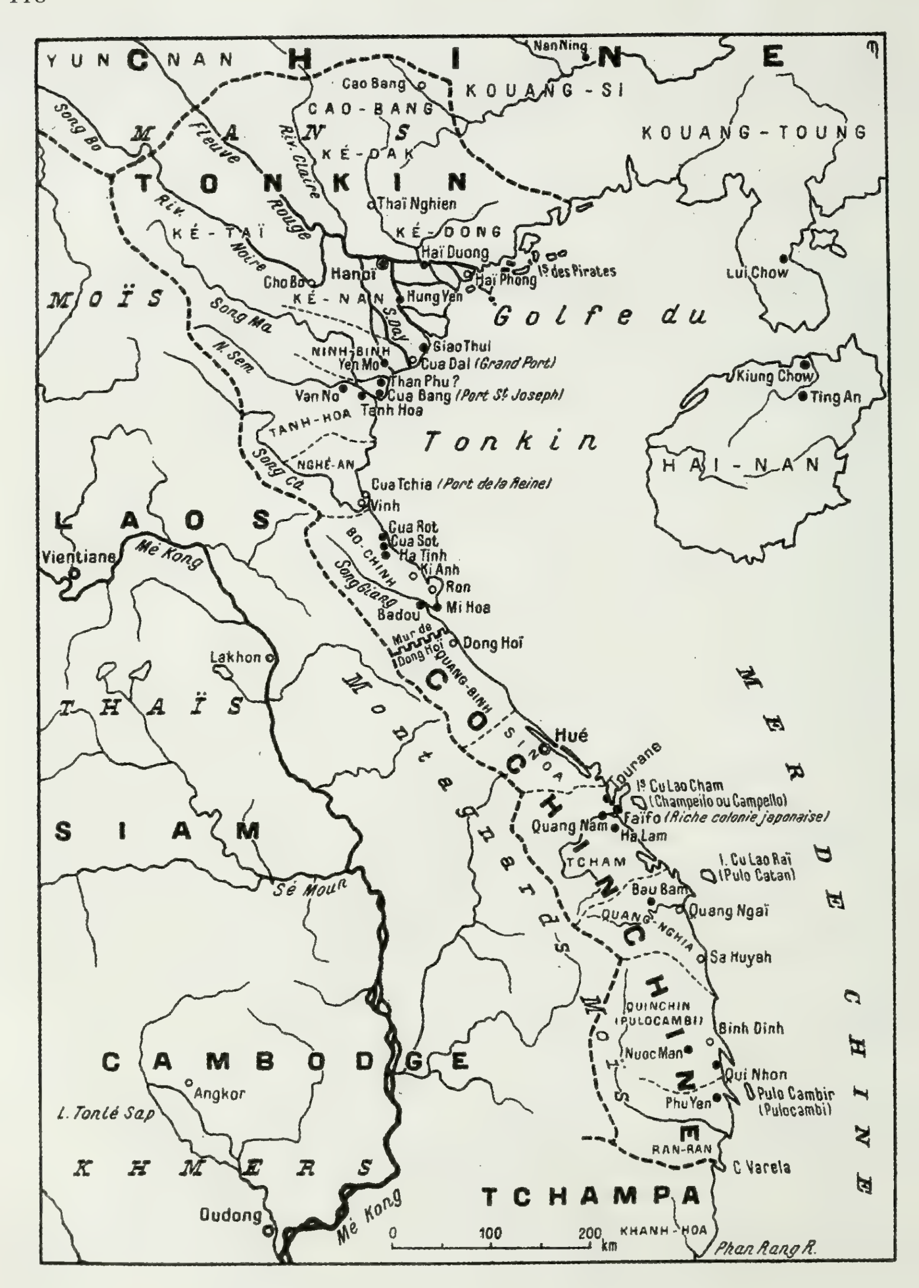
Le choix de la mission du Tonkin

Très affaibli par son voyage, « incommodé d'une grande quantité de cloud et de galle [4] », Louis-Marie Devaux ressent quelques difficultés à s'habituer à cet avant-poste de la Chine et il se montre profondément déçu par la situation dramatique des missions. M. Connain s'en amuse : « ces messieurs croient trouver en Chine de florissantes missions et grand nombre de missionnaires de la maison ; et ils ne voient que moy et n'entendent parler que de persécutions de tous côtés... C'est ce qui les fait tomber comme des nües du haut du ciel [5]. » Le procureur encourage Devaux à se préparer à partir en Chine dans la province du Foukien, près de celle de Canton. Mais l'insécurité qui règne dans cette mission, la difficulté qu'il envisage à apprendre très rapidement deux langues — celle du Foukien et celle du chinois mandarin —, le font hésiter. Il écrit qu'« il a la tête trop dure [6] ». D'autre part, les premiers contacts avec de vieux prêtres chinois réfugiés à Macao se passent mal : « outre la superbe si propre du Chinois, ces Révérends Pères sont élevés avec les préjugés terribles contre les nouveaux missionnaires [7] [...] jugez si un jeune homme que les prêtres chinois anciens regardent comme destructeurs de leur ancienne maison et de l'œuvre des anciens missionnaires est fort propre à veiller sur leur conduite, et les corriger de leurs défauts, je n'ai pas assez de patience ni assez de vertu pour le faire [8]. »

Aussi, le procureur de Macao envoie les deux jeunes ecclésiastiques au Tonkin où réside un évêque indulgent envers les jeunes missionnaires fougueux et impatients, Mgr de Néez, qui y travaille depuis 24 ans : « la mission du Tongking a sans doute plus d'attrait que celle de Chine. Les chrétiens y sont plus nombreux et fervens, attachez aux pères qui les conduisent [9]. »

---

4. AMEP – Vol. 20, lettre de M. Devaux, 10 novembre 1737, p. 315.
5. AMEP – Vol 294, lettre de M. Connain, 10 décembre 1737, p. 292.
6. AMEP – Vol.137, lettre de M. Devaux, 10 novembre 1737, p. 315.
7. La Querelle des Rites, dans les Missions de Chine, suscite encore beaucoup d'hostilité.
8. AMEP – Vol.137, lettre de M. Devaux, 10 novembre 1737, p. 315.
9. *Ibid.*



Le Viet-Nam dans la première moitié du XVII[e] siècle
(Carte extraite de : S. DELACROIX (dir.), *Histoire universelle des missions catholiques*, Paris, Grund, T. II : Les missions modernes, 1957, p. 55)

Rappelons que ce pays, en ce milieu du XVIIIe siècle, représente pour l'Européen une entité politique bien réelle. On le dissocie distinctement de la Cochinchine avec laquelle il partage une histoire commune. Ces deux principautés appartenaient jusqu'au XVIIe siècle à un même empire, le Daï-Viet. Au fil du temps, chacune avait acquis une autonomie politique, économique et même culturelle, et chaque gouverneur, appelé « Chua », de plus en plus d'autorité au détriment de celle de l'empereur. La scission définitive est officiellement établie en 1674, après un long conflit, division symbolisée par la construction du fameux mur de Dong Hoi environ au 17e parallèle [10]. Une paix armée s'instaure pendant cent ans de 1674 à 1774, entretenant une tension militaire constante, souvent évoquée dans la correspondance des missionnaires.

Une religion chrétienne clandestine

« À peine M. Devaux fut-il arrivé avec M. Roux, qu'ils commencèrent à éprouver tous les deux un petit échantillon de la vie des missionnaires français [11]. » En effet, notre jeune Malouin comprend très rapidement la situation délicate du christianisme, appelée d'ailleurs dans les Édits royaux, « religion portugaise [12] » : la religion est bannie, la répression sévère contre les chrétiens et la peine de mort est prononcée pour tout prêtre catholique arrêté. De bonnes rançons sont promises aux dénonciateurs. Ainsi, lorsque Devaux débarque au Tonkin, en décembre 1737, quatre jésuites portugais ont été décapités [13], lui-même doit se cacher dès les premiers jours « dans la chaumine d'un pauvre chrétien à cause d'un scélérat païen criblé de dettes et qui s'est engagé à livrer des prêtres [14] ».

Et pourtant, la religion chrétienne qui vit dans une clandestinité totale est en plein épanouissement, des milliers d'adultes se font baptiser chaque année, les ordinations de prêtres tonkinois sont nombreuses. La communauté chrétienne augmente si vite que le Tonkin a été divisé en deux vicariats, l'un confié aux dominicains et l'autre aux Missions Étrangères de Paris. Les

---

10. CADIERE L., « Le mur de Dong Hoï : étude sur l'établissement des Nguyên en Cochinchine », BEFEO, t.VI, 1906, p. 87 à 254.

11. AMEP – Vol. 686, Journal du Tonquin, année 1738, p. 850.

12. AMEP – Vol.688, Etat présent de la mission du Tonquin, p. 263.

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*

ordres religieux présents sont les dominicains au nord, les augustins, les jésuites et les Missions Étrangères de Paris (seul ordre séculier) dans les provinces du sud. Le procureur de Macao écrit : « la mission du Tonquin est la plus belle et la plus florissante et si j'ose m'exprimer ainsi la perle des missions de ces pays orientaux : soit qu'on considère l'ordre qui y règne ou les fruits qu'on y fait [15]. »

Le vicaire apostolique du Tonkin occidental, Mgr de Néez, confie à M. Devaux l'administration d'une immense région qui s'étend entre Hanoï et Tanh Hoa ; très rapidement, en dix mois, il apprend la langue du pays et s'investit rapidement dans les innombrables fonctions liées à sa mission.

Pour l'aider dans sa tâche, il retrouve quatre prêtres tonkinois sur la trentaine que compte alors la mission du Tonkin, chacun s'occupant de plusieurs paroisses qu'on appelle districts. De nombreux clercs, minorés ou simplement tonsurés participent à l'activité apostolique.

Tous ces hommes sont aidés par des catéchistes, sorte de permanents résidant dans chaque village qui préparent les chrétiens aux sacrements et assurent l'enseignement du catéchisme.

Louis-Marie Devaux se dit bien jeune pour diriger l'ensemble de cette mission : « il faut avoir soin des prêtres tonquinois, et il y en a qui sont prêtres avant que je fusse au monde, il y a des maisons de religieuses, les gens qui sont au service de la mission, ceux qu'on destine au sacerdoce [16]... » En dépit de cette angoisse devant cette lourde tâche à accomplir, l'évêque exprime sa satisfaction à constater que le jeune Français a été bien admis « dans la petite société qui ne fait de nous qu'un cœur et qu'une âme [17] ».

Le missionnaire exerce son apostolat avec un souci de rigueur et d'abnégation, porté par la ferveur et le dynamisme de cette chrétienté tonkinoise. Ses lettres se font rares. Privilégiant durant toute sa vie la formation d'un clergé tonkinois, il se montre attentif à l'enseignement des écoliers, leur apprenant à lire et à écrire et si l'un présente des dispositions pour être prêtre, il lui fait suivre une formation plus poussée en théologie et en latin. Jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle, les évêques du Tonkin envoyaient ces jeunes se former au Séminaire du Siam, mais la désolation qui règne dans ce pays « à cause des guerres civiles qui le déchirent [18] », oblige les

---

15. AMEP – Vol. 296, « Suite des nouvelles des missions en 1754 », p. 292

16. AMEP – Vol.687, lettre de M. Devaux au séminaire de Paris, 13 juillet 1740, p.111.

17. AMEP – Vol.687, lettre de Mgr de Néez, 3 mars 1739, p. 3.

18. AMEP – Vol. 687, « journal de l'année 1740 », p.119.

missionnaires à former eux-mêmes les jeunes séminaristes. Les voyages sont trop dangereux. Six petits collèges sont ainsi créés ayant chacun une trentaine de personnes, « vastes cabanes environnées de clayes fermées de roseaux et couvertes de feuilles [19] ». La formation en latin est moins approfondie qu'au Siam : « on ne regarde pourtant pas la science du latin comme une condition absolument nécessaire pour être prestre pourvu cependant qu'ils le sachent lire. Le Saint Siège a accordé pour cela un indult particulier et on en use souvent [20]. »

M. Devaux s'occupe aussi de sept maisons de religieuses, les Amantes de la Croix fondées en 1667 dès le début de la mission ; le Tonkin compte alors près de 25 maisons regroupant environ 400 religieuses qui sont chargées d'éduquer les jeunes filles, chrétiennes ou non. Ces Amantes de la Croix « vivent du travail de leurs mains, et qui sans avoir fait les vœux, gardent les vertus de pauvreté, de chasteté et d'obéissance au moins aussi exactement que nos religieuses d'Europe… Elles sont d'un grand secours pour la mission en bien des choses où elles rendent des services très considérables [21] ».

Devaux s'oblige à la prudence dans ses déplacements. Le danger est permanent. Les guerres civiles incessantes font régner « la peste dans plusieurs villages auprès de la résidence [22] » ; s'ajoute la famine qui « fait périr une infinité de gens », la multiplication des « scélérats qui persécutent les chrétiens pour en tirer de l'argent, cherchent des objets religieux pour preuves, les difficultés pour trouver du riz [23] ».

Et pourtant, malgré cette obligation de se tenir perpétuellement caché, les écrits, venant soit de Macao, soit de l'évêque de Néez, traduisent l'admiration portée au travail apostolique de Devaux : visites dans toute la province, administration de sacrements dans les nombreux villages de la province, célébrations, prédication, enseignement. Devaux note lui-même ce contraste saisissant qui existe entre ce dynamisme des communautés chrétiennes, leur ferveur « avec la persécution, les deux martyrs [deux pères dominicains ont eu la tête tranchée], les guerres civiles [24] ».

---

19. *Ibid.*

20. AMEP – Vol. 296, « Suite des nouvelles des missions en 1754 », p. 558.

21. AMEP – Vol.688, « Etat présent de la mission du Tonkin », 1752, signé Mgr de Céomanie et Louis-Marie, évêque de Léros, p. 223.

22. AMEP – Vol.687, Lettre de Mgr de Néez, 24 mai 1741, p. 185.

23. *Ibid.*

24. AMEP – Vol.687, lettre de Mgr Devaux, mai 1746, p. 501.

Évêque de Léros

En 1746, Louis-Marie Devaux est nommé coadjuteur de Mgr de Néez et reçoit le titre d'évêque de Leros. Le sacre, malgré les circonstances, est l'occasion d'organiser une superbe cérémonie, « dix de nos mrs [messieurs] les prêtres tonquinois y étoient présens, sans compter les autres clercs. Les chrétiens y accoururent en très grand nombre. C'est tout dire : le terrain de l'église étoit si plein qu'il fallut ouvrir les enclos de deux maisons voisines [25]... ». Temps fort de sa vie de missionnaire si remplie.

Malheureusement, en juin 1749, « harassé et fatigué [26] » par tant de travaux, il est victime d'une attaque d'apoplexie qui lui ôte, écrit Mgr de Néez « tout sentiment et toute connaissance... Depuis ce temps-là, il m'a marqué plusieurs fois qu'il n'avoit que la moitié de son esprit [27]... »

Avec une énergie exceptionnelle, il domine sa paralysie et poursuit son travail apostolique aidé par les chrétiens et les prêtres tonkinois. En 1752, après la mort de son compagnon Jean-Louis Roux, Mgr Devaux passe dans le Nghe-An, au sud du Tonkin.

Le 25 octobre 1754, un nouvel Édit contre la religion chrétienne est affiché à la porte du Palais du Roy, ce qui augmente le trouble dans les provinces. Les missionnaires doivent redoubler de prudence. Mgr Devaux est obligé de changer six fois de logement « et comme il faut le faire la nuit, et cela par les forêts où les tygres mangent les hommes en quantité, on ne va qu'avec crainte [28] ». Mgr de Néez s'inquiète pour la santé de son coadjuteur avec lequel il a établi une relation de confiance et de complicité, d'un grand bénéfice pour la mission : « Les deux évêques, écrit un missionnaire, sont infatigables l'un et l'autre réunis, tantôt dans une même résidence, ils se communiquent avec aimable simplicité et une cordialité sincère, ils se communiquent leurs vues et leurs peines pour la gloire de Dieu, tantôt placés aux deux extrémités du royaume, ils veillent à tout et sont à portée d'être utiles à un plus grand nombre. Ils déterminent tous les ecclésiastiques formés par eux, règlent leur conduite et leur démarche [29]. »

---

25. *Ibid.*
26. AMEP – Vol.687, lettre de Mgr Céomanie, 26 mai 1748, p.623.
27. AMEP – Vol. 687, lettre de Mgr Céomanie, 15 décembre 1749, p. 691.
28. AMEP – Vol. 688, « Journal de l'année 1754 », p. 601.
29. *Ibid.*

Cependant de nouvelles crises achèvent de paralyser Mgr Devaux. Les derniers mois, en dépit de son immobilité, il continue à former neuf grands catéchistes à qui il enseigne la morale et leur apprend tous les jours le latin. Il écrit dans sa dernière lettre : « je vivote cependant, et comme la persécution, qui dure toujours icy, empêche les chrétiens de venir icy, je ne suis pas beaucoup fatigué [30]. »

Il meurt le 1er janvier 1756 laissant le souvenir d'un homme infatigable, toujours d'une grande disponibilité et profondément attaché à ce vicariat occidental « glorieux théâtre des travaux des missionnaires français et du clergé séculier qu'ils y ont formé, comme c'est là le but principal de notre institut [31] ».

À sa mort, la mission du Tonkin occidental compte trente-six prêtres séculiers tonquinois et européens, trente autres ecclésiastiques tonsurés ou minorés, une cinquantaine de catéchistes, pour 120 000 chrétiens ; on retrouve à peu près les mêmes chiffres dans le vicariat oriental pour 180 000 chrétiens, la population totale du pays est d'environ 10 millions d'habitants *.

---

30. AMEP – Vol. 688, « Journal de l'année 1755 », p. 652.

31. AMEP – Vol 296, « Suite des nouvelles des Missions en 1754 ».

* *Présentation de l'Auteur* : Catherine MARIN est Docteur en Histoire de la Sorbonne et chargée de cours à la Faculté des Lettres de l'Institut Catholique de Paris. Avec Chantal Paisant, Claire Laux et Paul Coulon, à l'origine du GRIEM (Groupe de Recherches Interdisciplinaires sur les Écritures Missionnaires) au sein de l'Institut Catholique de Paris. Les Archives des Missions Étrangères, dans leur collection "Églises d'Asie, série Histoire", ont publié sa thèse sous le titre : *Le Rôle des missionnaires français en Cochinchine aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, 1999, 247 p. Collaboratrice de *Mémoire Spiritaine* dès le premier numéro, elle y a publié : « Du séminaire du Saint-Esprit à la mission de Cochinchine : Edme Bennetat (1713-1761) », n° 1, avril 1995, p. 45-59 ; « Du Saint-Esprit aux Missions Étrangères de Paris : Monseigneur Guillaume Piguel (1722-1771), vicaire apostolique de la Cochinchine », n° 11, premier semestre 2000, p. 12-29 ; « Les premiers missionnaires "spiritains" en Asie au XVIIIe siècle », n° 17, premier semestre 2003, p. 27-43. Dans *Transversalités* (Institut Catholique de Paris), n° 76, oct.-déc. 2000 : « La redéfinition de la Mission au XVIIe s. Un texte fondamental de Rome, les *Instructions* aux Vicaires apostoliques de 1659 », p. 51-62.

Mère Michaël DUFAY
(1883-1964)
(Photo : Arch. Sœurs spiritaines)



Le 29 septembre 1938, remise à la Mère Michaël Dufay
de la décoration de chevalier de l'Ordre national de la Légion d'honneur
par le cardinal Verdier, archevêque de Paris. (Photo : Arch. Sœurs spiritaines)

Mémoire Spiritaine, n° 18, deuxième semestre 2003, p. 124 à p. 138.

Mère Michaël Dufay (1883-1964) première supérieure générale des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit

Sœur Anita Disier *

Un jour de décembre 1920, Mgr Alexandre Le Roy [1] supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, recevait à Paris la visite de l'abbé Léon Dufay [2], curé d'Émanville, en Seine-Maritime. Accompagné de sa sœur, celui-ci venait lui offrir le produit d'obligations du Chemin de Fer qui lui avaient été remboursées, ce qui permettrait l'achat de deux canots automobiles pour les missions d'Afrique.

* La sœur Anita Disier a été enseignante au Cameroun de 1951 à 1960. Elle a été ensuite, pendant dix ans, responsable du noviciat de sa congrégation. En 1971, elle est partie en Centrafrique, où elle a dirigé le Foyer (inter-congrégations) des vocations et où elle a exercé la fonction de responsable (supérieure principale) des communautés centrafricaines de sœurs spiritaines, de 1977 à 1983. Depuis, elle réside en France, ayant fait partie du Conseil général jusqu'en 1995.

1. Mgr Alexandre Le Roy (1854-1938) a été supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit de 1896 à 1926. Il est décédé à Paris, le 21 avril 1938.

2. Léon Dufay (1876 – 1924), ordonné prêtre en 1908, entre en 1921 dans la congrégation du Saint-Esprit. Un an après, il part pour l'Île Maurice. On verra plus loin les circonstances de sa mort héroïque, le 3 décembre 1924.

– « Belle offrande, dit l'évêque en souriant, et dont je vous remercie. Mais j'en sais une autre qui serait encore plus belle. »

– « Laquelle donc ? »

– « Vous-même ! »

– « Missionnaire, ce fut longtemps mon rêve. Mon peu de santé m'empêcha de le réaliser, maintenant je suis trop vieux, et puis il y a ma sœur que voici. Elle aussi désirait entrer en religion et elle n'est restée avec moi que pour m'aider auprès des enfants, des jeunes filles, des malades… »

– « À votre âge, 45 ans, on apprend difficilement une langue d'Afrique, mais nous avons des missions de langue française… »

– « Mais, ma sœur ? »

– « Eh bien ! il se forme actuellement en Lorraine une nouvelle congrégation : l'Institut des Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit. »

– « J'avais pensé, dit alors Mlle Dufay, entrer dans un ordre contemplatif en pays de mission, mais si mon frère devient missionnaire du Saint-Esprit, je verrai là une indication de Dieu. »

Qui était Mademoiselle Dufay ?

Dernière de trois enfants, Yvonne Dufay était née le 10 avril 1883 à Rouen. Le père, Édouard Dufay, normand d'origine, se montrait un grand chrétien, soucieux de la pratique de la charité et patron modèle d'une entreprise commerciale à Rouen. Seconde Duhamel, la mère, musicienne, était une femme d'un jugement remarquable, généreuse elle aussi en aumônes. Les enfants reçurent une éducation soignée, chez les ursulines, pour Yvonne. La sœur aînée se maria, eut trois enfants et perdit son mari en 1912. Léon Dufay joua un peu le rôle de père pour les orphelins que leur tante, Yvonne, entourait de beaucoup d'affection.

L'appel des Missions

L'entrevue avec Mgr Le Roy allait bouleverser la vie de la famille. L'abbé Léon et sa sœur prièrent, réfléchirent. Yvonne d'ailleurs n'était pas seule. Elle avait une amie, une institutrice dans l'enseignement libre, que la guerre de 1914 avait amenée au presbytère d'Émanville : Mlle Nelly Lesur. Toutes deux s'occupaient des œuvres paroissiales.

Le 18 août 1921, elles quittèrent la paroisse pour Le Mesnil Saint-Loup, dans l'Aube, où elles avaient une petite propriété. Et le 29 septembre, l'abbé Dufay entra dans la congrégation du Saint-Esprit, au noviciat d'Orly, où il fit profession le 30 octobre 1922.

Mademoiselle Lesur désirait aussi faire partie du nouvel institut mais il y avait son âge et sa jambe paralysée ! La réponse de Mgr Le Roy la rassura : « Je ne vois aucun obstacle à votre admission ». Désormais, elle sera la compagne inséparable de son amie.

Toutes deux se sentaient prêtes pour le pas décisif alors qu'à Farschwiller, où les premières sœurs se trouvaient réunies, la maison s'avérait exiguë. C'est ce que Mlle Dufay écrit à sœur Eugénie [3] le 18 janvier 1922 : « Ma chère Mère, Mademoiselle Lesur et moi rentrons de Belgique ; [...] en passant à Paris, nous avons vu Mgr Le Roy. Nous lui avons demandé si nous devions quitter Le Mesnil St Loup pour aller à Farschwiller. Sa Grandeur nous a dit d'attendre : la maison étant trop petite pour recevoir toutes les postulantes. »

Pourquoi ne pas rester au Mesnil Saint-Loup dans l'ancien monastère des bénédictines ? Mgr Le Roy visita les lieux, apprécia l'immeuble mais le jugea situé trop loin de la gare.

Sœur Michaël, dans une lettre au père Conrad, spiritain, écrira, le 18 mars 1926 : « En décembre 1921, j'allais avec mon frère, novice à Orly, visiter à Sarrebourg une maison à vendre. À Neufgrange où nous allâmes ensuite, je rencontrai Sœur Eugénie et je retournai avec elle jusqu'à Farschwiller, où je fis connaissance de nos Sœurs. Sœur Eugénie revint avec moi à Paris et nous allâmes en Normandie (où Mgr Le Roy aurait aimé qu'on s'installât) pour voir plusieurs propriétés. » Rien n'aboutit. L'attente devait donc se prolonger.

Dans son manuscrit, sœur Élise [4] note qu'Eugénie revint déçue et plus ou moins déconcertée par ce premier contact avec Mlle Dufay. Sœur Élise ne

---

3. Eugénie Caps, née le 3 juin 1892 à Loudrefing, en Moselle, est la fondatrice de l'Institut des Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit, instauré à Farschwiller, le 6 janvier 1921. Elle n'a jamais été supérieure générale. Après avoir organisé plusieurs communautés, malade, elle se retire à Montana (Suisse), où elle meurt le 16 mars 1931. Voir *Mémoire Spiritaine*, n° 1, avril 1995, p. 28 : brève notice biographique d'Eugénie Caps

4. Sœur Élise Müller (1901-1970) fait partie du premier groupe des spiritaines. On peut la considérer comme cofondatrice car, inébranlablement, elle soutient Eugénie à travers toutes les difficultés des premières années. Elle travaille à la Martinique de 1930 à 1945. Conseillère générale de 1955 à 1965. Elle a rédigé un manuscrit sur l'origine de la Congrégation. La plus grande partie de ce manuscrit

s'explique pas sur cette impression défavorable de la fondatrice vis-à-vis de celle qui devait, plus tard, prendre la tête de l'œuvre en devenant supérieure générale. À nous, il n'est pas très difficile de comprendre la situation. D'un côté, ces deux personnes avaient déjà beaucoup progressé dans la vie d'union à Dieu et étaient certainement animées d'un même idéal apostolique. L'une comme l'autre, qui n'auront pas le bonheur d'œuvrer en terre de mission, étaient convaincues que l'action missionnaire doit s'enraciner dans une vie spirituelle intense. Pour chacune se vérifia ce que Libermann avait écrit à la supérieure des Sœurs Bleues de Castres : « L'œuvre des Missions est une œuvre de la Croix. Il faut souffrir et beaucoup [5]. » Mais, par ailleurs, beaucoup de choses les séparaient et les empêchèrent sans doute de vraiment se comprendre : leur origine, leur culture, leur tempérament, les chemins qui les avaient conduites à leur vocation spiritaine.

Eugénie avait été poussée intérieurement à se lancer dans l'aventure de la fondation et elle remplit sa mission de fondatrice, façonnée évidemment par son milieu, par les événements, par les épreuves. Yvonne s'était sentie attirée à la vie contemplative et ce furent les sollicitations extérieures de personnes et de circonstances qui lui manifestèrent la volonté de Dieu. Pour y répondre, elle déploya ses dons naturels et ce que son éducation soignée lui donnait de possibilités pour conduire l'embarcation encore fragile de la nouvelle congrégation.

Leur première rencontre fut donc marquée par cette relation en porte-à-faux dont elles souffriront jusqu'à la fin avec, cependant, le souci de se manifester mutuellement respect et déférence, comme en témoigne cette lettre du 22 février 1922, portant la signature de sœur Marie Nelly et de sœur Marie Yvonne Dufay et adressée à sœur Eugénie : « Ma chère Révérende Mère, n'ayant pas de nouvelles relatives à l'ouverture du noviciat, je pense qu'elle est retardée. [...] Daignez agréer, ma Mère, notre religieuse et filiale affection. »

Les années de formation

Finalement, une maison fut achetée à Jouy-aux-Arches le 13 février 1922.

(*Origines de la congrégation*) a été reproduite dans les numéros 2, 3 et 4 de *Mémoire Spiritaine*. Dans le n° 2, novembre 1995, p. 34, figure une brève notice biographique de sœur Élise.

5. *ND*, t. 6, p. 242.

Nelly et Yvonne y arrivèrent le 24 [6]. Yvonne allait sur ses 39 ans, Nelly en avait 59. Elles retrouvaient là six autres jeunes filles du groupe dit “de Paris” et treize postulantes d’Alsace et de Lorraine qui venaient de Farschwiller.

La nouvelle maison était grande mais en très mauvais état. Le manuscrit de Sœur Élise donne une idée des fatigues excessives et de l’ambiance désastreuse provoquées par les travaux harassants auxquels donna lieu la restauration du bâtiment. Elle note avec beaucoup d’inquiétude : « Quelle impression pouvaient avoir les nouvelles [aspirantes] arrivées dans un état de choses pareil [7] ? »

Elle ne voyait que trop juste. Bien des années plus tard, en 1948, Mère Michaël écrivait d’Anvers au père Pascal [8] : « Je dois dire que notre première impression ne fut pas enthousiaste. […] Aussi quand Monseigneur Le Roy vint nous voir à Jouy, Sœur Jeanne d’Arc (Nelly Lesur) ne put que lui dire ces deux mots : “Quelle aventure ! Quelle aventure !… ” »

Le 13 mars 1922, la première messe est célébrée, marquant l’ouverture de la retraite prêchée par le père Onfroy [9]. C’est le début du postulat. Le 26 mars, arrive Mère Adeline, des Sœurs de la Divine Providence, de Saint-Jean de Bassel [10] à qui Mgr Le Roy demandait de prendre la charge de maîtresse des novices.

Le 12 octobre, dans une stricte intimité, 21 postulantes revêtent l’habit. Yvonne devient sœur Michaël et Nelly sœur Jeanne d’Arc. Au fil des mois, d’autres postulantes demandaient leur admission ; il fallut de nouveau

---

6. Les dates divergent dans *Origines de la congrégation* et dans divers écrits.

7. *Origines de la Congrégation*, p. 34.

8. Le père Jean-Baptiste Pascal (1856-1945) fut, dans leurs débuts, pour les Sœurs missionnaires du Saint-Esprit, un précieux conseiller. Voir : *Mémoire Spiritaine*, n° 4, deuxième semestre 1996, p. 33, note 33.

9. Le père François Onfroy (1874-1945) fut nommé, en mai 1922, mandataire de Mgr Le Roy auprès de la future société des Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit. Voir *Mémoire Spiritaine*, n° 3, premier semestre 1996, p. 72-73.

10. « Mère Adeline Siffrid avait de l’expérience dans la conduite des jeunes apprenties-religieuses, ayant été quatre ans durant maîtresse des novices en Amérique et, plus tard, directrice des études au pensionnat de Fénétrange. Originaire de Graffenstaden (Bas-Rhin), cultivée autant qu’instruite, elle parlait parfaitement le français, l’allemand et l’anglais ; elle avait été initiée à l’art musical et au dessin. Elle unissait la bonté de cœur à un grand discernement d’esprit. » Après son séjour à Jouy-aux-Arches, Mère Adeline retournera à Saint-Jean de Bassel en octobre 1924. (*Mémoire Spiritaine*, n° 3, premier semestre 1996, p. 60, note 13).

émigrer. Le 16 avril 1923, la moitié des novices, dont sœur Michaël, sœur Jeanne d'Arc et les postulantes tout juste arrivées partirent pour Béthisy-Saint-Pierre, dans l'Oise, où Mlle de la Rivière [11], une généreuse bienfaitrice, avait offert une demeure spacieuse dans une belle propriété. Le père Onfroy, aidé d'un autre père, allait administrer entièrement cette maison de formation. Quant aux autres novices, dont sœur Eugénie, elles restaient à Jouy avec Mère Adeline.

Puis vint le temps du noviciat pratique [12]. Sœur Michaël, sœur Marthe Réaux [13] et sœur Jeanne d'Arc l'accomplirent à Paris dans une maison que Mgr Le Roy avait installée comme "procure" au 27 (plus tard au 29) de la rue Lhomond. Tout le monde comprit bien que c'était en vue des responsabilités que Mgr Le Roy [14] avait l'intention de confier à sœur Michaël après la profession [15]. Enfin, le 5 octobre 1924, vingt-trois novices [16] faisaient profession à Béthisy et deux à Montana, en Suisse, où elles se trouvaient pour raison de santé.

Mort héroïque du Père Dufay. Sœur Michaël en responsabilité

Pendant que sa sœur Yvonne poursuivait son noviciat, le père Dufay vint à Jouy, le 16 octobre 1922, pour faire ses adieux : il partait pour l'île Maurice. Le frère et la sœur restèrent huit jours ensemble puis, au moment de se quitter, incapables de prononcer une parole, ils chantèrent ensemble *Misericordias Domini* (les miséricordes du Seigneur), comme s'ils avaient pressenti ce qui allait se passer deux ans plus tard.

---

11. Mlle de la Rivière, connue de Mgr Le Roy, habitait la Normandie. Elle mit à la disposition des Sœurs du Saint-Esprit sa propriété de la Douije, près de la forêt de Compiègne, qui devint noviciat jusqu'en octobre 1936. En avril 1937, les spiritaines quitteront Béthisy.

12. Année d'expérimentation dans une communauté hors du noviciat.

13. Sœur Marthe Réaux (1892-1942) sera missionnaire à Majunga (Madagascar), jusqu'à son décès, en 1942.

14. Rappelons que Mgr Le Roy, supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, avait sa résidence au 30 de la rue Lhomond.

15. *Origines de la Congrégation*, page 46.

16. Groupe constitué à partir des 21 novices du 12 octobre 1922 et d'autres ayant pris l'habit ensuite. La photo de cette première profession des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit figure dans *Mémoire Spiritaine*, n° 4, deuxième semestre 1996, p. 31 (avec l'indication du nom de chacune des professes).

En effet, le 8 décembre 1924, arrivait un télégramme : « Dufay allant Réunion mort héroïquement donnant absolution passagers cédant place sur embarcation sauvetage ».

Les détails vinrent ensuite. Miné par le paludisme, le père avait quitté l'île Maurice pour celle de la Réunion sur un petit bateau avec un chargement de coton, de pétrole et d'essence. Au milieu de la nuit, l'embarcation prit feu. Descendu, malade, dans un canot de sauvetage, le père voulut céder sa place et se fit remonter sur le navire en feu [17]... Yvonne aimait beaucoup son frère, sa disparition l'affecta profondément. Ce fut dans la foi qu'elle continua courageusement sa route.

Après la profession, sœur Michaël, sœur Jeanne d'Arc et sœur Charles [18] rejoignent à nouveau la procure de la rue Lhomond enviant peut-être le sort des douze autres qui s'embarquent, huit pour le Cameroun et quatre pour la Martinique. Le temps passe, des communautés sont créées en Suisse, en France.

La santé de Mgr Le Roy commence à décliner et l'organisation de l'institut naissant doit se renforcer. Monseigneur nomme son assistant, le père Jean-Baptiste Pascal, supérieur ecclésiastique des Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit. Sœur Michaël sera directrice, c'est-à-dire responsable des maisons de France et de Suisse, sœur Benoît Clément des communautés du Cameroun et sœur Marthe de celles de Martinique.

Juillet 1927 marque un grand moment dans l'histoire de la congrégation : du 26 au 28, se tient le premier chapitre général. Il élit mère Michaël supérieure générale et lui donne un conseil de quatre membres dont sœur Maria Viers [19] première assistante, et sœur Jeanne d'Arc Lesur économe générale. Trois ans plus tard, Rome proroge le mandat de mère Michaël.

En 1933 et 1939, les chapitres la reconduiront aussi dans sa charge de supérieure ; ainsi mère Michaël présidera-t-elle aux destinées de l'institut jusqu'en novembre 1945, donc pendant dix-huit ans.

Supérieure générale au service de la croissance de l'Institut.

Mgr Le Roy avait trouvé en sœur Michaël « une personne remarquable en

17. Pour plus de détails, voir : *BG*, t. 31, p. 851-852.
18. Sœur Charles Walch (1878-1961).
19. Sœur Maria Viers (1886-1943) fut secrétaire générale de la congrégation de 1927 à 1943.

tous points de vue, et tout indiquée pour prendre l'affaire en main [20] ». On mesure aisément l'ampleur de la tâche à laquelle elle dût faire face avec son conseil. Tout était à commencer et à organiser. De diverses régions de France, les postulantes affluaient. En 1927, Madagascar appelait à l'aide pour la formation humaine et chrétienne de la femme malgache. En 1929, les sœurs arrivaient en Oubangui-Chari. En 1931, on ouvrait une communauté au Gabon. Au Cameroun, aux Antilles et ailleurs apparaissaient de nouveaux champs d'apostolat.

Partout, les sœurs commencent des écoles primaires, travaillent dans les dispensaires ou les hôpitaux, s'emploient à former des familles chrétiennes. Parfois, sur la demande des évêques, elles fondent des congrégations locales. Or, toutes sont de jeunes sœurs, sans expérience, qui s'affrontent à des situations nouvelles et difficiles.

Le bulletin de la congrégation, *Entre-Nous*, avait modestement commencé en 1925. Mère Michaël le développa pour assurer la cohésion de l'ensemble, favoriser l'union des sœurs entre elles, répondre aux questions, donner nouvelles, conseils, encouragements, orientations spirituelles et apostoliques. Elle y ajoutait une correspondance personnelle, fréquente, avec les supérieures et leurs sœurs.

Malgré ses efforts, mère Michaël s'aperçut vite qu'il lui était impossible de continuer à gérer de loin ces commencements, sans connaître les réalités locales de personnes et de lieux. D'ailleurs, les sœurs insistaient pour qu'elle vienne sur le terrain. D'Afrique, on lui écrivait : « Quand viendrez-vous nous visiter ? »

À l'époque, un tel voyage n'était pas une petite affaire et il fallait pouvoir le financer. Heureusement, là comme en d'autres circonstances, la personnalité de mère Michaël et les relations qu'elle avait su se faire, lui permirent de mener à bonne fin son projet. Dans *Entre-Nous* du 18 septembre 1937, nous lisons : « Je vois une indication de la Providence dans le succès des démarches faites au Ministère des Colonies pour l'obtention d'un voyage gratuit : Paris-Madagascar-Oubangui-Loango-Cameroun. »

C'était un événement que ce périple long de 31 368 km, du 12 novembre 1937 au 13 avril 1938 ! Cela fit grand bruit... jusqu'en Amérique ! Pensez donc : une religieuse de 55 ans qui allait faire un tel circuit en avion ! Plusieurs journalistes en parlèrent longuement, sensibilisant leurs lecteurs aux grandes préoccupations des missionnaires.

---

20. *Origines de la Congrégation*, page 39.

Tout se passa bien et mère Michaël revint juste à temps pour donner sa dernière joie à Mgr Le Roy : le compte rendu du travail des sœurs en Afrique.

Ce voyage la confirma dans la conviction que ses religieuses devaient acquérir les diplômes nécessaires à leurs fonctions. Déjà, en 1932, alors reçue en audience par le pape Pie XI, mère Michaël avait sollicité l'autorisation pour les sœurs d'accepter la direction des maternités dans les pays de mission... et la permission d'assister éventuellement et en cas de nécessité, les femmes en couche [21]. En 1934, la Congrégation romaine de la Propagation de la Foi avait donné une réponse positive et, dès 1935, envoyé une Instruction à tous les instituts religieux pour les encourager à former leurs sœurs, à ouvrir des maternités, à promouvoir l'assistance sanitaire aux mères et aux enfants. Les spiritaines furent parmi les premières à y répondre largement...

Pendant les années de guerre

En 1938 l'horizon international s'assombrit dangereusement et, en septembre 1939, c'est la deuxième guerre mondiale, avec tout ce que cela a représenté de soucis et d'angoisses pour ceux qui l'ont vécue, et donc pour la congrégation.

La subsistance du noviciat pose de gros problèmes ; d'une façon générale, les santés subissent le contre coup d'un rationnement alimentaire sévère. Mais le grand drame fut la mort de sœur Rémi Gissler [22] et de sœur Joachim Lejeune [23], quand leur bateau fut torpillé aux larges des côtes d'Espagne, le 28 mai 1940. Le conseil général décida d'interrompre tous les voyages par mer, il ne serait donc plus possible de relever les sœurs parties en mission depuis dix, ou même quinze ans. Celles-ci se trouvaient également bloquées, ne pouvaient pas toujours envoyer des nouvelles ; l'annonce de la mort d'une sœur à Madagascar arriva avec beaucoup de retard. Les familles manifestaient leurs appréhensions. Mère Michaël n'hésitait pas à passer, non sans danger, de la zone occupée à la zone libre pour communiquer moins difficilement, par messages radio ou par la Croix-Rouge, avec les lointains territoires de mission.

---

21. *Entre-Nous* du 24 juin 1936.
22. Sœur Rémi Gissler (1904-1940).
23. Sœur Joachim Lejeune (1914-1940).

Et, puisqu'on ne pouvait pas aller en Afrique, on rejoindrait les Africains et les Antillais en France. C'est ainsi que s'ouvrit, à Marseille [24], sous le patronage de la Croix-Rouge, l'école d'infirmières coloniales ; que les sœurs travaillèrent à l'hôpital militaire des coloniaux à Montrieux, dans le Var ; que s'organisèrent à Paris, les visites aux familles et aux malades originaires d'Outre-mer.

À ce propos, une religieuse se souvient : « La guerre avait amené à Paris des militaires venus des colonies et nos Sœurs les visitaient dans les centres d'accueil ou les hôpitaux. Certains venaient à la rue du Regard (où s'était établie la nouvelle maison mère, vu l'exiguïté de l'ancienne procure). » Une rencontre avec mère Michaël donna naissance à un vaste regroupement de ces personnes originaires d'Afrique et des Antilles. Au début, la messe célébrée pour eux, chaque dimanche, réunissait trente à quarante personnes, mais l'assemblée finit par s'élargir à plusieurs centaines. Par la suite, l'œuvre se transforma en un véritable service social auprès des familles africaines et antillaises, et à une prise en charge au plan religieux.

Il y avait aussi le Portugal qui, depuis plusieurs années, demandait l'ouverture d'un noviciat. On ne pouvait pas aller en Afrique, on irait donc au Portugal. Là naîtraient de belles et nombreuses vocations ; à partir de là, s'ouvrirait l'accès au Cap-Vert, à l'Angola, à la Guinée Bissau.

Sans connaître un mot de portugais, Mère Michaël reçut cependant un très bon accueil dans les ministères, et envisagea l'établissement du noviciat à Lisbonne, lequel fut transféré ensuite à Coïmbra et enfin à Braga.

L'activité de la supérieure générale s'exerça aussi en des réalisations bien en avance sur leur temps. Servie par ses dons de musicienne, mère Michaël s'intéressa beaucoup au renouveau liturgique, à la chorégraphie religieuse ; elle chercha à collaborer avec des mouvements apostoliques récemment fondés comme la Légion de Marie et la Ligue de l'Évangile et garda toute sa vie une profonde estime pour le père Couturier, grand artisan de l'unité des chrétiens. La même sœur témoigne : mère Michaël, « âme ecclésiale, toujours fidèlement accordée aux directives du Siège Apostolique, ouverte aux besoins du monde entier, avait trouvé d'instinct, depuis de longues années, sa dimension œcuménique ».

24. Cette maison sera fermée en 1948.

Deux œuvres qui lui tiennent particulièrement à cœur : les Oblates et la revue *Pentecôte*

C'est à l'instigation d'une laïque, Joséphine Ocicka [25], qu'elle fonda les Oblates du Saint-Esprit, association qui sera érigée canoniquement en 1931 par le cardinal Verdier, pour offrir à des personnes laïques la possibilité de partager la spiritualité missionnaire de la congrégation et de soutenir de leur prière, parfois de leurs dons, les activités des sœurs.

La revue *Pentecôte*, elle, débuta en 1932 ; modeste d'abord, elle connut un rapide succès. Mère Michaël la dirigea elle-même pendant un certain temps. Le n° 3 souligne : « *Pentecôte* a été bien accueilli. Nous comptons aujourd'hui plus de 1 200 abonnés. Nous avons reçu maintes lettres d'encouragement. » De fait, la revue faisait connaître la congrégation, établissait un lien entre les spiritaines et leurs nombreux amis, ouvrait les esprits et les cœurs à la mission universelle.

On voit que, de bien des façons, mère Michaël avait un sens aigu de sa responsabilité. Elle suivait de près la vie de l'institut, le développement des œuvres, tout comme l'obéissance aux constitutions, la qualité de la vie communautaire, de la vie fraternelle. Elle ne craignait pas, dans ses circulaires, de donner des conseils pratiques et même de rappeler à l'ordre. En même temps, elle manifestait une tendre sollicitude pour ses sœurs, surtout pour celles qui souffraient. Son expression habituelle « ma bonne fille » est restée légendaire.

« L'initiative de la fondation remonte à nos sœurs lorraines »

Elle savait que cette responsabilité au niveau général ne se confondait pas avec celle de la fondatrice. En septembre 1959, elle écrivait à mère Marie-Laurence [26], alors supérieure de la congrégation :

« Je ne sais pourquoi je sens le besoin de vous ouvrir mon cœur. J'obéis à l'Esprit-Saint. L'an dernier en arrivant à Nogent, nos voisines les chères carmélites me

25. Joséphine Ocicka (1859-1929) était la fondatrice et directrice des "Patronages de la Sainte Famille" à Paris.

26. Mère Marie-Laurence Brosse (1909-1970) fut supérieure générale de 1955 à 1965. Elle est décédée en Angola le 16 avril 1970.

demandèrent de leur parler des débuts de l'institut. Je le fis en toute simplicité, et vérité : “Je n'y fus pour rien, leur dis-je, car j'avais toujours pensé à la vie bénédictine contemplative en pays de mission, à tel point que mon bien-aimé frère avait composé une ‘chanson’ sur les désirs de sa petite sœur. L'initiative de la fondation remonte donc à nos chères Sœurs Lorraines”... »

Considérant une vue d'ensemble du dessein de Dieu, on peut dire qu'avec sœur Eugénie, le Seigneur suscita une congrégation au charisme spécifiquement missionnaire. « Complément logique et indispensable de cette période charismatique », selon l'expression d'un témoin, mère Michaël donna à la jeune fondation la vigoureuse impulsion apostolique qui facilita sa croissance et son extension, tandis que Mgr Le Roy permettait que le jeune institut trouvât sa place dans l'Église.

Il est vrai que le transfert de responsabilité de sœur Eugénie à sœur Michaël ne se fit pas sans souffrances ni maladresses, mais il n'est pas moins vrai que l'Esprit de Dieu a agi par ces trois personnes, à partir de leurs talents et au cœur même de leurs faiblesses ; c'est sa manière.

Mgr Le Roy et sœur Eugénie étaient déjà retournés à Dieu quand, en 1945, son mandat achevé, mère Michaël se retira et fut remplacée par mère Josepha Bieth.

Mieux connaître Mère Michaël

Avant de rejoindre mère Michaël dans la dernière étape de sa vie, recueillons encore quelques traits de sa personnalité.

D'un tempérament ardent, « douée d'une autorité naturelle », comme l'écrivait un ami à l'une de nos sœurs, elle s'adaptait facilement à toutes les situations. Un spiritain le lui disait dans une lettre de novembre 1945 alors qu'elle venait d'arriver à Anvers, peu après avoir quitté le généralat.

Son action comme supérieure générale a suffisamment manifesté son authentique esprit missionnaire qu'elle exprimait déjà au moment de ses vœux perpétuels : « Mon grand désir a toujours été de gagner des âmes à Dieu qui le loueront éternellement. Le Saint-Esprit sera ma lumière et ma force ». Peu avant le chapitre général de 1945, elle avait écrit à une sœur : « Mon mandat est terminé et mon grand désir est maintenant d'aller finir mes jours en terre africaine où, malgré mes 62 ans, j'espère pouvoir encore servir. » Ce grand désir ne fut pas exaucé. Souvent elle dut en offrir à Dieu le sacrifice pour que son règne arrive.

D'une spiritaine dont le témoignage a déjà été cité, nous apprenons que mère Michaël « en authentique missionnaire d'avant-garde, avait placé

d'emblée sa vie dans l'axe "Esprit et Mission". À la fois femme de prière et d'action, nourrie d'Écriture Sainte, elle se laissait mouvoir par l'Esprit pour lequel sa dévotion était ardente et communicative ».

De fait, ses lettres sont émaillées d'exhortations qui invitent à se laisser conduire par l'Esprit, à préparer et à célébrer avec ferveur la fête de la Pentecôte. Elle parle souvent de notre appartenance à l'Esprit-Saint enracinée dans notre vocation baptismale : « Comme Spiritaine, nous devons avoir plus que n'importe qui le culte de notre baptême par lequel nous sommes nées à la vie de l'Esprit. »

Elle se confiait à l'Esprit-Saint et à la prière. « Les difficultés ne comptent pas puisque la prière humble et confiante a toujours été exaucée. Usons de cette arme puissante [27]. » Et encore : « Tant vaut la prière, tant vaut la vie. »

Que dire de sa dévotion à Marie ? La Légion de Marie alors à ses débuts la séduisit. Elle en parlait fréquemment. « La Légion de Marie m'a semblé être vraiment faite pour nous, car c'est l'union du Saint-Esprit et de Marie, dans l'œuvre de régénération du monde [28]. »

Cependant, on ne trouvera dans ses écrits, que de rares références au père Libermann. En voici une qui accompagne un livret, édité peu auparavant, qu'elle envoie à chaque communauté : « *L'Esprit de l'École française de spiritualité* (par Jean Gautier, Sulpicien), le meilleur livre paru jusqu'à maintenant sur la spiritualité bérullienne à laquelle se rattache [...] le Vénérable Père Libermann [29]. »

Dernière étape

Ce fut donc en ce mois d'automne, 5 novembre 1945, que mère Michaël entra elle aussi, par un temps de retraite active, dans l'automne de sa vie. Envoyée en Belgique, elle fonda la communauté d'Anvers et en fut la première supérieure. Elle devait y rester jusqu'en 1958.

Elle vint ensuite à Nogent-sur-Marne où elle allait terminer ses jours, gardant jusqu'à la fin une relation très vivante avec ses chères Oblates, en particulier à travers un courrier abondant.

---

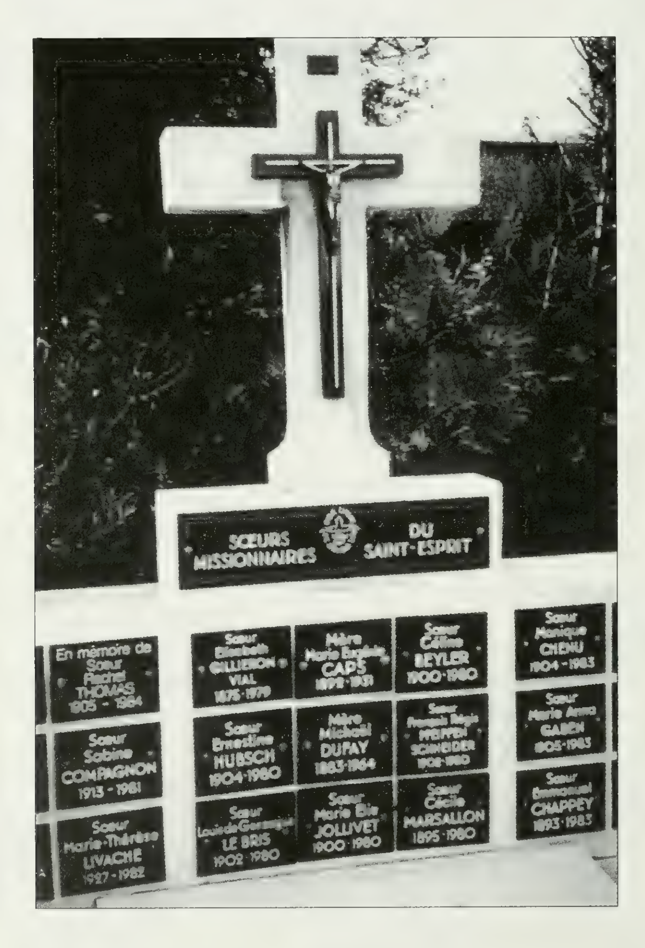
27. *Entre-Nous*, 24 juillet 1934.
28. *Entre-Nous*, 23 octobre 1943.
29. *Entre-Nous*, 1er juin 1943.

Elle avait 81 ans quand le Seigneur la rappela à lui, le 29 mai 1964. Ses dernières paroles furent de discrète action de grâce : « Je suis contente. »

C'est au cimetière de Nogent-sur-Marne que repose notre première supérieure générale, à côté de sœur Eugénie la fondatrice. Cette proximité n'est-elle pas un signe ?

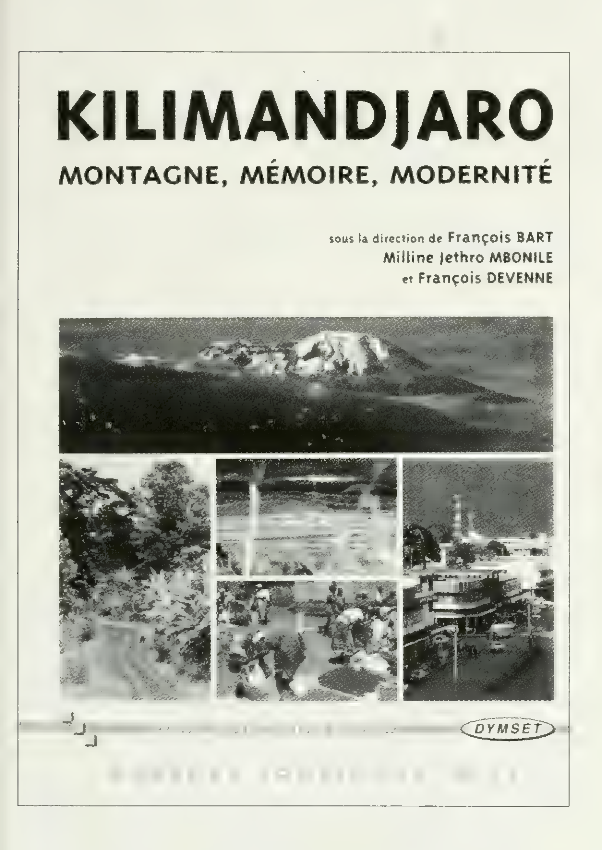
Chacune a contribué selon sa grâce à la naissance et au développement de la même œuvre missionnaire voulue par Dieu.

« Celui qui plante et celui qui arrose ne font qu'un » (1 Co : 3, 8.).



Au cimetière de Nogent-sur-Marne...

Mémoire Spiritaine, n° 18, deuxième semestre 2003, p. 139 à p. 144.



Note de lecture

Kilimandjaro montagne, mémoire, modernité

sous la direction de

François Bart,
Milline Jethro Mbonile
et François Devenne

Alain Huetz de Lemps *

Kilimandjaro : cette montagne prestigieuse méritait bien ce remarquable ouvrage [1] que vient de lui consacrer une équipe pluridisciplinaire franco-tanzanienne et qui est publié à Bordeaux par l'UMR DYMSET (Dynamiques des Milieux et des Sociétés dans les Espaces Tropicaux), dirigée par François

* Professeur émérite à l'Université Michel de Montaigne Bordeaux 3.

1. François Bart, Milline Jethro Mbonile et François Devenne (Dir.), *Kilimandjaro : montagne, mémoire, modernité*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux/DYMSET, 2003, 24 cm, 366 p., 45 figures, 16 cartes h.t., xx tableaux, 18 planches photographiques couleurs h.t. (coll. Espaces tropicaux, 17), 34 €. ISBN : 2-86781-309-3.

Bart. Dix-huit chercheurs ont participé aux enquêtes menées pendant six ans ; ils appartiennent à DYMSET et à l'Université Michel de Montaigne Bordeaux 3 (François Bart, Jacques Blot, Odile Chapuis, Annie Lenoble-Bart, Pascal Mazurier, Claude Menges-Mironneau, Simon Pomel, Guilène Reaud-Thomas, Hélène Saule-Sorbé), à l'Université de Dar es Salaam (Danielson Ramos Kisanga, Milline Jethro Mbonile, Salomé Barnabas Misana), à l'IFRA (Institut Français de Recherches en Afrique, Bernard Charlery de la Masselière, François Devenne), à l'INALCO de Paris (Marie-Laure Montlahuc, Gérard Philippson), à la Michigan State University, East Lansing (David J. Campbell), au CREPAO de l'Université de Pau (François Constantin).

Les trois M du sous-titre

Le livre se divise en trois grandes parties, qu'évoquent les trois M du sous-titre :

I- Une montagne entre mythes et réalités
II- Le fonctionnement d'un système montagneux
III- Terroirs, territoires, recompositions

Chaque partie comprend plusieurs chapitres. Une bonne coordination entre les auteurs des différents chapitres, les introductions aux différentes parties et le chapitre de conclusion ont permis une indispensable cohérence.

L'illustration est de toute première qualité. Aux 45 cartes et figures en noir et blanc insérées dans le texte, s'ajoutent 16 remarquables cartes en couleurs qui constituent un véritable Atlas du Kilimandjaro.

L'illustration photographique est elle aussi excellente : 18 planches présentent 144 photographies, sans compter celles de la couverture. L'une d'elles concerne les Églises. Elles sont toutes en couleurs et leur qualité technique compense le format vraiment très réduit de certaines d'entre elles. Le lecteur peut visualiser tous les aspects de cette partie de la Tanzanie.

Une montagne exceptionnelle

Le Kilimandjaro est une montagne exceptionnelle. Ce formidable volcan culmine à 5 895 mètres et bien qu'à une latitude proche de l'Équateur, son sommet, le Kibo, est couvert d'une calotte de neige et de glace : la montagne a pris une dimension mythique, à laquelle un excellent chapitre est consacré.

La montagne a été d'abord imaginée, fantasmée puis, après sa découverte, elle a été dessinée (magistralement par Mgr Le Roy), photographiée sous tous les angles, elle est devenu le rêve des randonneurs, pour finalement ne plus apparaître que comme un élément d'un décor et s'intégrer à l'imagerie publicitaire. Malheureusement, les glaces du Kilimandjaro sont en train de disparaître.

Mais la montagne ne se réduit pas au seul sommet englacé du Kibo. Elle comprend trois édifices principaux qui se sont succédés dans le temps ; l'activité volcanique a continué pendant les dernières glaciations et n'aurait cessé qu'il y a environ 10 000 ans : les dépôts volcano-glaciaires constituent de remarquables jalons pour la reconstitution des variations climatiques. L'étagement de la végétation est bien mis en valeur dans le chapitre "De la montagne à la plaine". Grâce à l'étude de quelque 148 profils de sols, Simon Pomel distingue différents types de sols et surtout il parvient, grâce aux datations par le carbone 14, à retracer les étapes des actions anthropiques depuis 5 000 BP. Les catenas de sols sont des indicateurs essentiels pour reconstituer les interactions des milieux et des sociétés : le Kilimandjaro est aussi dans ce domaine une "Montagne Mémoire".

Les Chagga et leur agriculture

Véritable château d'eau forestier au milieu de terres arides, le Kilimandjaro a attiré depuis des millénaires des chasseurs et cueilleurs puis des pasteurs avant d'être occupé par des cultivateurs bantous, les Chagga ; depuis une douzaine de générations (début du XVIIIe siècle), ces derniers ont constitué de nombreux clans (quelque 800 en 1924), incorporés progressivement dans des ensembles plus vastes, les chefferies. Les Chagga ont réalisé une remarquable mise en valeur des versants d'altitude moyenne, entre 1 000 et 1 650 mètres, parfois même 1 800, entre les forêts de montagne trop humides et fraîches et la savane trop sèche et malsaine. Les caractéristiques de l'agriculture chagga sont fort bien présentées : il s'agissait d'un système intensif reposant sur l'éleusine et la banane (*Musa acuminata*). Un élevage à l'étable de zébus à petites cornes fournissait le lait mais aussi le fumier nécessaire aux bananiers. Les bananeraies permanentes et irriguées entouraient les cases végétales à toit conique qui constituaient le *kihamba* familial, protégé par une haie de *Dracaena*. Les cultures annuelles d'éleusine étaient situées sur les basses pentes de la montagne et étaient irriguées grâce à un réseau de canaux remarquables. Cette agriculture avait permis un

accroissement considérable de la population et le pays chagga densément peuplé s'opposait aux vastes étendues steppiques parcourues par les redoutables éleveurs Maasaï.

Missionnaires, café et colons

Depuis la fin du XIXe siècle, le pays chagga a connu de profondes transformations avec l'arrivée des missionnaires chrétiens, l'introduction du café et l'implantation de colons européens.

Les missionnaires ont été les premiers européens à explorer le Kilimandjaro : l'Allemand Rebman, de la Church Missionary Society, aperçoit la montagne dès 1848. C'est un autre Allemand, Hans Meyer, qui atteint le sommet englacé en 1889 et les Allemands, qui assument le protectorat du pays de 1891 à 1916, soutiennent les missions des pasteurs luthériens. De leur côté, les spiritains s'installent à Kilema en 1891. Annie Lenoble-Bart nous montre, grâce à l'étude des archives conservées à Chevilly-Larue, les transformations progressives de la vie des Chagga sous l'influence des missions. Aujourd'hui, la majeure partie de la population est chrétienne (en 1988, dans le diocèse de Moshi, 568 000 catholiques, 186 000 protestants, 46 704 musulmans, 39 000 animistes).

Les spiritains ont introduit le caféier dès la fin du XIXe siècle mais c'est après la Première Guerre mondiale que les Chagga l'ont véritablement adopté et l'ont inséré parmi leurs cultures traditionnelles : la zone bananière est devenue la "ceinture café-banane". Le nombre des caféiculteurs chagga serait passé de 592 en 1922 à 13 500 en 1932. Ces petits producteurs étaient encadrés par la Kilimandjaro Native Coop. Union, qui « représente non seulement un succès africain de gestion économique sans précédent en Afrique coloniale mais aussi le premier ciment de l'identité chagga » (Devenne et Bart). Après la Seconde Guerre mondiale, dans les années 1950, les prix élevés du café sur le marché mondial permettent une nouvelle prospérité.

L'essor de la caféiculture s'accompagne d'une transformation du paysage chagga. Les maisons rectangulaires au toit de tôle remplacent les cases rondes ; le café est l'affaire des hommes tandis que les femmes gardent le contrôle de la bananeraie. Avec l'accroissement de la population, la ceinture café-banane s'élargit vers le bas, vers le piémont et les cultures alimentaires annuelles (le maïs qui a supplanté l'éleusine, les haricots) sont refoulées au-dessous de 1 250 mètres, dans la plaine où les chefs chagga concèdent des lots de culture.

La période coloniale est aussi celle de l'installation de colons européens : les *estates* occupent les sites médians, des terres délaissées jusqu'alors que les chefs cèdent facilement, à titre provisoire pensaient-ils. Aux premiers colons africaners et allemands, succèdent après 1920 des Grecs et des Britanniques. Les plantations de caféiers se multiplient autour de Moshi, que la voie ferrée avait atteint dès 1911.

Les bouleversements d'après l'indépendance

Depuis l'indépendance de la Tanzanie, proclamée le 9 décembre 1961, la région du Kilimandjaro a connu de profonds bouleversements que les différents auteurs de l'ouvrage analysent avec précision : les estates caféiers des colons européens ont été nationalisés en 1973 et les fermes céréalières en 1975. Dans l'ensemble, cette nationalisation a été un échec. Heureusement, le café du Kilimandjaro est recherché pour sa qualité, ce qui doit permettre une certaine relance.

Dans la montagne, sur les pentes est et sud, la population chagga a triplé en 40 ans (267 700 hab. en 1948, 838 000 en 1988), grâce à une natalité très élevée (45 pour mille), qui commence seulement à diminuer. La superficie moyenne des exploitations agricoles n'a cessé de s'amenuiser (0,6 ha). La ceinture café-banane a eu tendance à s'épaissir, en progressant vers le haut aux dépens de la forêt, dont la limite est passée de 1 450 mètres en 1950 à 1 650 aujourd'hui, et vers le bas, sur le piémont, là où l'eau est encore disponible pour l'irrigation, grâce à des canaux alimentés par les sources permanentes. Car dans la montagne, l'eau est de plus en plus consacrée aux besoins domestiques. En outre, après l'indépendance, la suppression des chefferies en 1962, l'interventionnisme de l'État dans les coopératives, les taxes d'exportation excessives et la baisse des prix ont mis la caféiculture chagga en difficulté et bon nombre de paysans ont tendance à délaisser leurs caféiers et à chercher d'autres activités : les systèmes de production et les stratégies des exploitations ne cessent de se diversifier. Paradoxalement, dans beaucoup d'exploitations de la ceinture café-banane surpeuplée, la main-d'œuvre manque, les enfants sont scolarisés, les jeunes préfèrent travailler en ville : grâce à de bonnes routes, les déplacements pendulaires en bus se sont intensifiés, vers les bourgades du piémont où se tiennent des marchés très animés et surtout, vers Moshi.

C'est de la plaine que vient la modernité, en particulier grâce au développement d'une agriculture de plaine, utilisant des variétés de maïs qui

supportent bien la sécheresse et à l'utilisation de nappes aquifères qui permettent des cultures maraîchères, un élevage laitier et même la riziculture. La plupart des Maasaï se sont sédentarisés. La plaine est aujourd'hui une mosaïque foncière et paysagère.

Moshi est devenue une véritable capitale régionale, le principal centre commercial et industriel du Kilimandjaro. L'essor de la ville est favorisé par le développement du tourisme, qui s'appuie sur la création de l'aéroport international et sur l'image mythique de la montagne que viennent escalader de plus en plus de randonneurs.

Il est certain que l'augmentation de la population a provoqué une dégradation du milieu naturel et un recul de la forêt : sa limite supérieure, qui devait atteindre 3 500 mètres il y a quelques siècles, est descendue à 2 600 mètres aujourd'hui, tandis que plus bas, la ceinture café-banane progressait à ses dépens. L'État a dû intervenir en créant le *Kenya National Park* (75 575 ha) et au-dessous, la *Kilimandjaro Reserve Forest* (107 725 ha).

La frontière avec le Kenya, tracée artificiellement en 1886 lors des partages coloniaux, mord sur le piémont septentrional du Kilimandjaro et il était intéressant de connaître l'évolution de ce dernier : un chapitre est consacré à ces terres qui étaient jadis des terrains de parcours pour les Maasaï et sont cultivées aujourd'hui en maïs et haricots par des paysans venus du reste du Kenya ou même de la Tanzanie voisine.

Au total, l'impression qui se dégage de la lecture de ce grand ouvrage est celle d'un région en pleine transformation et il était donc particulièrement nécessaire de faire le point, de dresser un tableau aussi complet que possible de tous les aspects de cette montagne. Les auteurs n'ont pas hésité à donner toute sa place à l'étude du milieu physique et à mettre en lumière les continuelles interactions de la nature et de l'homme. Une telle démarche n'était possible que par une connaissance approfondie du “terrain”, ce qui rendait particulièrement utile l'apport des chercheurs tanzaniens. Il est impossible de comprendre l'évolution récente sans se référer au passé, marqué, entre autres, par le réseau des paroisses installées, pour beaucoup, par des spiritains, à cette “mémoire” qui est à l'origine des paysages actuels.

Mémoire Spiritaine, n° 18, deuxième semestre 2003, p. 145 à p. 160.

Le colloque du CRÉDIC d'août 2003 aux Pays-Bas
Missiologie et anthropologie : quels liens ?

La 21e session du Centre de Recherches et d'Échanges sur la Diffusion et l'Inculturation du Christianisme, organisée conjointement avec l'Association Française Œcuménique de Missiologie, s'est déroulée entre le 14 et le 18 août 2003, dans le cadre verdoyant du séminaire Hydepark des Églises protestantes unies, près d'Utrecht aux Pays-Bas. Le comité belgo-hollandais d'organisation avait choisi d'étudier les liens souvent ambigus entre missiologie et anthropologie culturelle.

Un spécialiste d'histoire religieuse, Jacques Gadille, et un anthropologue de terrain, Philippe Laburthe, ont d'abord tracé le cadre général des relations entre deux disciplines souvent proches. Puis, les interventions se sont centrées sur quelques grandes figures de missionnaires ethnologues, catholiques ou protestants : Maurice Leenhardt, Louis Massigon, ou encore le Père Aupiais. Mais l'éclat de telles personnalités ne devait pas faire oublier le travail ethnographique effectué sur le terrain par certaines congrégations.

Des études de cas variées ont été proposées, depuis les Augustins déchaussés dans le Vietnam du XVIIIe siècle aux jésuites revenus en Chine après 1841. Conflits, tensions entre les deux approches et perspectives d'avenir n'ont pas été oubliées. Ainsi, Olivier Servais a fait observer qu'en Amérique du Nord, un organisme chargé de collecter les données ethnologiques comme la Smithsonian Institution évitait paradoxalement de recourir aux travaux des missionnaires les mieux informés, jugeant sans doute ceux-ci trop engagés. Philippe Chanson s'est quant à lui livré à une stimulante relecture anthropo-théologique du carnaval antillais, temps fort de la vie créole.

Signalons enfin, dans le cadre de la visite de l'Institut Interuniversitaire de recherches Missiologiques et Œcuméniques d'Utrecht (IIMO), la belle

conférence donnée par Eboussi Boulaga : il a souligné que la critique maintenant révolue du passé missionnaire pouvait faciliter la remise en cause des nouveaux prosélytismes occidentaux en Afrique. Malheureusement, cette riche rencontre a été endeuillée par la disparition subite de l'un de ses organisateurs, *Ype Schaaf*. Longtemps responsable des éditions CLÉ au Cameroun, ce dernier avait pris en charge avec beaucoup d'efficacité et de gentillesse les aspects matériels du colloque. Il manquera grandement au CRÉDIC.

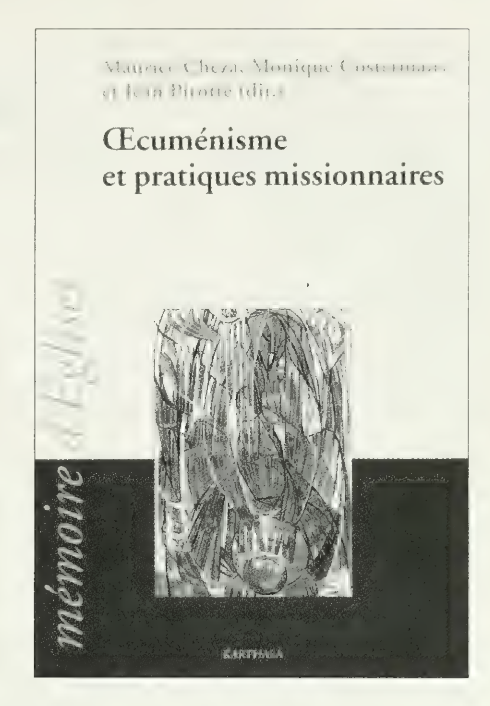
Philippe Delisle
Université Jean Moulin-Lyon III
Président du CRÉDIC

Prochain colloque du CRÉDIC en 2004 à Belley
Les conditions matérielles de la mission chrétienne

La prochaine rencontre du CRÉDIC aura lieu du 31 août au 3 septembre 2004 à Belley dans l'Ain. Les participants seront conviés à se pencher sur un thème vaste, mais encore peu défriché : les conditions matérielles de la mission chrétienne. Jean Pirotte (Université de Louvain-la-Neuve), qui assure la coordination scientifique du projet, a proposé pour éviter une trop grande dispersion de se centrer autour de trois grands thèmes de réflexion : la culture matérielle, c'est-à-dire les problèmes d'adaptation à un milieu nouveau, de moyens financiers ou humains ; la maîtrise de l'espace et du temps, c'est-à-dire la question des voyages, du temps vécu et de la mortalité ; enfin les imaginaires, à savoir les représentations ou les interprétations européennes des obstacles matériels. Le programme des interventions commence à s'ébaucher, mais il reste encore des vides à combler. Aussi, les chercheurs intéressés sont-ils invités à se manifester assez rapidement auprès de nous-même, (ihc@univ-lyon3.fr) ou, mieux encore, de : Jean Pirotte, 154, avenue de Luxembourg, 5100 Namur, Belgique (pirotte@cont.ucl.ac.be).

Philippe Delisle
Université Jean Moulin-Lyon III
Président du CREDIC

Maurice CHEZA, Monique COSTERMANS, Jean PIROTTE, (dir.), *Œcuménisme et pratiques missionnaires,* Actes du Colloque du CRÉDIC organisé avec la collaboration du Centre Vincent Lebbe (Louvain-la-Neuve, 27 au 27 août 2000), Paris, Karthala, 2002, 24 cm, 379 p. (Collection Mémoire d'Églises).



Les liens étroits entre œcuménisme et mission à l'époque contemporaine font partie des hypothèses historiographiques aujourd'hui admises. Jadis lieu des plus grandes confrontations entre les chrétiens, la mission est depuis un demi-siècle celui des collaborations œcuméniques les plus actives et originales. C'est ce que les actes de ce colloque annuel du Centre de Recherches et d'Échanges sur la Diffusion et l'Inculturation du Christianisme (CRÉDIC) tentent de montrer.

Dans une 1re partie (Jalons) *Maurice Cheza* montre que la marginalisation globale du christianisme au nord de la planète et son déploiement au sud ont eu un impact sur l'œcuménisme et sur la mission, le premier devenant une nécessité, la seconde un problème. Les deux communications suivantes de *Marie-Jo Hazard* et de *Joseph Famerée* retracent les jalons du mouvement œcuménique "non catholique" depuis la création du COE en 1948, la première d'un point de vue factuel, la seconde d'un point de vue théologique. Malheureusement ces exposés prennent seulement acte de l'élargissement du dialogue entre chrétiens mais peu des changements de paradigmes missionnaires que ce dialogue a pu provoquer.

Les communications de la 2e partie (Les voies de l'institution) sont plus convaincantes sur ce point notamment celles d'*Eddy Louchez* qui montre comment la question œcuménique a pu infléchir la réflexion missionnaire du Concile Vatican II qui a abouti au décret *Ad Gentes* où il est clairement affirmé que la nécessité du témoignage missionnaire implique l'unité de tous les chrétiens. Ainsi la vision d'une mission conquérante s'efface dans un texte tel que "Témoignage commun et prosélytisme" (1970) analysé par *Claude Soetens*, mais sa réception et sa mise en œuvre par les Églises ne s'est pas véritablement faite. La traduction de la bible est sans doute l'un des progrès

conjoints les plus significatifs de l'œcuménisme de la mission, comme le montre *Ype Schaaf*, en tout cas depuis l'accord de 1968 entre l'Alliance Biblique Universelle et l'Église catholique.

Michel Taguiafing repère de manière précise les références à l'œcuménisme dans les textes préparatoires et finaux du synode africain de 1994 et conclut que, malgré le fait que ce thème ne fut pas prioritaire, il courut à travers tous les textes comme un fait incontournable et un appel de l'Esprit-Saint.

Sur le continent nord-américain, l'expérience de l'Église Unie du Canada relatée par *Mwinda Lezoka* montre, pour autant que cette Église parvienne à dépasser le dénominationalisme, qu'elle saura préserver le caractère unifiant sur les plans spirituel et culturel de son témoignage.

Les cinq communications de la 3e partie (Pensées et expressions) sont consacrées à la place de la question œcuménique dans des revues missionnaires, quatre catholiques (*Missi, Église vivante, East Asian Pastoral Institut, SEDOS*) et une œcuménique (*Wereld en Zending*). Cette dernière, belgo-néerlandaise de langue flamande, présentée par *Jaap van Slageren* a la particularité de promouvoir le débat missiologique jusque dans les Églises du fait de son lien avec l'Institut de Missiologie et d'Œcuménique de l'Université d'Utrecht. Les premières se font toutes l'écho de Vatican II et de la crise missionnaire des années 1960 et témoignent à la fois de la vitalité et de la fragilité de l'œcuménisme dans les pays du Sud.

Onze communications constituent la 4e partie (Terrains et expériences) et relatent un œcuménisme missionnaire de la base en Europe (Allemagne, Belgique, France), en Afrique (Cameroun, Madagascar, Rwanda), en Amérique du sud (Pérou).

Signalons deux expériences originales, l'une de "recatholicisation" de Français par des missionnaires évangéliques américains présentée par *David Bjork* et l'autre de dialogue œcuménique des pentecôtistes allemands, dialogue sans lequel, selon *Raymond Pfister*, le pentecôtisme irait à sa perte.

L'ouvrage s'achève sur des bilans et perspectives recueillis au cours d'une table ronde et synthétisés par *Jean Pirotte*. Celui-ci prend acte du développement des initiatives œcuméniques et missionnaires mais constate également le repli confessionnel surtout catholique et prône un œcuménisme des personnes qui choisissent leurs alliés plutôt que des structures.

Jean-François Zorn
Faculté de théologie protestante
de Montpellier

Diane Batts Morrow, *Persons of Color and Religious at the Same Time. The Oblate Sisters of Providence, 1828-1860*, Chapel Hill and London, The University of North Carolina Press, 2002, 24 cm, illustrations, 336 p.

Fondée en 1828 à Baltimore, la congrégation des Oblates de la Provi-

dence rassemble pour la première fois aux États-Unis des femmes de couleur. Le travail de Diane Batts Morrow, basé avant tout sur le diaire de la jeune communauté, s'inscrit dans une tradition historiographique nord-américaine qui privilégie l'étude des minorités et de leurs capacités de résistance. L'auteur souligne à plusieurs reprises que les Sœurs Oblates de la Providence forment à divers titres un groupe opprimé : catholiques dans un univers majoritairement protestant, femmes dans un monde dominé par les hommes, et, enfin et surtout, personnes de couleur dans une société profondément marquée par l'esclavage et le racisme. En effet, même si la ville de Baltimore est située relativement au Nord et abrite de nombreux affranchis, elle n'échappe pas aux préjugés forgés dans le cadre de l'économie de plantation.

L'ouvrage adopte un plan largement chronologique, présentant d'abord les deux fondateurs, la mulâtresse Elisabeth Lange et le sulpicien français Hector Joubert, puis montrant les premiers développements de la communauté, retraçant les difficultés rencontrées après le décès en 1843 du directeur spirituel originel, et, pour finir, évoquant les nouvelles réalisations opérées jusqu'à la veille de la guerre de Sécession. Mais il ne s'agit pas d'une classique histoire de congrégation, puisque les aspects internes et spirituels sont délaissés au profit des relations entretenues avec un groupe noir épris d'ascension sociale, une classe blanche raciste et une institution catholique peu prompte à condamner l'ordre esclavagiste.

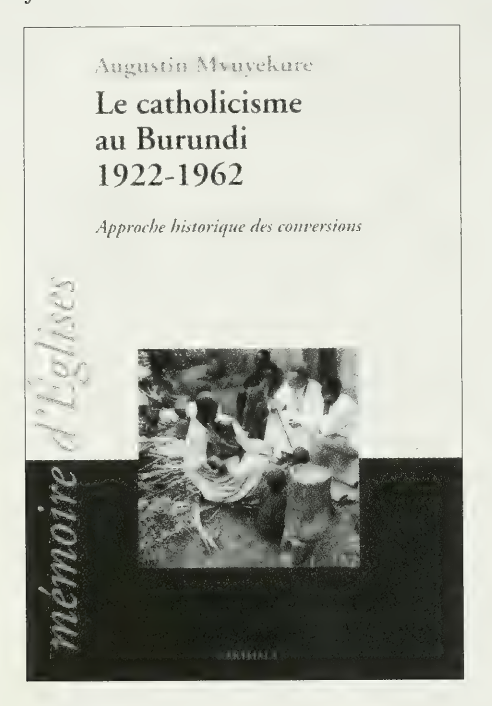
Comme l'indique le titre, l'auteur estime que les aspects raciaux sont prédominants pour comprendre l'engagement des Oblates de la Providence. Elle montre que les premières religieuses surent dépasser leur identité caribéenne et francophone pour s'adresser à tous leurs congénères de couleur, et précise d'ailleurs que, contrairement à certaines assertions, la communauté a rapidement bénéficié du soutien financier de l'élite affranchie. Elle souligne en outre qu'en rompant avec l'image de femmes noires irrémédiablement vouées à une existence immorale et en développant des structures d'éducation de qualité pour les jeunes filles puis pour les jeunes garçons de couleur, les Sœurs Oblates de la Providence ont participé à leur manière, sans heurts violents ni prises de position politique, à l'émancipation de la minorité afro-américaine.

Philippe Delisle
Université Jean Moulin-Lyon III

Augustin Mvuyekure, *Le catholicisme au Burundi, 1922-1962.* Approche historique des conversions, Paris, Karthala, 2003, 24 cm, illustrations, graphiques, cartes, 293 p. (Préface de Jacques Gadille ; Postface de Jean-Pierre Chrétien) (Collection Mémoire d'Églises).

Nous reprenons ci-dessous l'essentiel de la Préface *que le professeur Jacques Gadille a donnée à cet ouvrage : elle en constitue une bonne*

présentation ; elle en souligne aussi bien les points forts que les points faibles.



Cette histoire de la première évangélisation au Burundi n'aurait pas été publiée, sans les persévérants efforts d'un groupe d'amis, fidèles à la mémoire de l'auteur : prêtre burundais, celui-ci a disparu dans des circonstances dramatiques, un an après avoir brillamment soutenu son travail en Sorbonne, en octobre 1988.

Au-delà de la démarche de piété, l'intérêt scientifique présenté par cet ouvrage justifiait son édition. En effet, comparativement à l'histoire contemporaine du Rwanda, les travaux portant sur le royaume voisin sont beaucoup moins nombreux, comme l'attestent les collections publiées chez Karthala. Or cette recherche s'impose par l'ampleur des matériaux, puisés tant dans les archives administratives du pays mandataire et dans l'important fonds romain des Pères Blancs, libéralement mis par eux à la disposition des chercheurs, que sur le terrain, auprès des témoins encore vivants de cette récente histoire. Ils constituent une mine de renseignements. Exploités avec rigueur et méthode, ainsi que l'atteste le nombre de tableaux statistiques, de graphiques et de cartes, ils restituent les phases de l'adhésion de la population de l'Urundi au catholicisme : d'abord minoritaire et réservée, au temps de la colonisation allemande et dans l'immédiate après-guerre, elle se traduit, comme au Rwanda, par « une tornade de conversions », au cours de la décennie 1930 et dans les quelques années qui la précèdent. Le ralliement des chefs à la nouvelle religion, réalisant l'utopie, d'un « royaume chrétien », chère aux disciples du cardinal Lavigerie, en donne une explication essentielle.

Mais le grand mérite de cette analyse est d'aller au-delà de la seule considération des chiffres, pour saisir le phénomène, au plus près des motivations de cette adhésion massive, qui a touché également les trois ethnies constitutives de la population. À l'aide d'une cinquantaine de témoignages oraux enregistrés, largement utilisés au fil de l'analyse, et que l'on a tenu à reproduire pour l'essentiel, en gommant les redites, dans les annexes, le lecteur

peut juger des formes de l'attrait, voire du prestige, retirés, à l'instar de celui des chefs traditionnels, de la participation à la stratégie évangélisatrice mise en place par les Pères Blancs : il revient à ceux-ci le mérite d'avoir impulsé très tôt auprès des jeunes le mouvement des vocations au sacerdoce, à l'entrée dans les congrégations locales de Sœurs et de Frères, ainsi qu'une forte mobilisation de catéchistes.

Devenu majoritaire, bénéficiant de la tutelle financière de la Belgique et de la faveur des chefs, même de ceux qui n'étaient pas chrétiens, le catholicisme a connu deux situations contrastées : tout d'abord, un dédain général envers les premiers convertis a prévalu, puis, progressivement, le sentiment d'une dignité reconquise a grandi, notamment chez les femmes, assorti d'une sorte de mise en quarantaine de ceux qui n'osaient plus se déclarer « païens » ou « athées ». Comme l'auteur connaît admirablement les usages, les expressions imagées de son pays, il est à même de décrire « la nouvelle sacralité » qui, peu à peu, a composé avec l'ancien culte d'*Imana* ou de *Kiranga*. Son souci d'introspection s'exerce sur l'activité des missionnaires, leur enseignement, les dévotions, les liturgies festives qui ont très vite donné leur rythme propre à l'année ; il décrit « les sacramentaux », ces processions de la Fête-Dieu ou les rites de bénédiction des récoltes ou du bétail, qui vont bientôt remplacer les fêtes traditionnelles, comme la cérémonie annuelle des semailles, l'*Umuganaro*. Il montre cette activité apostolique des missionnaires sous-tendue par la forte discipline communautaire imposée par leur fondateur. Mis en garde par l'essor des messianismes, ils entendaient écarter tout risque de syncrétisme, en imposant le latin, des mots transposés de cette langue ou du grec, pour désigner les sacrements, ou en substituant le mot *Mungu* à celui d'*Imana*, pour nommer Dieu. Au-delà des cadres institutionnels dont l'auteur a préalablement analysé la mise en place, c'est donc bien à « une religion vécue » — titre de l'un de ses derniers chapitres —, qu'il nous introduit.

De ce même point de vue, il fait une large part à l'interprétation critique de cette évangélisation, s'efforçant d'en montrer « les limites » et de poser un certain nombre d'« interrogations ». Une telle démarche s'imposait, dans le contexte des fortes contestations qui ont suivi la période étudiée ici, en particulier de la politique délibérément anticléricale de la Deuxième République, préludant aux violences interethniques dont l'auteur allait être lui-même victime.

Certes, on pourra juger excessives ou insuffisamment fondées certaines imputations, parlant d'« une religion intolérante », voire « agressive », d'une « pastorale de la peur » ou déplorant un esprit de domination de certains religieux, du vicaire apostolique lui-même, Mgr Gorju. Mais ne sont-ce pas là des réactions attendues de la part d'un jeune prêtre africain qui garde en mémoire certaines discriminations dont ses aînés, les premiers prêtres burundais, ont souffert de la part des missionnaires ? Il était naturel aussi qu'il fit état des représentations mythiques sur les relations

inégalitaires entre groupes ethniques, que les missionnaires avaient empruntées aux voyageurs et anthropologues du siècle précédent — ces mythes « hamitiques », mis en lumière par le Professeur Jean-Pierre Chrétien, l'un des maîtres d'Augustin Mvuyekure. Mais celui-ci ne mentionne qu'en passant ce poids des mentalités, face à « la promotion sociale » réalisée par le christianisme, toutes classes sociales confondues. Il préfère mettre l'accent sur un point faible, beaucoup plus lourd de conséquences, de la pastorale des Pères Blancs : il s'agit de la priorité donnée aux formes collectives de piété, à l'exactitude de la pratique sacramentaire, aux dépens d'une formation professionnelle et, plus encore, aux formes sociales et politiques de l'engagement chrétien, au sein des mouvements de jeunes. Les contingents d'élèves du petit et du grand séminaire qui, dans une forte proportion, ne sont pas allés jusqu'au sacerdoce et se sont trouvés, du fait de la formation reçue, sans qualification en ont été un premier signe. Ils seront par la suite les militants potentiels d'une politique anticléricale.

En terminant, il convient de remercier chaleureusement Élisabeth et Philippe Guigou, les artisans de cette édition à partir d'un manuscrit difficile…

Jacques Gadille
Université Jean Moulin-Lyon III

Philippe Delisle, Marc Spindler, (dir.), *Les relations Églises-État en situation postcoloniale. Amérique, Afrique, Asie, Océanie,* Actes du Colloque du CRÉDIC (Chevilly-Larue 27 au 30 août 2002), Paris, Karthala, 2003, 24 cm, 419 p. (Collection Mémoire d'Églises).

Ce gros ouvrage collectif occupe une place trop souvent laissée vacante, celle de l'étude des relations entre Églises et États hors d'Europe alors qu'un nombre considérables d'États du sud de la planète doivent leur existence au travail missionnaire.

Dans une 1re partie (Aspects généraux et antécédents historiques) *Marc Spindler* tout d'abord dresse une typologie des relations Églises-État (les auteurs gardent le singulier pour l'État sans s'expliquer sur ce choix…) en partant d'un point de vue ecclésiologique définissant des types d'autorité qui peuvent prendre forme dans des structures d'État. Elle permet d'éclairer quelque peu les réactions réciproques des Églises actuelles et des États indépendants. Quant aux deux antécédents historiques, il s'agit, d'une part, d'Haïti du Concordat aux années 1880 (*Philippe Delisle*) où l'ont voit la république noire se conformer au catholicisme français mais connaître également l'esprit laïque qui souffle outre Atlantique et, d'autre part, les États océaniens des périodes pré et post coloniales (*Claire Laux*) où l'on voit les Églises occuper des fonctions régaliennes dont l'auteur estime qu'elles relèvent plus de la coutume que de la foi.

Les trois parties suivantes de l'ouvrage sont des études de cas à la lecture desquels on apprend beaucoup surtout en ce qui concerne l'Asie et le

Maghreb, sujets peu étudiés et donc peu connus. En ce qui concerne l'Asie, les auteurs, *Claude Lange* et *Tran van Toan* pour les États du Sud-est asiatique (Cambodge, Laos, Vietnam) et *Jean-Paul Wiest* pour la Chine abordent la question des rapports du christianisme et du communisme. On est frappé de constater que le point commun des idéologies en conflits, leur origine européenne, a pu au temps du communisme jouer contre le christianisme alors qu'aujourd'hui c'est le contraire qui se produit. Reste au christianisme à trouver sa place pragmatiquement entre sa mission spirituelle et sa contribution à la construction d'États nouveaux.

En ce qui concerne le Maghreb les études portent sur l'Algérie (*Oissila Saaida*) et la Tunisie (*Pierre Soumille* et *Habib Kazdaghli*). On voit bien en quoi la volonté des deux États d'avoir de meilleures relations avec la France et le Vatican aident à la reconnaissance de l'Église catholique sans négliger bien sûr la qualité du clergé qui fait corps avec le peuple. En revanche l'article de *Kazdaghli* consacré aux relations des Églises non catholiques avec l'État tunisien montre bien que ces Églises sont seulement tolérées et toujours considérées comme étrangères.

Philippe Delisle et Marc Spindler

Les relations Églises-État en situation postcoloniale

Amérique, Afrique, Asie, Océanie XIXe-XXe siècles

mémoire d'Églises

KARTHALA

L'Afrique noire tient une place tout à fait à part dans ce volume, importante — 100 pages consacrées aux études de cas et 50 au rôle de l'école et des médias — et significative de relations permanentes entre Églises et États à l'origine des nations modernes.

Même dans le cas du Sénégal, (*Joseph de Benoist*) où la laïcité y fut importée et active, le catholicisme tient dans ce pays la place accordée à toutes les religions par la Constitution, une place conforme à sa situation ultra minoritaire mais qui participe à sa manière à la construction de l'identité nationale sénégalaise.

En revanche dans les autres cas étudiés, les deux Congo, l'Ouganda, Madagascar, même au cours des périodes marxisantes, les Églises tiennent le devant de la scène politique jusqu'à jouer un rôle de premier plan dans le processus de démocratisation des années 1990 en occupant des postes de responsabilité dans les conférences nationales. Entre soutien critique et instrumentalisation, les Églises ont un difficile chemin à trouver.

Les trois communications de la 5e partie de l'ouvrage sont donc consa-

crées à l'école et aux médias, domaine culturel où les Églises d'Afrique noire ont joué un rôle pionnier à l'époque coloniale. Aujourd'hui le paysage est très contrasté. D'abord le christianisme n'est plus en situation de monopole face à l'islam et à la voie officielle des États. Mais les nouveaux médias (internet, etc.) sont moins contrôlables.

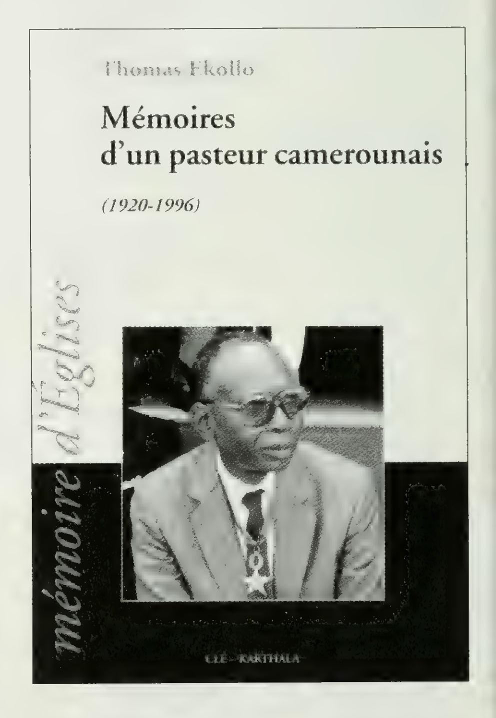
Dans son bilan du colloque *Jacques Gadille* voit dans le processus de reconstruction des États hérités de la colonisation une chance de recompositions nouvelles des champs religieux et politiques où les Églises ont une partie importante mais difficile à jouer.

Jean-François Zorn
Faculté de théologie protestante de Montpellier

Thomas Ekollo, *Mémoires d'un pasteur camerounais (1920-1996)*, Paris, CLÉ-Karthala, 2003, 24 cm, 198 p. (Collection Mémoire d'Églises).

Le christianisme en Afrique a tout au plus 200 ans d'existence que déjà paraissent des biographies de ses "pères". Le manuscrit préparé et introduit par Marc Spindler est en fait une autobiographie du pasteur camerounais Thomas Ekollo que la collection "Mémoire d'Églises" a eu l'heureuse idée de retenir. Ekollo est connu des protestants européens francophones. Instituteur dans son pays, il vint en 1947 faire des études à l'École préparatoire de théologie de Saint-Germain-en-Laye, commença ses études de théologie à la Faculté de Montpellier et les termina à celle Strasbourg en 1955. L'année suivante il compléta sa formation en philosophie à Paris.

Mais surtout il fut pendant trente ans (1958-1988), successivement, directeur du Collège Alfred Saker à Douala et l'un des hauts responsable de l'enseignement protestant au service du Conseil des Églises baptistes et évangéliques du



Cameroun. C'est dans ce cadre qu'il reçut de très nombreux jeunes coopérants français et volontaires suisses venus faire en Afrique leurs premières armes dans la solidarité entre les Églises d'Europe et d'Afrique. Chacun(e) se souvient sans doute de sa haute

silhouette, de sa belle distinction (c'est un chef coutumier !), et de sa grande sensibilité qui faisait de lui un de ces Africains du temps de la décolonisation qui connaissait bien le "cœur des Blancs", admirait la civilisation occidentale tout en demeurant une "élite africaine". En effet, il prit ses fonctions au moment où la nation et les Églises camerounaises recevaient respectivement son indépendance et leur autonomie.

Ekollo est un homme modeste qui fut traversé par de grands doutes. Il narre sans fard mais avec beaucoup de pudeur ses dix ans (1978-1988) de dépression au cours desquels il poursuivit son travail malgré plusieurs séjours en France pour raisons de santé. Enfin guéri en 1989 il assura un ministère pastoral dans la région de Douala avant de prendre définitivement sa retraite.

Ekollo n'est pas un théologien marquant, mais c'est un témoin d'une époque clef de l'histoire de l'Afrique contemporaine. Comme le souligne justement Spindler, Ekollo écrit "dans un but pédagogique, je dirais même catéchétique". Il cherche à transmettre l'esprit d'unité de sa vocation d'enseignant et de pasteur et appelle son peuple à la fidélité évangélique. Des paroles qui sonnent juste, des textes bien écrits et un témoignage crédible d'un homme de terrain qui a vécu une vie difficile et a assumé de nombreuses responsabilités pédagogiques au niveau du continent africain.

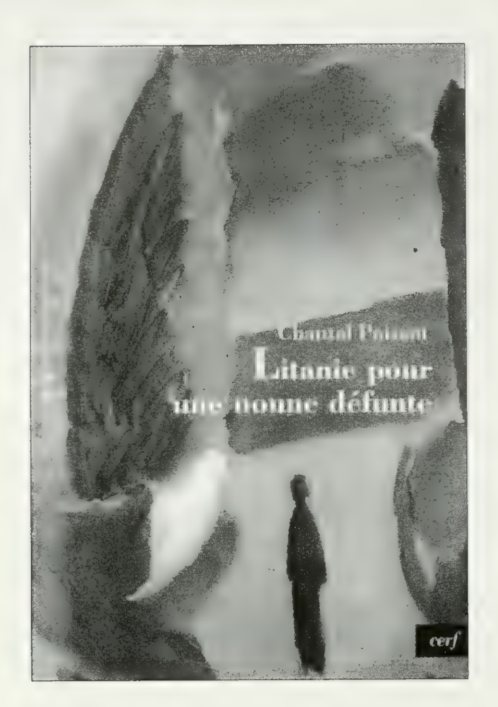
Jean-François Zorn
Faculté de théologie protestante de Montpellier

Chantal Paisant, *Litanie pour une nonne défunte,* Paris, Éditions du Cerf, 2003, 19,5 cm, 213 p.

Ce livre se présente sous forme de dialogue, au-delà du temps, entre une jeune religieuse Euphrosine Jouve, Aloysia de son nom de religion, qui a laissé une correspondance riche et ardente, et l'auteur qui répond, questionne ou médite les écrits de cette jeune nonne. Née en 1797 dans une famille de Lyon, où la religion est affaire de femmes tandis que les hommes, en particulier le grand-père, sont plutôt tournés vers l'athéisme et la franc-maçonnerie, Euphrosine entre à l'âge de six ans dans le couvent Sainte Marie d'En-Haut à Grenoble. Elle y est accueillie par sa tante Philippine Duchesne, fondatrice des premières maisons du Sacré-Cœur en Amérique.

La correspondance, dont la première lettre présentée est rédigée à l'âge de huit ans, dévoile dès le plus jeune âge une âme ardente, habitée de douceur et d'abnégation. Avide d'apprendre et d'entrer un peu plus dans le mystère divin, sa vocation naissante se révèle au fil des lettres, combat intérieur que Philippine Duchesne est la première à ressentir. Mais au-delà de la vocation religieuse, Euphrosine rêve de partir en mission, de suivre les traces des missionnaires du XVIIe et XVIIIe siècle, qu'elle découvre à travers les livres d'une bibliothèque offerte aux religieuses par un ancien jésuite, avant sa mort.

Entrée ainsi au noviciat à dix-huit ans, en dépit de l'opposition familiale et avec l'espoir de partir instruire « les âmes abandonnées » à l'exemple de sa



tante, Euphrosine, hélas, rencontre une autre destinée, la maladie vers laquelle elle s'achemine avec toujours la même douceur et résignation.

Chantal Paisant, qui, de façon fortuite, a découvert « à Rome dans la pénombre de la villa Lante, un matin de juillet », cette correspondance si émouvante, sort de l'ombre cette jeune vie oubliée, cet « obscur destin », en divisant ce livre en huit chapitres correspondant chacun à un jour, une étape de la vie d'Euphrosine. Cette approche lente et méditative de la mort insère des lettres savamment commentées et prolongées par l'auteur, dans une qualité d'écriture à la fois poétique et romanesque.

Catherine Marin
Institut catholique de Paris

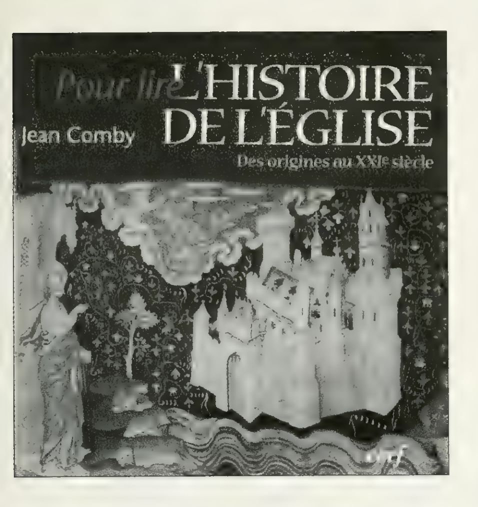
Jean Comby, *Pour lire l'Histoire de l'Église*. Des origines au XXIe siècle, Paris, Éditions du Cerf, 21 x 21 cm, 2003, Nouvelle édition revue et augmentée, 446 p.

Jacques Gadille et Daniel Moulinet (dir.), *L'Histoire en christianisme. Hommage à Jean Comby*, Lyon, Profac, 2002, 20,5 cm, 115 p.

Jean Comby, prêtre du diocèse de Lyon, professeur à la faculté de théologie de cette ville pendant près de vingt ans, est sans aucun doute un des auteurs les plus connus de par le monde pour ses ouvrages d'initiation à l'histoire de l'Église. C'est à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires qu'a été diffusée sa synthèse *Pour lire l'histoire de l'Église* (Paris, Le Cerf, 2 tomes, 1984 et 1986) traduite en huit langues : italienne, espagnole, anglaise, portugaise, brésilienne, arabe, roumaine, chinoise.

C'est ce travail qui est aujourd'hui réédité en un seul volume. Cette édition est à juste titre dite « revue et augmentée » ; non pas tellement parce qu'y a été évidemment ajouté un chapitre sur « Jean-Paul II et la fin du deuxième millénaire » que parce qu'ont été réélaborées — mises à jour et développées — les bibliographies finales de chaque chapitre.

Les collègues et amis lyonnais de Jean Comby ayant eu la bonne idée de lui rendre hommage lors d'une journée d'études (27 septembre 2001) dont les textes ont été réunis dans l'ouvrage signalé ci-dessus en seconde place — *L'Histoire en christianisme. Hommage*



à Jean Comby —, on peut y trouver toutes les bonnes raisons qu'il y a de continuer à acheter et à diffuser la nouvelle édition de *Pour lire l'histoire de l'Église*.

Ainsi cette appréciation de Claude Prudhomme sur la méthode de Jean Comby dont le récit principal s'accompagne en encadrés de textes soigneusement choisis : « Quand on regarde ce qu'il a pu rassembler au cours de ses travaux, on se rend compte qu'il n'a cessé d'aller aux sources et c'est particulièrement vrai en ce qui concerne l'histoire des missions. Et non seulement il manifeste la volonté permanente d'aller aux sources, mais il a la préoccupation, assez rare dans la tradition des ouvrages synthétiques, de proposer aux lecteurs l'accès aux sources [...] Ses ouvrages sont un modèle de clarté et de pédagogie tout à fait exceptionnelles. » (p. 62-63)

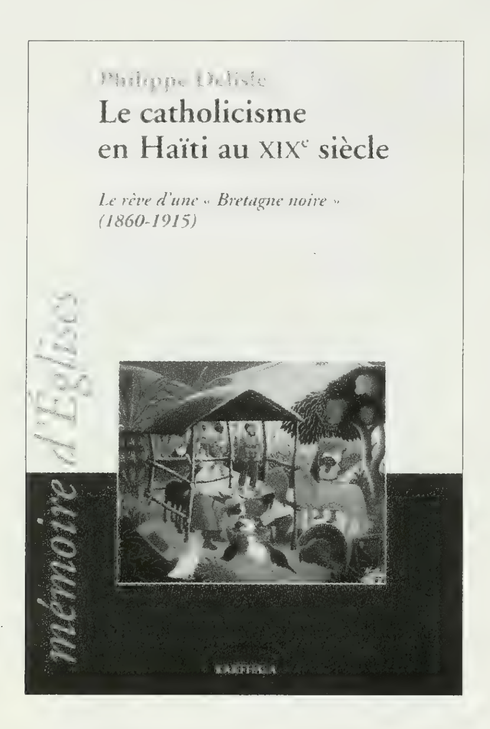
On comprend alors le cadeau qui lui fut fait à la fin de cette journée d'études : « une baguette de sourcier venant du Québec, symbolisant à la fois la communication des sources historiques qu'il a réalisée, l'ouverture missionnaire et le confluent des deux fleuves lyonnais dont il a écrit l'histoire religieuse » (p. 94). (Certains pourtant parlent d'un troisième fleuve irriguant la ville de Lyon...)

Paul Coulon
Institut catholique de Paris

Philippe Delisle, *Le catholicisme en Haïti au XIXe siècle.* Le rêve d'une « Bretagne noire », (1860-1915), Paris, Karthala, 2003, 24 cm, 188 p. (Collection Mémoire d'Églises).

L'auteur, spécialisé dans l'histoire religieuse des Antilles, aborde dans cet ouvrage une période essentielle dans l'histoire du catholicisme en Haïti qui s'étend de la signature du Concordat avec Rome en 1860 à l'invasion américaine en 1915. Elle est marquée par le choix de l'État haïtien de promouvoir la religion catholique, porteuse de progrès et « emblème de la civilisation occidentale » pour contrer la présence du culte vaudou, vecteur — selon les gouvernants haïtiens — d'archaïsme, de « barbarie », de régression intellectuelle.

Après avoir exposé le lourd et complexe héritage religieux du pays marqué par un catholicisme empreint des séquelles de la Révolution Française, un culte vaudou amalgamant des croyances venues d'Afrique avec celles nées dans l'île, tout en y mêlant quelques

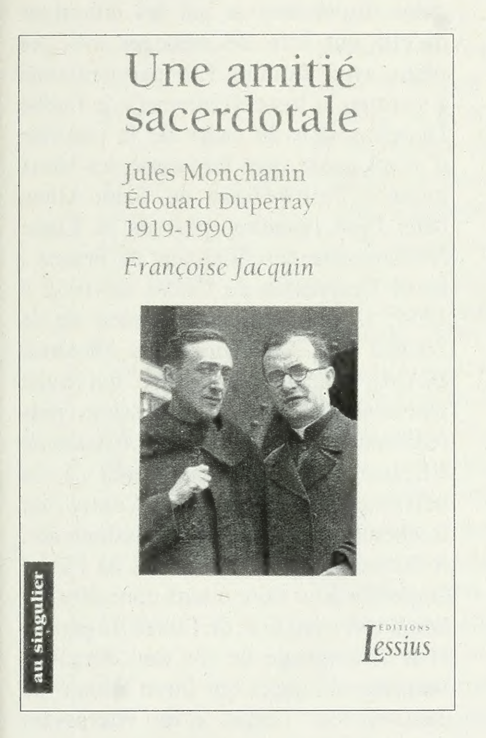


rites chrétiens, l'ouvrage nous retrace les différentes étapes des négociations avec le Vatican qui aboutissent à la signature du Concordat en 1860.

S'ouvre alors une période de réorganisation de l'Église catholique haïtienne, confiée au premier archevêque de Port au Prince, l'abbé du Cosquer qui fait appel entre autres à la congrégation du Saint-Esprit, aux pères montfortains, aux Filles de la Sagesse pour assurer à la fois l'encadrement paroissial, l'évangélisation des campagnes, et l'enseignement de la jeunesse haïtienne. La Bretagne, qui connaît alors un grand nombre de vocations, devient la principale région pourvoyeuse d'ecclésiastiques. L'auteur avance le chiffre de 564 prêtres bretons partis en Haïti entre 1864 et 1940. La mission par l'école primaire, en particulier, participe au rêve d'édifier une authentique société chrétienne, favorisant l'essor des écoles congréganistes. Le collège-séminaire Saint Martial, confié à la congrégation du Saint Esprit, sert d'exemple en jouant la carte de la modernité pour attirer les élites, en créant en particulier, une compagnie de pompiers, un observatoire météorologique. Cependant, ce projet de construire une république catholique se heurte à des « idéologies concurrentes » qui évoluent sur ces mêmes terrains d'évangélisation : le clergé catholique dénonce d'abord un début d'implantation de missions protestantes venant des îles britanniques et d'Amérique, ayant reçu les mêmes privilèges de la part du gouvernement que ceux des missionnaires catholiques. Il s'inquiète aussi de l'existence d'une franc-maçonnerie bien présente parmi l'élite haïtienne, bien que l'appartenance à une loge n'exclue pas en Haïti le fait d'être chrétien. Le frein à l'implantation du christianisme le plus difficile à combattre, reste enfin le culte vaudou, en dépit de tous les efforts pour structurer la communauté. Finalement, cette emprise irréductibles du vaudou mais aussi le manque de moyens, l'instabilité politique et l'attachement des élites haïtiennes aux idées libérales auront rapidement raison des projets de "Bretagne noire". Basé sur des archives privées romaines, parisiennes et bretonnes largement inédites, cet ouvrage nous montre l'extrême complexité de la vie religieuse haïtienne.

Catherine Marin
Institut catholique de Paris

Françoise Jacquin, *Une amitié sacerdotale, Jules Monchanin Édouard Duperray, 1919-1990*, Éditions Lessius, Bruxelles, 2003, 20,5 cm, 300 p., ill. (coll. Au singulier)



Cette correspondance de Monchanin à l'abbé Duperray vient compléter les deux précédentes séries publiées par le même auteur, des *Lettres de Monchanin à sa mère 1913-1957* (Cerf, 1989) et des *Lettres de Monchanin au Père Le Saux 1948-1957* (*Ibid*, 1995) : obéissant aux mêmes critères scientifiques, sensibles dans la précision des notes de bas de pages, et précédée d'une ample introduction qui présente dans toute sa profondeur l'amitié qui continua d'unir ces deux prêtres lyonnais depuis le séminaire, elle est insérée dans la trame de la biographie d'Édouard Duperray (1900-1990). Celle-ci décrit les engagements successifs d'une vocation missionnaire qui forme un saisissant parallèle avec celle de Jules Monchanin (1895-1957). Son départ pour la Chine en 1947, retardé de huit ans par la guerre par rapport à celui de Monchanin en Inde (mai 1939) et l'interruption de sa mission dès 1950, ne doivent pas masquer la similitude de leur visée apostolique : très tôt, ils avaient projeté de s'incorporer comme simples prêtres diocésains dans les nouvelles Églises de leur « patrie d'élection » respective, pour susciter chez les fidèles un christianisme qui se serait assimilé le genre de vie, les façons de penser et de sentir des populations d'accueil. Cela supposait à la fois une connaissance approfondie des cultures étrangères et une rencontre, des échanges fraternels avec leurs représentants : Duperray les pratiqua avec les étudiants de l'Institut franco-chinois de Lyon, durant une vingtaine d'années avant son départ. Une telle démarche ouvrait sur ce que l'on devait bientôt appeler le dialogue interreligieux, c'est-à-dire la confrontation entre les représentations religieuses indienne et chinoise et le christianisme présenté dans ses traits essentiels. Ils pressentaient même qu'une complémentarité se dégagerait à terme entre les deux grandes Églises d'Asie, l'indienne et la chinoise : « L'Inde et la Chine peuvent s'aider beaucoup et ne faut-il

pas refaire dans le christianisme ce que l'histoire a tissé jadis dans le paganisme ? », demandait Monchanin à son ami, en mai 1939 (p. 95).

Dans ce partage d'un idéal missionnaire, nouveau à bien des égards, Monchanin apporta l'élévation de sa réflexion philosophique et mystique et Duperray son sens des relations humaines et sa sensibilité artistique. L'intérêt majeur de cette correspondance est donc d'introduire le lecteur dans l'intimité de ces échanges et au cœur de cette nouvelle visée missionnaire qui, malgré la dure épreuve des faits, ne cessa pas d'être soutenue d'un commun accord jusqu'au bout par les deux amis, comme en témoigne encore Monchanin, un an avant sa mort, dans ce passage d'une lettre du 21 septembre 1956 (p. 248) : « Il faudrait, je pense, une liaison étroite, — doctrinale d'abord — entre *mission intérieure* (Action catholique, Mission de France et ses prolongements prêtres au travail), *missions extérieures* (y compris celles d'Amérique latine) et *œcuménisme*, sans oublier Israël. L'Église cherchant partout son expansion et du même mouvement son approfondissement liturgique, intellectuel, spirituel se tournerait vers le profane (humanisme) recueilli et sanctifié… »

Un second intérêt, non le moindre, touche à l'itinéraire personnel de cet abbé Duperray, dont la modestie et la discrétion expliquent la disparition de ses propres lettres qui devaient faire partie de la succession, qu'il recueillit, de son ami. Françoise Jacquin le regrette, bien sûr, mais y pallie par un patient inventaire des sources imprimées disponibles et par les entretiens qu'elle eut soin de ménager avec ce prêtre avant sa mort. Elle parvient ainsi à restituer le fort rayonnement de l'abbé Duperray dans le cadre de la paroisse d'avant-garde que fut, entre les deux guerres, Notre-Dame de Saint-Alban dans l'Est lyonnais, puis de la Ligue Missionnaire des Étudiants de France ; après l'expulsion de Chine, de 1952 à 1955, il devint vicaire général de la Société des Auxiliaires des Missions (SAM), société bruxelloise qui avait patronné leur envoi en mission, puis rédacteur en chef de la revue *Mission de l'Église* ; il contribua aussi à la naissance en 1969 du Centre de Recherche de Théologie Missionnaire. Enfin les efforts persévérants de l'abbé Duperray pour faire mieux connaître, en lien étroit avec le P. de Lubac, la pensée et le témoignage de son ami durant la vingtaine d'années qui suivit la mort de celui-ci font l'objet d'un intéressant dernier chapitre.

Jacques Gadille
Université Jean Moulin-Lyon III

Sigles et abréviations

AN	Archives nationales, Paris.
Ann. Prop. Foi	*Annales de la Propagation de la Foi.*
ANSOM	Archives nationales, section outre-mer (Aix-en-Provence).
APF	Archives de la sacrée congrégation « de Propaganda Fide ».
Arch. CSSp	Archives de la Congrégation du Saint-Esprit à Chevilly (b. pour boîte).
Arch. Srs. sp.	Archives des Sœurs spiritaines.
BG	*Bulletin général de la Congrégation du Saint-Esprit.*
BPF	*Bulletin de la Province de France* (Congrégation du Saint-Esprit).
CS	*Cahiers spiritains*, Maison généralice, Rome.
CSJ	F. LIBERMANN, *Commentaire de Saint-Jean* (1895 ou 1988).
DC	*La Documentation catholique.*
Écr. (1959)	*Les Écrits spirituels de M. Claude-François Poullart des Places.* Ed. français-anglais, Duquesne University, Pittsburg, 1959, 297 p. (Ed. Henry J. KOREN).
Écr. (1988)	*Claude-François Poullart des Places, (1679-1709). Écrits,* Centre spiritain, Rome, 1988, 88 p. (Ed. Joseph LÉCUYER).
ES	*Écrits spirituels du Vénérable Libermann*, Paris, Duret, 1891.
ES Supp.	*Écrits spirituels du Vénérable Libermann,* Supplément, Paris, maison mère, 1891.
Jal ***	*Journal de communauté* (Nom de la communauté).
LS I, II, III	*Lettres spirituelles du Vénérable Libermann* 3e édition, Paris, Poussielgue, [1889], 3 volumes.
LS IV	*Lettres spirituelles de notre Vénérable Père aux membres de la congrégation*, Paris, maison mère, [1889].
MC	*Les Missions catholiques.*
NB	Notice biographique.
ND I à XIII	*Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Vénérable François-Marie-Paul Libermann* (Ed. A. Cabon) Paris, maison mère (30, rue Lhomond), 1929-1941.
ND IX *App.*	*Appendice* au t. IX des *ND,* Paris, 1939.
ND XIII *App.*	*Appendice* au t. XIII des *ND*, Paris, 1941.
ND Compl.	*Notes et Documents. Compléments*, Paris, 1956.
NDH	*Notes et Documents relatifs à l'histoire de la Congrégation du Saint-Esprit sous la garde de l'Immaculé Cœur de la B.V. Marie, 1703-1914*, Paris, 30, rue Lhomond, 1917.

Dans ce numéro 18 de *Mémoire Spiritaine*, 2e semestre 2003 :